



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

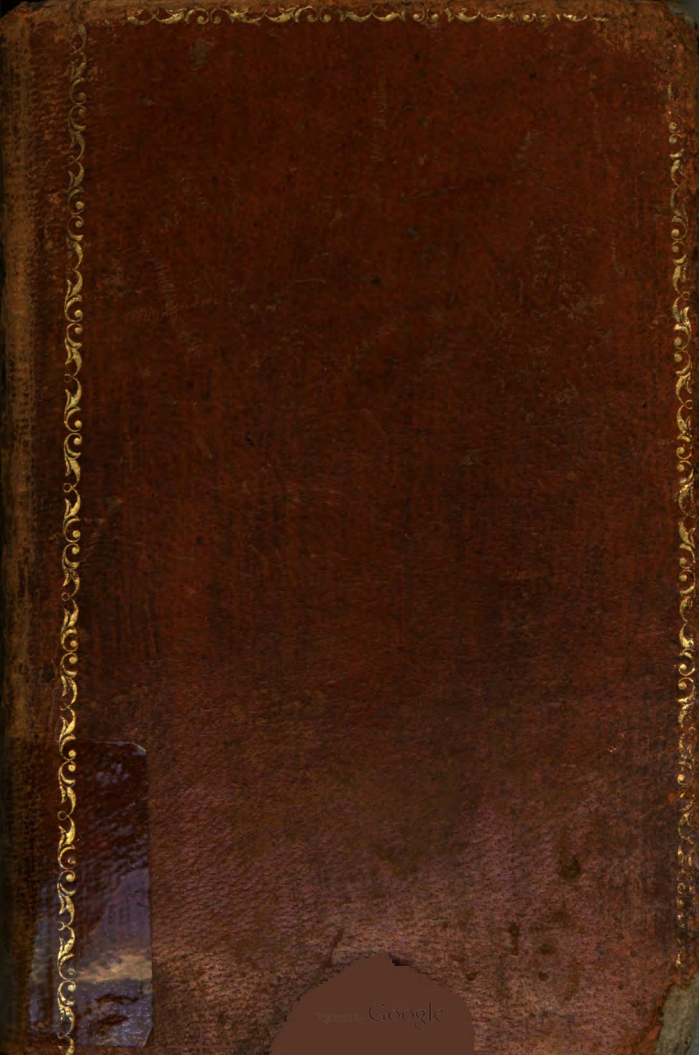
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





# MÉDITATIONS EN FORME DE RETRAITE

SUR

## L'AMOUR DE DIEU,

AVEC UN PETIT ÉCRIT SUR LE DON DE SOI-MÊME  
À DIEU.

Par le P. GROU, de la Compagnie de Jésus.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES,

LYON,

GRANDE RUE MÉRCIÈRE, 33.

PARIS,

RUE FOT-DE-FRA-S. SOLPICE, 8.





---

## AVERTISSEMENT.

**ON** a cru qu'il seroit utile aux fidèles de leur proposer une suite de Méditations sur l'amour de Dieu, et sur la connoissance et l'amour de Jésus-Christ. *La vie éternelle*, dit Notre-Seigneur lui-même, adressant la parole à son Père, *consiste à vous connoître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et à connoître Jésus-Christ que vous avez envoyé (\*)*. Toute la religion chrétienne est renfermée dans ces deux objets. La connoissance conduit à l'amour, et l'amour engage à la pratique des commandemens, dont il est *le premier et le plus grand*.

On a mis ces méditations en forme de Retraite spirituelle, pour la commodité des chrétiens qui sont dans l'usage de faire une retraite tous les ans. Mais on peut aussi ne pas s'astreindre à cette méthode, et prendre chaque jour un ou plusieurs points de chacune de ces Mé-

(\*) Joan. 17. 3.

ditations , pour s'en occuper devant Dieu. Une lecture attentive suffira pour les personnes qui n'ont pas la facilité de méditer. L'objet sera rempli , pourvu qu'on se pénètre bien l'esprit et le cœur des vérités qu'on aura lues ou méditées, et qu'on en vienne ensuite à la pratique.

---

# MÉDITATIONS

EN FORME DE RETRAITE

SUR L'AMOUR DE DIEU.

## MÉDITATION PRÉLIMINAIRE

*Qu'on fera la veille de la retraite, sur  
ces paroles :*

Je suis venu apporter le feu sur la terre ; et que veux-je, sinon  
qu'il s'allume ? (Luc. 12. 49.)

### PREMIER POINT.

**Q**UEL est ce feu que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre ? C'est l'amour divin. Le Verbe ne s'est fait chair, il n'a habité parmi nous, il n'a passé par les divers états de sa vie mortelle, il n'a parlé, il n'a agi, il n'a souffert que pour nous apprendre par ses leçons et ses exemples à aimer Dieu, pour nous obtenir, nous mériter, nous communiquer lui-même la grâce d'aimer Dieu. Cette grâce est le plus grand de ses bienfaits : elle suppose et renferme toutes les autres. Le vrai Dieu n'étoit pres-

A





que ni connu ni aimé avant Jésus-Christ ; il ne l'a été , et il ne le sera , jusqu'à la fin des siècles , que par lui. Il est le soleil d'amour , la vraie lumière qui éclaire et qui chauffe surnaturellement tout homme venant en ce monde. Quelle part ai-je eue jusqu'ici à ce bienfait de Jésus-Christ ? Si mon ame n'est pas embrasée de ce feu sacré , est-ce à lui , n'est-ce pas plutôt uniquement à moi que je dois l'imputer ? Que j'ai ici de quoi me confondre et m'humilier ! et en même temps que d'actions de grâces , ô mon Sauveur , j'ai à vous rendre !

**SECOND POINT.**—Jésus-Christ ne veut pas autre chose , sinon que ce feu s'allume dans le cœur des hommes. Il ne veut pas autre chose ; comme Dieu , parce que sa gloire et notre bonheur , qui sont les deux fins de ses œuvres , sont attachés à l'amour de Dieu , et en dépendent comme des effets de leur cause ; comme homme , il n'a pas non plus d'autre désir , puisque c'est l'unique objet de sa mission , et qu'elle est parfaitement remplie , s'il parvient à allumer dans tous les cœurs le feu dont brûlent les habitans du Ciel , et qu'ils puisent dans le sein même de la divinité. Le Ciel est proprement la région de ce feu , qui n'est des-

cendu sur la terre que pour y remonter et nous y emporter avec lui. Mais il faut auparavant qu'il consume en nous tout ce qu'il y a de terrestre, et il ne nous élèvera jamais au séjour de la gloire et de la béatitude, tant qu'il restera dans nos ames quelque chose qu'il n'ait pas purifié. Si Jésus-Christ ne veut et ne peut pas vouloir autre chose que de m'embraser de ce divin feu, dois-je vouloir autre chose moi-même ? Ne suis-je pas l'ennemi de Dieu, si je mets obstacle en moi au moyen par lequel il veut assurer sa gloire ? Ne suis-je pas l'ennemi de Jésus-Christ, si je traverse le grand dessein qui l'a appelé sur la terre, si je m'oppose à son désir le plus ardent ? Ne suis-je pas mon propre ennemi, si je n'ouvre pas mon cœur à cette flamme sacrée, source unique de ma sainteté et de mon bonheur ? Il faut que je choisisse, ou de brûler éternellement du feu de l'amour divin, ou de brûler éternellement du feu de l'enfer. Ah ! Seigneur, puis-je balancer entre le feu de votre amour et celui de votre colère, entre le feu dont vous brûlez vous-même, et qui fait votre félicité, et celui dont brûlent les démons, et qui fait leur désespoir, leur rage, leur malheur sans ressource ?

**TROISIÈME POINT.** — Ce feu que Jésus-Christ est venu apporter , et qu'il veut allumer, ne s'allumera pas dans mon cœur, ou du moins, il ne s'y maintiendra pas et n'y prendra point d'accroissement, si je ne veux moi-même qu'il s'y allume, si je ne l'entretiens, si je n'augmente son ardeur par ma coopération. J'en ai reçu le germe et la première étincelle au baptême. Dieu l'a mise en moi par une pure bonté ; il m'étoit impossible de mériter cette grâce ; mais il m'a chargé de la conserver et de lui fournir sans cesse un aliment. L'ai-je fait depuis que j'ai l'âge de raison, depuis que je connois le prix de la charité et de la grâce sanctifiante ? Combien de fois ai-je éteint en moi cette divine charité par le péché mortel ! je sais que je l'ai éteinte ; j'ignore si elle s'est rallumée depuis par le sacrement de pénitence ; si cela est , c'est un nouveau bienfait dont je vous suis redevable , ô mon Dieu. Ne suis-je pas bien coupable encore de l'avoir laissé affaiblir par tant de négligence et de lâcheté , par une multitude innombrable de fautes vénielles , dont l'habitude m'exposoit à la perdre tout-à-fait , et peut-être sans retour ? N'ai-je pas encore à me reprocher de n'avoir point fait usage , ou d'avoir mal usé

de tant de moyens de sanctification, de tant de grâces intérieures et extérieures, dont le but étoit d'accroître en moi le feu de la charité ?

C'est pour gémir devant vous , ô mon Dieu, de mes fautes passées, de ma tiédeur et de ma lâcheté présente ; c'est pour les réparer, et prendre, avec votre grâce, de saintes et fermes résolutions pour l'avenir ; c'est pour apprendre et commencer tout de bon à vous aimer, que je vais faire cette retraite. Divin Jésus, voilà mon cœur, je vous le livre et vous en laissez le maître. Préparez-le à recevoir le saint amour ; c'est votre désir, c'est aussi le mien. Je ne vous demande ni douceurs, ni consolations ; mais je serai content si je remporte de ces exercices spirituels une volonté décidée de consacrer à l'amour de Dieu tous les instans de ma vie, de mettre en œuvre tous les moyens, de profiter de toutes les occasions qui se présenteront de l'augmenter en moi, et de n'avoir point d'autre but de mes pensées, de mes désirs, de mes actions, de mes souffrances.

Ainsi soit-il

---

---

## PREMIER JOUR.

### PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur l'amour de Dieu pour lui-même.

#### PREMIER POINT.

**D**IEU se connoît de toute éternité, et se voit tel qu'il est, l'Être existant par lui-même et infiniment parfait. Il ne peut contempler ses perfections, sans s'aimer d'un amour aussi infini que ses perfections mêmes; et dans cette connoissance et cet amour, il trouve sa suprême béatitude, sachant qu'il est et sera toujours nécessairement ce qu'il est, qu'il se connoitra, qu'il s'aimera toujours et qu'il sera toujours heureux, se suffisant à lui-même, et n'ayant besoin d'aucune autre jouissance. Remarquez l'ordre : connoissance, amour, félicité. Il s'aime, parce qu'il se connoît, et qu'il ne peut rien connoître de meilleur ni d'aussi bon ; il est heureux, parce qu'il s'aime, et qu'en se possédant, il possède le souverain bien. En Dieu ces trois choses, se connoître, s'aimer, être heureux, ne se suivent point, mais elles s'accompagnent,

et elles ne sont qu'une même chose que la nature même de Dieu , qui n'est que connoissance de soi, qu'amour de soi, que félicité en soi. Mais selon notre manière de concevoir, et en tout autre être que Dieu, l'amour présuppose la connoissance, et le bonheur présuppose la connoissance et l'amour. La connoissance est le motif de l'amour, et le bonheur est l'effet de l'un et de l'autre.

SECOND POINT.— Dieu s'aime nécessairement, et il n'aime proprement que lui-même. Avant qu'il eût rien créé, il n'aimoit que lui, tout son amour se terminoit à lui, et s'épuisait, pour ainsi dire, sur lui. La création n'a rien changé à cet égard. Il aime les créatures, qui sont son ouvrage; mais il ne les aime pas en elles-mêmes et pour elles-mêmes; il s'aime en elles, et les rapporte à soi. L'amour qu'il se porte s'étend sur ses productions au dehors, et spécialement sur les êtres intelligens qu'il a faits à son image et à sa ressemblance. Ainsi l'amour que Dieu a pour nous, n'est point autre que celui qu'il a pour lui-même, et quoique cet amour soit libre dans ses effets extérieurs, il est nécessaire dans son principe. C'est-à-dire que Dieu, par la raison qu'il s'aime, ne peut point ne

pas m'aimer , tant que je ne me rends pas indigne de son amour , en cessant de l'aimer moi-même ; que par la raison qu'il est heureux , il ne peut point ne pas vouloir me rendre heureux , selon ma capacité , et selon le genre de félicité auquel il lui a plu de me destiner , et qu'en effet il me mettra en possession de cette félicité , pourvu que je remplisse l'indispensable condition à laquelle il l'a attachée , qui est de l'aimer. Mon bonheur n'est qu'une communication du sien , et il est impossible que je sois heureux autrement que par cette communication ; mais il n'ajoute rien au sien , comme mon malheur ne lui ôte rien , si je me rends malheureux par ma faute. Ainsi Dieu ne trouve qu'en soi la raison de m'aimer et de vouloir mon bonheur , et cet amour , en tant qu'il se termine à moi , est tout gratuit , tout pur et désintéressé de sa part ; puisque , soit qu'il m'eût créé ou non , soit que je l'aime ou non , soit que je sois heureux ou malheureux , il ne s'en est aimé et ne s'en aimera pas moins , il n'en est et n'en sera pas moins heureux.

TROISIÈME POINT.—Dieu est absolument le seul Être qui ait droit de s'aimer parce qu'il se connoît , qui soit heureux par cette


connoissance et cet amour , et qui ne puisse rien aimer que par rapport à soi et du même amour qu'il a pour soi. Toute créature qui se connoît , ne trouve en son fonds que le néant , et le néant n'a rien d'aimable ; elle ne trouve en sa volonté que la capacité de s'écarter de l'ordre qui lui est prescrit par le Créateur , et cette capacité est une imperfection propre à l'humilier , et qu'elle ne sauroit aimer ; dans ses facultés elle ne voit que des bornes ; de l'impuissance de se suffire à elle-même ; que des désirs qui prouvent son indigence , et qu'elle n'est pas en état de satisfaire. Que pourroit-elle aimer en tout cela ? Ce qu'elle reconnoît de bien en elle lui vient d'ailleurs , à commencer par l'existence , et lui impose l'obligation d'aimer son auteur , et de lui rapporter tout ce qu'elle tient de lui. Si la créature , quelque parfaite qu'on la suppose , ne voit en soi aucune raison de s'aimer pour elle-même , et si au contraire elle n'y découvre que des raisons de ne s'aimer pas , encore moins peut-elle être heureuse en s'aimant , puisque cet amour manquant de fondement , ne feroit que la tromper et lui procurer un faux bonheur. Bien plus , comme ce seroit pour elle un extrême



désordre de s'aimer ainsi, cela n'aboutiroit qu'à la rendre souverainement malheureuse. Enfin, la créature n'ayant nul droit de s'aimer pour elle-même, s'éloigne de plus en plus de l'ordre, lorsqu'elle aime quelque chose pour soi, le rapportant à soi comme à sa fin. Et s'il est vrai qu'elle ne puisse pas aimer de la sorte aucune autre créature, ce seroit un effroyable renversement de l'ordre, si elle n'aimoit Dieu que par amour pour elle-même, se regardant comme un centre auquel se termineroit son affection pour Dieu.

Cette méditation est un peu sèche et abstraite, mais elle est nécessaire pour bien comprendre quel est l'amour que nous devons à Dieu. Les affections du cœur suivent les lumières de l'esprit, et avant que d'aimer il faut connoître. Dieu s'aimant nécessairement pour lui-même, et tout ce qui n'est pas lui par rapport à soi, nous devons de même l'aimer pour lui, et nous et tout le reste par rapport à lui.

---



---

## II. MÉDITATION.

Dieu m'a créé afin que je l'aime pour lui-même.

### PREMIER POINT.

**T**OUTES les œuvres de Dieu au dehors , sont une effusion de sa bonté , et de purs bienfaits. La création est le premier , tous les autres en sont la suite. Un bienfaiteur tel que Dieu , qui ne doit rien qu'à lui-même , qui n'a rien fait ni rien pu faire qu'en vue de lui-même , puisque hors de lui rien n'existoit ni ne pouvoit exister que par un acte de sa puissance et de sa volonté : un tel protecteur , dis-je , n'a pu se proposer d'autre fin de sa bienfaisance , que de faire admirer et aimer son infinie bonté. Que ses innombrables et inestimables bienfaits , qui doivent se terminer à notre souveraine et éternelle félicité , nous soient un motif très-puissant d'aimer Dieu , cela ne peut être révoqué en doute , et Dieu a voulu expressément que nous en fissions cet usage. Notre ingratitude seroit extrême , s'ils ne nous servoient pas à cette fin. Mais Dieu a-t-il voulu , a-t-il pu vouloir que je ne l'aimasse que pour ses bienfaits,

**et que je ne remontasse pas à ce qu'il est en lui-même, et à ce qu'il mérite de ma part d'amour pour lui-même ? Je soutiens que cela est absolument impossible, et répugne également à la nature du bienfaiteur et à la qualité de ses bienfaits. Si Dieu est le principe et la fin de tout, il faut que comme tout part de lui, tout retourne finalement à lui. S'il est quelque chose dont il soit jaloux, c'est l'amour de ses créatures ; et pourquoi en seroit-il jaloux, s'il ne lui étoit dû exclusivement à tout autre, et pourquoi lui seroit-il dû de la sorte, s'il n'étoit pas le seul être infiniment aimable par lui-même ? Quel besoin avoit-il des créatures ? Aucun. Les a-t-il faites afin que s'aimant elles-mêmes, elles l'aiment ensuite à cause de ses bienfaits ? Il seroit absurde que la créature eût commencé par s'aimer elle-même, et qu'elle n'aimât ensuite son Créateur qu'en vue des biens qu'il lui a faits, et de ceux qu'il lui promet. Ne mérite-t-il leur amour qu'à titre de bienfaiteur ? N'en a-t-il pas un autre incomparablement plus excellent dans sa nature et dans ses perfections infinies ? Dieu a donc prétendu et dû prétendre que les créatures raisonnables l'aimassent avant tout pour lui-même, et qu'elles fissent ensuite servir**

les motifs de reconnoissance et d'espérance à l'aimer davantage. Ainsi l'amour de reconnoissance et d'espérance ne sont point la charité proprement dite, que je dois à Dieu, et qu'il exige de moi; et si le motif de sa souveraine amabilité n'est pas le principal et le plus puissant sur mon cœur pour me déterminer à l'aimer, je ne reconnois pas ses bienfaits comme je le dois, et je me rends indigne de ses promesses, et incapable d'en jouir.

SECOND POINT.—Dieu m'a donné un entendement. A quelle fin? est-ce pour me connoître moi-même? Non; mon entendement doit s'élever plus haut, et par la connoissance des créatures et de moi-même, parvenir à la connoissance de Dieu, contempler ses perfections, et se reposer dans cette contemplation. Mon esprit n'est pas capable à la vérité de comprendre l'infini, Dieu seul se comprend lui-même; mais il est capable de le connoître; il y aspire par tous ses efforts, et ce désir est si profond en lui, que nulle connoissance finie ne sauroit contenter pleinement sa curiosité. De plus, quelque science que mon esprit cultive, sur quelque objet qu'il porte ses regards, soit que je réfléchisse sur les autres ou moi-même, tout m'élève

à Dieu, tout me ramène à lui; il est le premier anneau de la chaîne à laquelle tiennent toutes les vérités; il est aussi le dernier auquel elles vont aboutir; je ne connois rien à fond, ni dans le physique ni dans le moral, si je ne connois Dieu, et je ne puis raisonner comme il faut sur rien, si j'ignore Dieu, cause première, et fin dernière de toutes choses. N'est-il pas évident que Dieu ne m'a doué d'un tel entendement qu'afin de le connoître? que non-seulement le plus noble usage que j'en puisse faire est de l'appliquer à cet objet, mais si je l'applique à tout autre sans aucun rapport à Dieu, j'en abuse contre sa destination?

Dieu m'a donné une volonté capable d'aimer. Sans doute, c'est pour aimer ce qui est aimable. Mais rien n'est véritablement, rien n'est souverainement, rien n'est uniquement aimable que lui. Ce que les créatures ont de beau et de bon, de qui le tiennent-elles, que de celui qui est la beauté et la bonté suprême? Les a-t-il faites pour que j'y fixe mon amour? M'en a-t-il accordé l'usage pour que je m'y attache et que je l'oublie? Ne me disent-elles pas toutes en leur langage: Ne t'arrête point à nous, remonte à notre auteur

commun ; c'est pour se faire aimer de toi qu'il t'offre notre spectacle et te permet notre usage. La volonté qui est aveugle peut se laisser séduire par les sens , par l'imagination , par les passions. Mais l'entendement est destiné à l'éclairer et à diriger ses affections. Qu'elle suive ses pures lumières, il ne la portera qu'à aimer Dieu en lui-même et dans tous les êtres créés. Dieu m'a doué du libre arbitre. Pourquoi ? Est-ce afin que je dispose à mon gré de moi-même et de ce qu'il a mis dans ma dépendance ? A-t-il voulu me rendre mon maître , et m'autoriser à me soustraire à son domaine ? Cette pensée ne peut pas me venir sérieusement à l'esprit. Son dessein a été que l'aimant librement et par choix , que lui donnant la préférence sur tout autre objet , cet amour fût glorieux pour lui , et méritât de sa part une récompense. Son premier but a été sa gloire, et son second but mon bonheur. Que je commence par le glorifier , en l'aimant librement pour lui-même , il me rendra ensuite heureux par cet amour même , en m'assurant à jamais l'avantage incomparable de le voir , de l'aimer , de le posséder. Mais que je ne renverse pas l'ordre , et que je ne l'aime pas précisément et ex-

clusivement en vue de la récompense ; je ne la mériterois pas , et j'en serois privé infailliblement.

**TROISIÈME POINT.** — Insistons un peu sur le désir du bonheur , et voyons s'il est opposé à l'amour de Dieu pour lui-même. Je désire d'être heureux par une suite nécessaire de l'amour que je me porte : cela est sans contestation ; mais ce désir d'où me vient-il ? de mon indigence. Si je me suffisois à moi-même , je ne désirerois pas d'être heureux , je le serois. Où me porte-t-il ? hors de moi , vers un être plus excellent que moi , vers un être infini , seul capable de remplir l'immensité de mes désirs ; vers Dieu , en un mot , envisagé comme le souverain bien. Je le connois donc ce souverain bien ; je l'aime comme tel en lui-même , et pour lui-même , avant que de désirer de lui être uni comme à mon souverain bien. Car comment le désirerois-je , si je ne savois qu'il est infiniment parfait et aimable , et si je ne l'aimois déjà par rapport à lui , avant que de l'aimer par rapport à moi ? Ce sont les réflexions et les retours de l'amour-propre qui gâtent tout ici , et qui changent l'ordre de ces rapports. Mais l'amour-propre et l'amour réglé de moi-même , sont deux choses bien

différentes. C'est l'amour réglé qui me fait désirer mon bonheur, et qui le cherche en Dieu, comme en la source de toute perfection et de toute félicité, comme dans l'être qui mérite seul d'être aimé pour lui-même, et que j'aime en effet ainsi d'un amour bien ordonné et d'une manière directe ; que j'aime ensuite par réflexion, comme ma dernière fin, et le principe de mon bonheur, non en le rapportant à moi, ce que fait l'amour-propre ; mais en me rapportant à lui. Le vice de l'amour-propre consiste en ce qu'il n'envisage rien, ni le bonheur, ni Dieu même, que par rapport à soi, en ce qu'il s'approprie tout, en ce qu'il établit sa fin dans son bien-être, et qu'il ne considère la possession de Dieu et son amour que comme un moyen subordonné à ce bien-être. Par cet étrange renversement, l'amour de moi-même devient mon amour principal et dominant, et l'amour de Dieu n'est plus qu'un amour secondaire. Je veux mon bonheur, et je m'aime avant tout ; j'aime Dieu ensuite, et je veux le posséder comme un bien nécessaire à mon bonheur.

Mais se pourroit il faire que Dieu qui a mis dans ma nature le besoin et le désir intime du bonheur, et d'un bonheur que



je ne puis trouver qu'en lui , ait eu intention par là de me dispenser de l'aimer pour lui-même , et de me réduire en quelque sorte à ne l'aimer que par rapport à moi ? Cela est absurde au suprême degré. Quoi , Dieu seroit infiniment aimable en lui-même , il seroit , comme tel , le souverain bien , le principe et le terme nécessaire du bonheur de toute créature intelligente ; et parce que je ne saurois être heureux que par lui , il me seroit impossible de l'aimer pour lui , et autrement qu'en vue de sa possession , que je ne désirerois qu'à cause de moi ! Si la chose étoit vraie , je ne balancerois pas à dire que Dieu n'auroit jamais créé d'êtres capables du bonheur , parce qu'il eût nui essentiellement à sa gloire , et qu'il se seroit borné à s'aimer lui-même , sans vouloir l'être par aucune créature d'une manière si indigne de lui. Le désir d'être heureux seroit vain dans l'homme , s'il ne pouvoit aimer , et si en effet il ne devoit pas aimer Dieu pour lui-même , puisqu'il ne sauroit parvenir au bonheur , ni en jouir par cet amour.

III<sup>e</sup> MÉDITATION.

Sur le même sujet.

## PREMIER POINT.

**D***IEU est charité*, dit saint Jean, et la source unique de toute charité. C'est lui qui la met dans nos cœurs par le Saint-Esprit, l'amour éternel du Père et du Fils. Quel autre amour Dieu peut-il mettre en moi que celui dont il s'aime lui-même ? Il n'y en a point eu de toute éternité, il n'y en a point, et il n'y en aura jamais d'autre. Cet amour est pur, infiniment pur dans son origine ; il l'est dans son habitude infuse au baptême dans l'ame du chrétien, et il seroit toujours pur dans ses actes, si l'amour déréglé de moi-même ne venoit le souiller de sa malheureuse propriété. Ce n'est ni la reconnoissance, ni l'espérance qui en altèrent la pureté. Ces deux vertus ont leurs motifs propres qui s'accordent très-bien avec le motif propre de la charité, et qui subsisteroient aisément avec lui, si l'amour-propre ne s'insinuoit pas dans ces motifs, et ne les infectoit pas plus ou moins de son poison. Je puis aimer

Dieu pour ses bienfaits , je puis l'aimer pour la récompense qu'il me promet et que j'attends de lui avec confiance , et en même temps l'aimer encore plus pour lui-même. Qu'importe après tout , que quand j'aime Dieu par le motif particulier de la reconnoissance ou de l'espérance , je ne l'aime pas alors par le motif formel de la charité ? Cette charité en subsiste-t-elle moins dans mon cœur ? Les autres vertus que je mets dans leur rang au-dessous d'elle , et que j'exerce , quand la grâce me l'inspire , en affoiblissent-elles l'habitude ? Qu'est-ce que Dieu demande ? Que cette habitude prédomine en moi ; que j'en produise des actes plus fréquemment , que jamais ni la vue de ses bienfaits , ni l'espoir de ses promesses , ni même la crainte de ses châtimens , n'y portent la moindre atteinte , et qu'elle demeure toujours la maîtresse et la reine de mes affections. A cela près , non-seulement il ne me défend pas , mais il veut expressément qu'en certaines rencontres ce soit la terreur de ses jugemens qui m'éloigne du mal et me confirme dans la pratique du bien ; qu'en d'autres rencontres le souvenir de ses bienfaits me pénètre de gratitude , et m'engage à user de retour envers lui , en lui don-

nant de bonne grâce ce qu'il demande de moi ; qu'en d'autres circonstances ce soit l'espérance de la récompense promise qui m'anime à surmonter les difficultés de la vertu , qui m'inspire un généreux mépris des choses de la terre , qui me soutienne dans les souffrances et les afflictions. Jésus-Christ , les apôtres , tout l'ancien et le nouveau Testament nous présentent ces motifs , nous les inculquent , nous recommandent , nous ordonnent d'en faire usage ; et assurément ni Jésus-Christ , ni les prophètes , ni les apôtres n'ont pas cru préjudicier par là le moins du monde à la pureté de la charité , et à l'obligation d'en conserver et d'en fortifier l'habitude par un fréquent exercice.

SECONDE PARTIE.—Comment Dieu ne voudroit-il pas par-dessus tout être aimé pour lui-même ? Nous, viles et misérables créatures , nous prétendons être aimées ainsi , et nous ne connoissons d'autre véritable amour que celui-là. Quel époux ne seroit pas choqué s'il avoit lieu de croire que son épouse ne l'aime pas pour lui , mais pour des raisons prises de son intérêt ? et l'épouse de même ? Quel père feroit cas de l'affection et de l'obéissance de ses enfans , si elle n'étoit fondée que sur son titre de

père, et ne prenoit naissance dans les sentimens naturels; mais qu'ils ne l'aimassent que pour eux-mêmes, et pour leur avantage présent ou à venir? Quel maître ne désire pas que ses domestiques lui soient sincèrement attachés, et qu'ils ne le servent pas avec fidélité uniquement en vue de leurs gages et des autres émolumens qu'ils en reçoivent ou qu'ils en attendent? Que seroit l'amitié, sinon un simple trafic, si les services et les bienfaits réciproques en étoient le principal motif et l'unique lien? Et la raison pour laquelle on dit que les grands de la terre ont rarement des amis, n'est-ce pas parce qu'on s'attache d'ordinaire à eux par des vues d'ambition ou d'intérêt? Quoi, les hommes seront délicats à l'excès en amour, et Dieu qui seul a le droit de l'être, Dieu qui est nécessairement jaloux de notre cœur, qui en discerne les plus secrètes affections, sera indifférent que nous l'aimions pour lui-même ou pour nous! et par ses bienfaits, par ses promesses, il auroit affoibli lui-même le premier et le grand titre auquel il exige notre amour! Que sont nos titres de père, d'époux, de maître, d'ami, en comparaison des siens? N'est-il pas éminemment tout cela par rapport à nous? A cet égard ne réunit-il pas

et ne surpasse-t-il pas infiniment tous nos droits? et de plus n'en a-t-il pas un que nous ne saurions nous revendiquer ; la perfection absolue et infinie de sa nature , dont tout ce qu'il y a d'aimable en nous n'est qu'un vestige, une ombre, une foible participation? Dieu autorise jusqu'à un certain point l'amour pur entre les hommes, pourvu qu'il soit rapporté à lui; il l'exige même entre les époux , entre les pères et les enfans , entre ceux que le sang unit; et il ne l'exigeroit pas pour lui-même, il se contenteroit d'un amour dicté par quelque autre motif! Rien ne fait mieux voir jusqu'où va l'injustice et l'aveuglement de l'amour-propre , qui ose vouloir pour soi ce qu'il refuse ou dispute à Dieu.

TROISIÈME POINT. — Loin de contester à Dieu cet amour pur que lui seul mérite , je dois mettre toute ma gloire et ma félicité à l'aimer ainsi. Ma véritable noblesse consiste dans la capacité de connoître et d'aimer Dieu , et le parfait contentement de mon esprit et de mon cœur ne se trouve que dans cette connoissance et cet amour.

Ce qui fait le bonheur de Dieu , doit commencer ici-bas le mien , et le consommer à jamais dans le Ciel. Que ma destination est grande ! Elle m'unit insépara-

blement à Dieu, et il ne me faut pas moins que l'amour et la possession de ce souverain Être pour me rendre heureux. Quel avilissement, quelle dégradation pour moi, si je prostitue mon amour à quelque objet moindre que Dieu ! Dieu m'offre le bonheur, et me l'offre dans la jouissance de lui-même, et je le chercherois ailleurs ! Il ne me demande d'autre condition que de l'aimer, et je ne la remplirois pas ! Il me montre un malheur inévitable, une perte irréparable, le souverain malheur, la perte du souverain bien, si je ne l'aime pas ; et je n'en serois pas touché, et cette vue ne me détacheroit pas des créatures pour m'attacher au Créateur !

Cependant je sais que je me trompe moi-même, et que dans les objets qui me séduisent, je poursuis une félicité qui m'échappe toujours, ou, pour mieux dire, que je m'imagine dans leur jouissance une félicité que je n'y ai jamais rencontrée, parce qu'elle n'y est pas, et qu'elle n'y peut pas être. La raison et l'expérience, plus persuasive que la raison, m'en convainquent également. Ne suis-je donc pas mon plus mortel ennemi ? et quel mal ne dois-je pas vouloir à ce malheureux amour-propre qui me prive du souverain, de l'unique bien,

bien, qui me laisse à mon indigence, et ne la repaît que d'une vaine fumée, laquelle encore me sera ravie un jour, et me livrera au désespoir d'avoir tout perdu sans ressource !

Le désordre où je tombe en refusant à Dieu l'amour le plus justement dû, est si grand, qu'il ne m'est pas possible de le concevoir tel qu'il est. Il ne faut pas moins qu'une intelligence infinie pour le bien comprendre. Je deviens par là un être monstrueux, un objet d'horreur, non-seulement pour Dieu, mais pour toute créature amie de l'ordre. Pour peu que j'y réfléchisse, je ne puis m'empêcher de me faire horreur à moi-même. Ainsi, à ma sortie de ce monde, si je meurs sans avoir l'amour de Dieu dans le cœur, j'irai de mon propre mouvement me précipiter dans l'enfer comme dans le seul lieu qui me convienne.

---

## CONSIDÉRATION.

Sur les actes d'amour de Dieu.

**L**ES considérations de cette retraite rouleront sur les moyens d'entretenir et d'augmenter l'amour de Dieu en nous : sur l'u-

B



sage que nous en avons fait jusqu'ici, et sur celui que nous en devons faire désormais. Les actes d'amour de Dieu feront le sujet de la première.

L'habitude de la charité n'est infuse en nos cœurs que pour en exercer les actes. Autrement cette habitude resteroit oisive, contre la volonté expresse de Dieu, ce qui est déjà un grand mal; et de plus, nous nous exposerions à la perdre. Nous savons que nous avons reçu cette précieuse habitude au baptême; mais nous n'avons nulle assurance de l'avoir conservée ou recouvrée par la pénitence. Quoique Dieu nous défende toute inquiétude sur ce sujet, lorsque la conscience ne nous reproche rien, parce que son but en nous laissant dans l'incertitude sur ce point, est de nous maintenir dans l'humilité; néanmoins rien n'est plus consolant pour nous, que de pouvoir nous rendre témoignage que nous aimons Dieu, et un des gages les plus certains que nous en ayons, est lorsque nous produisons fréquemment des actes de charité. Quel avantage, quelle douceur, quelle source de paix pour un vrai chrétien, de pouvoir dire comme saint Augustin : *Mon Dieu, ma conscience me répond que je vous aime !* Mais pour cela il

faut sentir que cet amour est vivant dans le cœur, et l'on ne sent qu'il est en vie que par les actes qu'il produit. Si ces actes partent véritablement du cœur, c'est une marque que l'amour y réside; s'ils sont fréquens, c'est un signe qu'il est plein de force et de vigueur. Si au contraire ces actes sont rares, s'ils ne sont que dans la bouche, et qu'ils ne soient pas accompagnés d'un certain sentiment, c'est une preuve que l'amour est foible et languissant, et l'on auroit lieu de croire qu'il est mort, si l'on passoit des temps considérables sans en faire aucun acte.

Le chrétien est obligé non-seulement de conserver, mais d'accroître en soi l'habitude de l'amour de Dieu. Cela ne souffre aucun doute, quoiqu'on ne puisse pas fixer précisément les bornes de cette obligation. Or, il est certain qu'une habitude quelconque ne se conserve que par ses actes, et la seule règle par où l'on puisse juger qu'elle s'affoiblit, ou qu'elle est tout-à-fait éteinte, est lorsque les actes en deviennent rares, ou que depuis long-temps on n'en produit plus du tout. Cela a lieu pour les bonnes habitudes comme pour les mauvaises, pour les surnaturelles comme pour les naturelles. Il est certain aussi que

toute habitude ne s'accroît et ne se fortifie qu'à proportion de la fréquence des actes. D'où il suit que le chrétien est obligé de faire souvent des actes d'amour de Dieu. De ce qu'on ne peut pas marquer au juste combien de fois on doit en produire par mois, par semaine, par jour, ce qu'il en faut conclure, est qu'on ne doit être content de ses dispositions sur ce point, qu'autant qu'on a lieu de présumer que Dieu l'est ; ce qui va beaucoup plus loin qu'on ne pense ; Dieu n'étant content de nous que quand nous l'aimons de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces.

Mais quel moyen le chrétien peut-il avoir d'exercer des actes d'amour aussi fréquemment que Dieu le désire ? Le voici : ce moyen est simple, facile, et en même temps il est unique ; il n'y en a point absolument d'autre. Que ce soit Dieu lui-même qui règle ces actes et non pas vous ; aussi-bien ne pouvez-vous les produire que par lui. Commencez donc par l'établir le maître absolu de votre cœur et de toutes ses mouvemens. Priez-le ensuite chaque jour, le matin, qu'il vous fasse faire dans la journée autant d'actes d'amour qu'il lui plaira pour sa gloire et pour votre sancti-

fication. Après cela tenez-vous tout le temps du jour assez recueilli, assez attentif à ses inspirations pour ne manquer aucune de celles qu'il vous donnera. Prenez du moins cette ferme résolution ; renouvelez-la chaque fois que vous vous en serez écarté, et faites-vous-en un reproche vif et sincère. Vous n'aurez pas usé long-temps de ce moyen, que vous en éprouverez les bons effets. Si vous dites qu'à la vérité ce moyen est sûr, mais qu'il ne vous paroît pas facile, c'est que vous n'aimez pas, et que vous ne voulez pas aimer. Embrassez-le, et Dieu vous le facilitera. Ne seroit-il pas étrange que vous prétendissiez pratiquer l'amour de Dieu, sans qu'il vous en coûtât aucun assujétissement, aucun effort, aucune violence ? Songez donc que votre nature corrompue par le péché, répugne de toute sa force à l'amour de Dieu. Songez que vous avez augmenté cette corruption et fortifié cette répugnance par vos fautes personnelles. Songez enfin que le but de l'amour de Dieu est de détruire en vous l'ouvrage du péché, de vous élever au-dessus de la nature, et de changer l'homme animal en un homme spirituel et divin. Et vous voulez n'éprouver aucune difficulté dans l'exercice de cet amour,

C'est une contradiction palpable. Quand j'ai dit que le moyen que je propose est facile, j'ai voulu dire qu'il l'est à la bonne volonté, mais non pas à la nature.

Vous désirez de savoir quels effets produira ce moyen fidèlement pratiqué. D'abord, Dieu voyant votre efficace détermination, vous aidera puissamment ; il vous suggérera de fréquens actes d'amour ; il vous y fera trouver tant de goût et de douceur, que vous aurez un ardent désir de les multiplier davantage ; ils deviendront chaque jour plus fervens et plus intimes ; ils se changeront en habitude ; vous les ferez sans y réfléchir, presque sans vous en apercevoir ; et selon l'expression de saint Grégoire de Nazianze, ils finiront par être aussi aisés, aussi naturels, aussi continuels que la respiration. Vous souhaiteriez en être là. Commencez, continuez et vous y parviendrez

---

**SECOND JOUR.**

*Sur le précepte de l'amour de Dieu*

**PREMIÈRE MÉDITATION.**

*Sur ces paroles : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.*

**PREMIER POINT**

**S**AINTE AUGUSTIN s'étonne avec raison que l'homme ait eu besoin d'un précepte formel d'aimer Dieu, comme s'il ne portoit pas ce précepte dans le fond de sa nature. Il s'étonne qu'il ait fallu le menacer d'une peine telle que l'enfer, s'il n'aimoit pas Dieu, comme si ne pas l'aimer n'étoit pas une assez grande peine, et même la plus grande de toutes. Ces sentimens sont dignes d'un saint aussi éminent en amour. Mais enfin, depuis l'introduction du péché dans le monde, ce commandement et ces menaces nous sont devenus nécessaires, et c'est ce qui doit nous humilier profondément, en pensant à quel point notre nature est dégradée. Ce qui met le comble à notre humiliation, c'est que malgré un tel commandement, et de si terribles menaces,

nous n'aimions pas , nous ayons tant de peine à aimer , nous aimions si foiblement ; c'est que notre cœur s'attache avec fureur à tout autre objet qu'à Dieu. Rougissons , confondons-nous , et entrons ainsi dans la méditation des paroles du précepte.

Pensons d'abord à ce que dit Jésus-Christ, que *c'est le premier et le plus grand* des préceptes. C'est le premier , il n'y en a point , il ne peut y en avoir avant celui-là ; il est nécessairement à la tête de tous les autres. C'est le plus grand par la majesté de son objet, il s'agit de Dieu ; par la noblesse du sentiment qu'il commande, il s'agit de l'amour ; par l'étendue de sa matière, elle comprend tout, et tout s'y rapporte ; par sa fin, qui est la gloire de Dieu et le bonheur de la créature ; par la rigueur de son obligation, dont rien ne peut dispenser qui que ce soit , en aucun temps , en aucun lieu , en aucune circonstance ; par la peine que porte avec soi son infraction , le malheur de l'homme commence dès l'instant même qu'il le viole.

*Tu aimeras.* De quel amour ? D'un amour de préférence à tout autre objet, et à toi-même ; ton affection pour Dieu surpassera, s'il se peut, toute autre affection, autant qu'il est lui-même au-dessus de

tous les êtres ; tu seras disposé dans l'occasion à lui sacrifier tout, même ta propre vie, plutôt que de l'offenser ; tu craindras par-dessus tout de lui déplaire, et tu regarderas le péché le plus léger comme un mal infiniment plus grand que tous les maux d'un autre genre ; tu mettras l'avantage de lui plaire au-dessus de tout autre, de quelque prix qu'il soit, et tu seras plus jaloux de son amitié que de celle de ce qu'il y a de plus distingué sur la terre. Non-seulement sa volonté absolue, mais sa volonté de bon plaisir sera ta loi et ta règle ; tu fouleras aux pieds tout respect humain, tu mépriseras toute promesse, toute menace ; tu surmonteras tout obstacle pour la suivre.

*Tu aimeras* d'un amour de complaisance, contemplant avec joie les perfections infinies de Dieu, les admirant, le félicitant de les posséder, t'estimant heureux d'appartenir à un être si parfait, de dépendre de lui, et tu seras plus glorieux de cette dépendance que si tu jouissois de l'empire de l'univers.

*Tu aimeras* d'un amour de bienveillance, et ne pouvant souhaiter à Dieu par rapport à sa nature aucun bien qu'il ne possède éminemment, tu désireras que les



créatures lui rendent toute la gloire qu'il exige et qu'il attend d'elles ; tu seras zélé pour son honneur , tu le procureras par tous les moyens qui sont en ton pouvoir , du moins par tes vœux et par tes prières ; tu désireras ardemment que tous les hommes le connoissent , l'adorent , l'aiment , lui obéissent ; tu seras affligé jusqu'au fond du cœur à la vue des crimes qui inondent l'univers , et ton zèle égal à celui de David , *te desséchera , te fera tomber en une sainte défaillance au sujet des pécheurs qui abandonnent sa loi.*

*Tu aimeras* d'un amour effectif , ne te bornant pas à de simples affections , qui te tromperoit si elles ne produisoient rien , mais qui ne tromperoit pas Dieu ; et tu feras en sorte que les actions répondent aux sentimens.

*Tu aimeras* ainsi toujours et sans interruption , sachant que la vie ne t'est donnée que pour cela , et que tout moment qui n'est pas consacré à l'amour est perdu pour Dieu et pour toi. Tu t'efforceras d'aimer chaque jour davantage , dirigeant à cette fin tout ce qui t'arrive , tout ce que tu fais , tout ce que tu souffres , tous les événemens qui se passent dans le monde , et qui viennent à ta connoissance ; tu re-

gretteras de n'avoir pas aimé plutôt, et tu diras dans ton cœur avec saint Augustin : *Beauté si ancienne et si nouvelle, j'ai commencé bien tard à vous aimer.* Tu te reprocheras de ne pas aimer assez, et tu suppléeras à ce qui manque à ton amour, en l'unissant à celui des esprits bienheureux, des saints qui sont dans le Ciel, de ceux qui vivent sur la terre, et surtout à celui de Jésus-Christ, que tu t'approprieras, par le droit qu'il t'en donne, et que tu offriras à Dieu, comme seul digne de lui.

SECOND POINT. — *Tu aimeras le Seigneur*, le Seigneur par excellence, le Seigneur unique, à qui ce nom appartient d'une manière incommunicable; celui devant qui tous les autres seigneurs tremblent et rampent dans la poussière, reconnoissant ou devant reconnoître qu'ils ne sont que néant, qu'ils tiennent de lui leur puissance et leur autorité, et qu'ils ne doivent en user qu'en son nom, selon ses intentions et pour sa gloire. L'Etre qu'il t'est commandé d'aimer est l'Etre Suprême, le seul grand, le seul parfait, le seul existant par la nécessité de sa nature, le seul infiniment aimable en lui-même et pour lui-même. Vile créature que tu es, la crainte, le respect devroient te tenir anéanti devant

lui; il veut que tu l'aimes, que tu aspire à sa confiance, à sa familiarité la plus intime; que l'amour te fasse entrer en société de ses immenses richesses, que tu partages avec lui sa gloire et sa félicité. Il le veut aussi ardemment que si cela étoit nécessaire à son bonheur; il s'abaisse jusqu'à toi en te demandant ton amour, pour t'élever jusqu'à lui, et te consommer, t'absorber dans son unité. Quelle ineffable condescendance! quel incomparable faveur! Il n'agrée point ta crainte, si elle ne te conduit pas à l'amour; il n'est pas flatté de ton hommage, si ce n'est pas l'amour qui le dicte. Il t'a prévenu, et il ne demande ton amour qu'après t'avoir donné des témoignages incompréhensibles du sien. Tu aimeras donc le Seigneur en vue de ses perfections infinies; tu feras de cet amour le premier et le plus cher de tes devoirs; tu mettras ton bonheur à le remplir, et tu te croiras trop payé de ton amour par ton amour même. Cet amour sera à lui-même son motif et sa fin, et tu diras après saint Bernard : *J'aime, parce que j'aime, j'aime pour aimer.*

TROISIÈME POINT. — *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.* Qu'est-ce à dire ton Dieu? C'est-à-dire ton bien, ton souverain,

rain , ton unique bien. Il t'a fait pour le posséder ; il se donne à toi ; il veut qu'aucune chose ne t'appartienne aussi intimement , aussi sûrement , aussi inséparablement que lui. Il est à toi , si tu l'aimes , et à proportion que tu l'aimes. Applique ta foi , ton espérance et ta charité à cette parole si courte , et qui dit tant de choses : *Mon Dieu*. Vous êtes mon Dieu dans l'ordre de la nature ; vous m'avez créé et fait tout ce que je suis ; vous me conservez à chaque instant ; votre main puissante qui m'a tiré du néant , empêche que je n'y retombe par mon propre poids. Je tiens de vous tous les biens dont je jouis ; je ne puis attendre que de vous tous ceux que j'espère ; ils sont moins les fruits de mes talens , de mon industrie , de la bonne volonté du prochain à mon égard , que de votre libéralité et des attentions de votre providence. Mais qu'est-ce que tout cela , au prix de vous , qui n'êtes le Créateur , le Dieu de la nature , que pour être mon Dieu ? L'univers passera , et vous me resterez , et si vous me restez , je n'aurai nul regret à sa perte. Je ne puis pas dire : *mon univers* , mais je puis dire : *Mon Dieu* ; ce qui me rend infiniment plus riche que si je disois de la nature entière.

Vous êtes mon Dieu dans un ordre incomparablement plus relevé , celui de la grâce. Vous m'avez mis d'abord en la personne de mes premiers parens dans un état bien supérieur à ma condition naturelle , dans un état auquel ni mes désirs , ni mes pensées n'auroient pu atteindre. Après que je suis déchu de cet heureux état par le péché , vous m'y avez rétabli plus avantageusement en m'adoptant pour votre enfant dans la personne de votre Fils unique ; vous me donnez abondamment tous les secours nécessaires pour arriver à ma fin. Vous me pardonnez chaque fois que je reviens à vous après vous avoir offensé , et c'est vous qui me sollicitez de revenir , qui faites les premiers pas. Quels motifs n'ai-je pas d'aimer celui qui , n'ayant aucun besoin de moi , m'a aimé ainsi le premier ? Et pourquoi m'a-t-il aimé ? afin que je l'aime à mon tour , et que , dans le transport de ma reconnoissance , je lui dise : *Vous êtes mon Dieu.*

Vous voulez l'être à jamais dans l'ordre de la gloire. Vous m'avez destiné à l'éternelle possession de vous-même , à partager votre propre félicité. Par un effort de votre toute-puissance , par un excès inconcevable de votre bonté , vous élèverez mon in-

telligence à la capacité de vous voir face à face , et de contempler , sans être ébloui , l'éclat de votre infinie majesté ; vous élargirez mon cœur étroit et borné , au point de recevoir et de contenir ces torrens de volupté pure qui coulent de votre essence. Alors je dirai avec assurance , et sans craindre que vous me soyez jamais ravi : Vous êtes mon Dieu , mon trésor , mon tout. Mon ame , voilà celui qui t'ayant aimée de toute éternité , et voulant t'aimer pendant toute l'éternité , te commande de l'aimer dans le court espace de cette vie , pour le voir , l'aimer , le posséder à jamais. Quel commandement qui a sa source dans l'amour de Dieu pour sa créature , qui n'exige d'elle que d'aimer son Dieu , et qui lui assure ce même amour pour éternelle récompense ! Diras-tu qu'il est souverainement raisonnable , qu'il est infiniment doux ? Ce n'est pas assez. La loi qu'il t'impose est de vouloir être heureuse , et de prendre l'unique moyen de l'être.

---



## II. MÉDITATION.

Sur les autres paroles du précepte.

### PREMIER POINT.

**T***u aimeras Dieu de tout ton cœur.* Dieu peut-il être aimé autrement que de tout le cœur ? est-ce trop qu'un cœur fini pour aimer une beauté infinie ? Si je l'aime moins que de tout mon cœur, peut-il être content ? puis-je l'être moi-même ? Hélas ! en l'aimant de toute la capacité de ce cœur, je ne l'aimerai que bien au-dessous de ce qu'il mérite, et j'aurai toujours à le prier de l'élargir, afin qu'il puisse contenir un plus grand amour. Je n'aimerois pas Dieu de tout mon cœur, si j'usois de réserve avec lui, si j'étois déterminé à ne pas passer de certaines bornes dans les témoignages de mon amour ; si je lui refusois avec obstination le sacrifice de certaines choses qu'il me demande, si je me faisois un plan de dévotion auquel je fusse résolu de m'arrêter, quoique la grâce veuille me pousser plus loin. Pour m'assurer si je n'use d'aucune réserve avec Dieu, il ne s'agit pas de donner carrière à mon ima-

gination , de supposer des circonstances extraordinaires , où peut-être je ne me trouverai jamais , et de me consulter ensuite sur ce que je ferois en de pareilles circonstances. Il peut se glisser dans ces sortes de suppositions bien de l'illusion de ma part , bien de la présomption : nous ne devons point compter sur nous-mêmes , ni sur nos sentimens présens , lorsque nous ne sommes pas dans l'occasion. Témoin saint Pierre ; son expérience le désabusa ; elle en a désabusé bien d'autres. On s'expose aussi alors par pusillanimité à tomber dans le découragement et dans une sorte de désespoir , ne se sentant pas capable de porter de certaines épreuves auxquelles Dieu peut mettre notre amour. Ne prévenons rien , ce que nous croirions pouvoir , nous ne le pourrions pas réellement , et ce qui nous paroîtroit au-dessus de nos forces , ne le seroit pas si Dieu l'exigeoit de nous. Contentons-nous de nous examiner sur nos dispositions actuelles , et de voir si à ce moment nous accordons à Dieu tout ce qu'il nous demande , et si nous ne mettons aucune restriction secrète à l'offrande de nous-mêmes. Disons-lui avec autant de sincérité que d'humilité : Vous , qui seul pénétrez le fond de



mon cœur, ne souffrez pas qu'il vous refuse rien, ni qu'il oppose aucune résistance ouverte ou cachée aux sollicitations amoureuses de votre grâce.

L'amour de Dieu n'admet pas non plus de partage dans notre cœur. Dieu est souverainement jaloux; il le veut tout entier, parce qu'il le mérite; il le veut à lui seul, parce qu'il est le seul qui le mérite, et qu'il ne l'a fait, ni pu faire que pour lui seul. Si j'en détourne la moindre affection vers la créature, je la dérobe à Dieu, je lui ôte un bien qui lui appartient, et qu'il ne peut céder à personne. Il faut absolument que je n'aime que lui, et tout autre objet par rapport à lui, parce qu'il me l'ordonne et autant qu'il me l'ordonne. De cette sorte toutes les affections de mon cœur tendront à lui comme à leur fin, et se réuniront en lui comme dans leur centre. *Ce n'est pas vous aimer assez, dit saint Augustin, que d'aimer avec vous quelque chose qu'on n'aime pas pour vous.*

Par ce précepte d'aimer Dieu de tout notre cœur, est absolument proscrit l'amour-propre, par lequel on s'aime sans rapport à Dieu, et l'on aime tout autre objet par rapport à soi. Par où l'on voit

encore combien l'amour de Dieu doit être pur, puisqu'il est souillé par tout autre amour dont il n'est pas le principe et le terme. En un mot, le cœur humain ne doit faire usage de sa liberté que pour s'attacher à Dieu; les créatures ne doivent lui servir qu'à aimer Dieu davantage, et il doit combattre et détruire en soi tout ce qu'il y aperçoit de contraire à l'amour de Dieu. Vaste matière de réflexions et de pratiques.

SECOND POINT. — *Tu aimeras Dieu de tout ton esprit.* De qui tiens-je mon esprit? De Dieu uniquement. J'ai pu le cultiver; mais je ne me le suis pas donné. Pourquoi Dieu me l'a-t-il donné? Est-ce afin que je l'exerce à mon gré sur tel objet qu'il me plaira, soit bon, soit indifférent, soit mauvais? Cela ne peut être. Mais quels sont les bons objets sur lesquels Dieu veut que je l'exerce? Lui-même sans doute avant tout autre, et ensuite les objets créés, considérés sous le rapport qu'ils ont avec lui; car ils n'ont de bonté que par cet endroit, et si je les envisage en eux-mêmes, si je m'en occupe autrement qu'en vue de Dieu, ils cessent d'être à mon égard de bons et d'utiles objets de connoissance; ils ne servent plus qu'à satisfaire une vaine et dangereuse curiosité.

La preuve que mon esprit est fait pour Dieu, c'est que nul autre objet ne le contente pleinement; c'est qu'il ne trouve de repos que dans la contemplation de Dieu. Plus il a de sagacité et d'avidité, plus il pénètre avant dans la connoissance des choses créées, de ce qui naît dans le temps et passe avec le temps; plus il en sent le vide, plus il s'en dégoûte, plus il est porté à passer d'un genre d'étude à un autre genre, sans qu'aucun apaise sa faim insatiable de savoir. L'amour-propre peut le soutenir quelque temps; mais enfin la réflexion et l'expérience le convainquent que toute science qui ne tend pas à Dieu comme à son objet principal, n'est que fumée. Il lui faut une pâture réelle, solide, qui le remplisse et ne lui laisse rien à désirer; il lui faut, non une vérité passagère, telle que celle des faits, qui n'appartiennent qu'à la mémoire; non une vérité abstraite et idéale, telle que celle des nombres et des figures, qui plaît à l'esprit, mais qui ne le rassasie pas; mais une vérité fixe, éternelle, immuable, substantielle et existante par elle-même. Toutes les sciences dignes de ce nom le ramènent à cette vérité, qui est Dieu. Elle en est le fondement et le principe, auquel remontent toutes les

vérités particulières, comme à la vérité première et universelle.

Si j'étois seul dans l'univers avec Dieu, mon esprit ne pourroit évidemment s'appliquer qu'à lui, et à moi par rapport à lui. L'obligation de le lui consacrer tout-à-fait se montreroit à moi dans toute sa force; elle me paroîtroit non - seulement juste, mais indispensablement nécessaire; je m'occuperois de lui continuellement, sans aucune distraction, et cette occupation, loin de m'être pénible, me seroit si douce, si agréable, que je ne pourrois en être privé sans devenir aussitôt malheureux. Mais quoi! Dieu a-t-il perdu le droit d'occuper tout mon esprit, parce qu'il a produit d'autres créatures, qui sont pour moi autant de bienfaits de sa part, qui me servent d'autant de degrés pour m'élever à lui, qui me parlent de sa puissance, de sa sagesse, de ses autres attributs, en qui je puis et dois le contempler avec ravissement? La vue de mes semblables, le commerce, soit de nécessité, soit d'utilité, soit d'agrément que j'ai avec eux, m'autorisent-ils à détourner mon esprit de Dieu, et ne doivent-ils pas au contraire m'y rappeler sans cesse? En créant le monde, en instituant la société humaine, l'intention

de Dieu a-t-elle pu être que cela contribuât à me faire perdre son souvenir ; ou que mes besoins, mes affaires, les devoirs de mon état, mes entretiens, mes études mêmes de goût et de louable curiosité me le fissent presque entièrement oublier ? Non, l'esprit pense à ce que le cœur aime, et si j'aime Dieu de tout mon cœur, j'y penserai de tout mon esprit. *La bouche parle de l'abondance du cœur*, et si mon cœur est plein de Dieu, j'en parlerai avec plaisir toutes les fois que l'occasion s'en présentera, et je serai attentif à la faire naître. Sans négliger mes devoirs, ni mes affaires, je regarderai comme mon premier devoir, et ma principale affaire, de méditer sur la nature de Dieu, sur ses bienfaits, sur les vérités de la foi et de la morale chrétienne, sur toutes les raisons que j'ai de le craindre et de l'aimer. Tel est le seul légitime emploi que je puisse faire de mes lumières naturelles et surnaturelles ; et mon intention sera que diverses connoissances me servent à aimer Dieu davantage.

TROISIÈME POINT.—*Tu aimeras Dieu de toute ta force.* Cela veut dire en premier lieu, que devant aimer Dieu de toute la force que me donne la grâce actuelle, et

cette grâce augmentant toujours par l'exercice de l'amour, je dois aussi de jour en jour aimer Dieu davantage. Car il n'en est pas de son amour comme de celui des créatures. L'amour des créatures est plus fort, plus ardent dans son commencement ; il s'affoiblit ensuite par la jouissance même, et finit par la satiété et le dégoût. C'est tout le contraire de l'amour divin. Foible en commençant, il s'accroît à mesure que l'on connoît mieux Dieu, qu'on le goûte, qu'on s'approche plus familièrement de lui, qu'on jouit plus intimement de sa présence. Et comme la force d'aimer Dieu est en nous toute surnaturelle, et que c'est Dieu lui-même qui en met le germe dans l'ame par l'habitude de la charité, il augmente cette force selon le bon usage que l'ame en fait ; le germe de l'amour se développe, s'étend, et acquiert par degrés une vigueur, incroyable. Le progrès de l'amour va de lui-même à l'infini, et la rapidité de ce progrès répond à la fidélité de l'ame, lorsqu'elle ne perd aucune occasion de prouver à Dieu son amour.

Cela veut dire, en second lieu, que je dois consacrer à Dieu toutes mes vœux, tous mes desseins, toutes mes actions, n'ayant d'autre intention que de lui plaire ; m'ac-

quitter par amour de tous mes devoirs; employer mes talens, mes biens, mon crédit, mon autorité à le faire aimer; avoir un zèle ardent pour sa gloire, et la procurer de tout mon pouvoir, autant que mon état m'y autorise, que la grâce m'y pousse, et de sages conseils me règlent et me dirigent.

Cela veut dire, en troisième lieu, qu'il faut que je lutte sans cesse et de tous mes efforts contre les divers obstacles qui s'opposent à mon amour pour Dieu de la part de la nature corrompue, du monde et du démon; et, parce que mes efforts sont faibles, ou plutôt nuls contre de si puissans ennemis, qu'il faut de plus que j'aie un recours continuel à la prière et aux autres moyens de vaincre que m'offre la religion, et que Dieu met à ma disposition.

Cela veut dire, en dernier lieu, que je dois aimer en souffrant d'abord avec résignation et patience; ensuite avec une soumission tranquille, une parfaite conformité de volonté, une joie spirituelle, tous les maux qu'il plaît à Dieu de m'envoyer, tant ceux qui affligent le corps, que ceux qui tourmentent l'esprit et qui mortifient le cœur, soit que ces maux soient naturels, comme ceux qu'amène le cours

ordinaire de la providence, ou qui viennent de la part des hommes; soit qu'ils soient surnaturels, comme les tentations et les vexations dont le démon est l'auteur, et les épreuves purifiantes et crucifiantes, qui sont l'ouvrage de Dieu.

Ai-je jamais envisagé le précepte de l'amour de Dieu dans cette étendue ! M'en suis-je formé cette idée, et me suis-je conduit en conséquence ? Il est pourtant vrai que je ne puis le restreindre sans affaiblir le sens des paroles mêmes du précepte, qui embrassent tout dans leur généralité et leur simplicité. Ah ! mon Dieu ! je ne vous ai point encore aimé, je ne me suis point encore reproché de ne pas vous aimer comme je le dois ; je ne me suis même jamais sérieusement examiné sur l'observation du premier et du plus grand des préceptes. Que je commence enfin, et que je continue jusqu'au dernier soupir.





### III<sup>e</sup> MÉDITATION.

Même sujet.

#### PREMIER POINT.

**S**I le précepte d'aimer Dieu pour les raisons et de la manière qu'on vient d'exposer ne me paroît pas souverainement juste , je ne connois pas Dieu , je ne me connois pas moi-même ; je ne pense pas à ce que Dieu est en soi , à ce qu'il a fait pour moi , à ce qu'il mérite de moi. Je ne pense pas à ce que Dieu est par rapport à moi, mon premier principe et ma dernière fin, et combien je suis tenu de l'aimer à ces deux titres. Que je me considère comme homme, comme chrétien ; que je consulte ma raison , que je consulte ma foi ; que je rentre en moi-même , que je jette les regards sur ce qui est hors de moi , tout me dit que je dois aimer Dieu pour lui-même , par-dessus toutes choses et en toutes choses , et que nul devoir n'est aussi juste que celui-là , puisqu'il est même la source de toute justice ; car rien n'est juste si ce précepte ne l'est pas , et il n'y a plus de morale , ni naturelle ni surnaturelle.

Si ce précepte me semble trop gênant, c'est que je n'écoute que mes passions aveugles et insensées, que mon orgueil qui aspire à l'indépendance, que mon amour-propre qui prétend concentrer en moi mes affections. Mais dois-je les écouter, puis-je les prendre pour juges, quand il s'agit des droits de Dieu et de mes obligations à son égard ? Rien ne prouve mieux la corruption de ma nature, et combien elle est éloignée de sa rectitude originelle, que cette répugnance que j'éprouve à aimer Dieu, que cette violence qu'il faut que je me fasse pour la surmonter, que ces misérables raisons que j'allègue, sinon pour me dispenser tout-à-fait de ce devoir, du moins pour en resserrer l'étendue et en affoiblir l'obligation. Je me plains qu'il gêne ma liberté. Mais quoi ! Dieu auroit-il laissé à ma liberté, de ne le pas aimer ou de ne l'aimer qu'autant qu'il me plairoit ? Gêne-t-il ma liberté, en m'ordonnant de l'appliquer au seul usage pour lequel il me l'a donnée ? Fixer ma volonté faite pour aimer le bien dans l'amour du souverain bien, subordonner ses autres amours à celui-là, et lui défendre de s'en éloigner, c'est la régler et non pas la gêner, c'est la faire servir à ma perfection

et à ma félicité , et m'empêcher d'en faire l'instrument de ma dégradation et de mon malheur.

**SECOND POINT.**—S'il est un précepte propre à perfectionner mes facultés, c'est celui d'aimer Dieu ; il est même le seul qui produise cet effet. En quoi consiste la grandeur , l'élévation de mon entendement ? En ce qu'il est capable de connoître Dieu, l'être infini en tout genre de perfection. Mais s'il en est capable, c'est évidemment sa destination ; il la remplit, il se perfectionne lui-même en s'exerçant sur ce grand objet, où il découvre sans cesse de quoi admirer , de quoi louer , de quoi être ravi hors de lui-même, à mesure qu'il l'approfondit. Que les objets créés lui semblent petits et indignes de son attention, lorsque sortant de la contemplation de celui-là, il jette un regard sur eux pour reposer son œil ébloui et fatigué d'un éclat qu'il ne peut soutenir long-temps ! Qu'y voit-il de beau, que quelques rayons épars de la beauté suprême ? ce n'est qu'à cause des vestiges qu'il en découvre en eux, qu'il daigne s'arrêter à les contempler pour se délasser et se rapporter de nouveau sur la source inépuisable de toute beauté. Quelles nobles, quelles sublimes idées

que celles que l'esprit humain va puiser dans la divinité ! Quelle droiture de raison, quelle profondeur, quelle inébranlable fermeté dans les principes, quelle justesse et quelle certitude dans les conséquences, lorsqu'on s'assujettit à juger de chaque chose comme Dieu en juge, qu'on s'efforce de les voir telles qu'il les voit, et qu'on ne consulte que la raison suprême, vraie et unique lumière des esprits ! Quelle extravagante philosophie, que celle qui s'aveugle jusqu'à nier ou révoquer en doute l'existence de Dieu ou sa providence, ou la nécessité d'une religion révélée ! O mon Dieu, inspirez-moi la plus vive horreur de cette sagesse insensée.

En quoi consiste de même la noblesse du cœur humain ? En ce qu'il est capable d'aimer le souverain bien, le bien infini ; en ce que ses désirs l'élèvent jusque là, et que nul autre bien ne peut le contenir. Il est donc destiné à le posséder, et il ne peut parvenir à cette possession que par l'amour. Il ne sera parfait, il ne sera heureux que quand il le possédera ; il se perfectionne donc, il se dispose au bonheur en l'aimant. Si nos facultés se haussent ou s'abaissent, s'étendent ou se resserrent, selon les objets qui les occupent,

quelle doit être l'élévation et la largeur d'un cœur dont toutes les affections sont pour Dieu, et qui dédaigne ce qui est moindre que Dieu ! combien doit être bas et étroit le cœur qui s'attache aux choses créées, et qui en fait le terme de ses désirs ! Combien doit être réglé, pur et saint, le cœur qui aime celui qui est l'ordre, la pureté, la sainteté par essence ! Quelle paix, quelle joie, quelle plénitude ! Combien au contraire doit être dérégulé, souillé et coupable, le cœur qui, se livrant aux créatures, se plonge dans le désordre, dans l'impureté, dans le crime ! Quel trouble, quelle tristesse, quel vide affreux ! L'ame qui aime Dieu est nécessairement belle et de grand prix ; chaque jour elle s'embellit et devient plus estimable aux yeux de Dieu et de ceux qui jugent des choses comme Dieu. Celle qui ne l'aime pas est hideuse et méprisable, et d'autant plus digne d'horreur et de mépris, qu'elle a d'ailleurs de plus grandes qualités naturelles. Tel est le jugement que Dieu en porte ; et si le monde la trouve aimable et estimable, c'est qu'il s'arrête à de trompeuses apparences, et que de plus il n'a pas le jugement sain.

TROISIÈME POINT. — Outre ces raisons

d'aimer Dieu prises de mon intérêt personnel , il y en a d'autres plus fortes et plus pressantes. Il y va de mon bonheur éternel de remplir autant que je le puis , le précepte de l'amour de Dieu. Je suis toujours à la porte de l'éternité , il ne dépend que de Dieu que j'y entre à tout instant. Si j'ai son amour dans le cœur , je suis sauvé ; si je ne l'ai pas , je suis perdu sans ressource.

Je ne sais si je suis digne d'amour ou de haine , et par conséquent si j'ai la grâce sanctifiante et la charité dans le degré suffisant. Pour mettre ma conscience en repos sur un point de cette importance , je dois m'assurer le plus qu'il m'est possible de ma bonne volonté. Et quel autre moyen de m'en assurer , que de consacrer dès à présent mon esprit , mon cœur et ma force à l'amour de Dieu ? Hélas ! que ceux qui attendent au dernier moment à mettre en pratique ce commandement , sont exposés au danger de mourir sans l'avoir accompli !

Mon degré de gloire et de bonheur dans le Ciel , répondra au degré d'amour que j'aurai eu sur la terre. Il y a là-haut une prodigieuse diversité de places , et c'est l'amour qui les assigne à chacun. Dire comme font les lâches et les tièdes , qu'on n'as-

pire pas aux premières places, et qu'on se contente des dernières, c'est un langage qui ne peut se souffrir, une manière de penser impardonnable; c'est montrer qu'on ne fait pas grand cas du royaume de Dieu, et mériter, ou peu s'en faut, d'en être tout-à-fait exclus.

On n'acquiert nul mérite dans l'autre vie, et l'on n'y porte que celui qu'on a acquis ici-bas. Le Ciel n'est ouvert qu'à la charité pure, en quelque degré que ce soit. Un des principaux objets du Purgatoire est de purifier cette charité et de la dégager de tout mélange d'amour-propre. Cette purification est souvent très-longue; l'Eglise suppose dans ses prières qu'elle peut durer plusieurs siècles, et elle ne s'achève que par des tourmens inconcevables, dont la charité ne reçoit pas le moindre accroissement. Quand un Chrétien pourroit présumer qu'il aime assez pour mettre son salut en sûreté, quelle folie à lui de ne pas travailler de tout son pouvoir à augmenter et à purifier ici-bas sa charité, de ne pas s'embarrasser d'aller en Purgatoire et d'y souffrir de longues et de terribles peines infligées par la justice divine en punition de sa lâcheté! Outre qu'il ne parviendra que tard à cette dernière place, dont il se

contente, quelle perte inappréciable pour lui, s'il a de la foi, et s'il pense qu'il ne tient qu'à lui de croître à chaque instant en charité, et de mériter une plus haute place.



## CONSIDÉRATION

Sur l'exercice de la présence de Dieu.

**U**N des moyens les plus doux, les plus faciles, et les plus efficaces pour entretenir et augmenter en soi l'amour de Dieu, est l'exercice de sa sainte présence. Pour commencer à faire usage de ce moyen, il faut avoir déjà une étincelle d'amour dans le cœur. Car le pécheur craint de penser à Dieu, en qui il ne voit qu'un juge redoutable qui le condamne. Le chrétien tiède évite de penser à Dieu, qui lui reproche sa lâcheté et ses résistances continuelles à la grâce. Le Chrétien dissipé, livré à ses sens, à son imagination, et toujours hors de soi, ne veut point d'une pensée qui l'oblige à rentrer en soi-même, et à se retirer des objets extérieurs. Mais le Chrétien qui veut sérieusement être à Dieu, et qui désire sincèrement de l'aimer, pense vo-



fontiers à lui ; il en fait sa plus douce occupation ; il souffre avec peine ce qui l'en retire ; il y revient toujours avec plaisir. En un mot , rien n'est plus doux que de penser à ce qu'on aime , surtout quand , sous tous les rapports , l'objet est infiniment aimable , et que le cœur trouve en lui tout ce qui peut le remplir.

Ce moyen est facile. Tout rappelle à Dieu celui qui aime Dieu ; il le voit en toutes les créatures , qui n'ont de vie , de mouvement , d'existence que par lui. Le spectacle de la nature , soit qu'il la considère d'une vue générale , soit qu'il descende au particulier , devient pour lui une espèce de contemplation , qui le ravit dans l'admiration des perfections divines , et qui le transporte d'amour , en pensant que Dieu , qui n'a besoin de rien , a fait tout cela pour l'homme , et encore pour le temps si court de la vie présente. Si le lieu de mon exil est si beau , s'écrie-t-il , si tout m'y enchante , si je suis si tenté de m'y arrêter , et d'y fixer mes désirs , que sera-ce de ma patrie , où je verrai , où je posséderai , non plus des beautés passagères et d'emprunt , mais la beauté éternelle , immuable , qui tient de la nécessité de son être ses attrait infinis ? L'esprit des saints

se perdoit dans cette pensée , et tout ce qu'ils voyoient de beau , de bon , de magnifique sur la terre , élevoit leurs cœurs au Ciel. Ils trouvoient si facile de s'occuper de la présence de Dieu , qu'ils ne concevoient pas qu'on pût s'occuper d'autre chose. Comment en étoient-ils venus là ? L'amour les avoit appliqués à la pensée de Dieu ; il leur avoit appris à le chercher et à le trouver partout , et cet exercice assidu de la présence de Dieu , auquel ils s'étoient d'abord fait une loi de s'assujétir , avoit donné par degrés un accroissement incroyable à leur amour. Cet exercice leur étoit devenu si familier , qu'ils le pratiquoient sans y penser , et si nécessaire , qu'ils ne pouvoient vivre sans cela , et qu'il leur eût été impossible de s'en distraire.

La présence de Dieu est encore plus facile à celui qui s'exerce à se recueillir en soi-même , à rentrer dans son cœur , à en étudier les mouvemens. Il n'a pas besoin des objets extérieurs pour penser à Dieu ; il le trouve en soi , il le porte partout avec soi. En effet , si je sais tant soit peu réfléchir , je n'ai qu'à me demander à moi-même : que veut connoître mon esprit ? quel est son objet ? La vérité ; et la vérité ,

c'est Dieu. Que désire mon cœur ? Le bonheur ; et le bonheur , c'est la possession de Dieu. Et pour connoître Dieu , sans m'arrêter aux créatures , je n'ai qu'à l'étudier en lui-même , qu'à fixer l'œil de mon entendement sur sa nature et ses perfections , qu'à creuser un peu ces idées d'ordre , de sagesse , de beauté , de bonté , de justice , d'éternité , d'immensité , d'infini en tout genre , qui sont mes premières notions , intimes et ineffables ; les notions sur lesquelles je juge , je raisonne sans crainte de me tromper ; les notions auxquelles il faut que je ramène tout , si je ne veux pas m'égarer ; et je trouverai que ces notions me viennent de Dieu , qu'elles sont originairement en Dieu , qu'elles sont Dieu lui-même. Voilà donc Dieu intimement et inséparablement présent à mon esprit. Si j'en perds le souvenir , c'est que je me perds moi-même de vue , et que j'oublie ce que je suis. Il est encore plus présent à mon cœur , que le désir du bonheur ne quitte jamais , à qui il est nécessaire , dont il est la vie. Désirer , c'est aspirer à s'unir , à jouir. Si Dieu est le bonheur réel et essentiel , comme on n'en peut douter , voilà donc mon cœur qui désire toujours , naturellement et nécessairement Dieu , qui n'aspire

n'aspire qu'à son union et à sa jouissance. Et comment, si je le veux, ce qui est l'objet direct et nécessaire de mes désirs, ne me seroit-il pas continuellement présent ? Je n'ai pour cela qu'à ne pas détourner ces désirs de leur véritable objet. Par ces fréquens retours de l'esprit et du cœur vers Dieu, l'amour se nourrit et se fortifie de plus en plus.

Et il n'est pas de moyen plus efficace en lui-même, parce qu'il agit sans interruption ; rien ne pouvant empêcher que mon esprit et mon cœur ne s'occupent de Dieu. Mais ce qui agit toujours ne peut manquer à la fin de produire un effet considérable. D'ailleurs plus on pense à un objet tel que Dieu, plus on le trouve aimable ; plus on l'aime, plus on le veut aimer. L'exercice de la présence de Dieu étant un exercice d'amour, quel en peut être le fruit sinon un accroissement d'amour ? Dieu, de son côté, voyant une ame qui désire de l'avoir toujours présent, qui fait pour cela tout ce qui dépend d'elle, qui se reproche la moindre dissipation volontaire, se complaît dans la fidélité ; il redouble ses grâces ; il la visite fréquemment, il se fait souvent sentir à elle ; non-seulement elle a sa présence, mais elle la goûte, elle

D

y trouve ses délices ; il entre en un commerce familier avec elle, et l'admet enfin à son intime union. Si l'on savoit ce que c'est que ce commerce et cette union, que ne feroit-on pas pour en jouir ? Ce qu'on en lit dans les vies des Saints ce qu'ils en ont écrit, n'est rien au prix de ce qu'ils en ont éprouvé.

On dit que cette présence continuelle de Dieu est impossible. Celle du cœur ne l'est certainement pas, et c'est celle-là qu'on vous demande principalement. J'aime toujours actuellement, quoique je n'y réfléchisse pas, l'objet que je veux toujours aimer. Celle de l'esprit n'est pas plus impossible, si on l'entend comme il faut. Ne dit-on pas dans le langage ordinaire, qu'une épouse fidèle pense toujours à son époux, une mère à son fils unique, un ami à son ami ? Est-ce à dire qu'ils n'ont jamais absolument d'autre objet dans l'esprit ? Non, c'est-à-dire seulement qu'ils y pensent volontiers, qu'ils y pensent fréquemment, et que la pensée de nul objet n'affoiblit celle-là. Il nous est plus naturel, plus aisé en toutes manières de penser de même à Dieu, d'autant plus que nous pouvons et nous devons ne penser à tout le reste qu'à cause de lui, et par rapport à

lui. Quand il est dans l'ordre de Dieu que je pense à de certaines choses ; quand je n'ai d'autre intention en y pensant que de faire sa volonté ; quand je donne quelque relâche à mon esprit, qui ne peut soutenir long-temps une attention sérieuse ; je pense à Dieu, je me maintiens dans sa sainte présence. Quant aux pensées vagues, inutiles, vaines, qui se présentent à l'imagination, même au temps de la prière, et à celles qui sont produites par nos inquiétudes, nos empressemens, nos craintes, nos prévoyances, si elles sont tout-à-fait involontaires, elles ne distraient point de la présence de Dieu ; si l'on y donne occasion par le libertinage de l'esprit ou l'immortification du cœur, il faut aller à la source du mal, et retrancher peu à peu en soi tout ce qui met obstacle à la continuité de la présence de Dieu. Les saints en sont venus à bout. Nous y réussirons, si nous le voulons comme eux.

---

---

---

## TROISIÈME JOUR.

*Sur quelques motifs particuliers d'aimer Dieu.*

### PREMIÈRE MÉDITATION.

Sur la paternité divine.

#### PREMIER POINT.

**D**IEU est mon père ; il n'est point dans la nature de titre qui donne plus de droit à être aimé, que celui-là. Mais comment l'est-il ? d'une manière qui ne peut appartenir qu'à lui. Il est le créateur de mon corps et de mon ame, et l'auteur de leur union. Je ne tiens que de lui mes facultés et mes qualités naturelles, telles que je les possède. Il est mon père : je ne continue à chaque instant d'exister que par lui. Il est mon père ; il fournit continuellement à mes besoins, à mes commodités, et même à mes plaisirs : car je n'en goûte aucun, même contre sa volonté, que ce ne soit lui qui me le procure. Il pourroit me retirer tout ce qu'il m'a donné, lorsque j'en abuse pour l'offenser ; il pourroit

m'anéantir moi-même; et par pure bonté il ne le fait pas. Que sont les autres pères comparés à celui-là? Si la nature fait aux enfans un devoir sacré et indispensable d'aimer leurs pères, combien plus suis-je obligé d'aimer Dieu!

Mais la foi m'apprend que Dieu est mon père à un titre plus excellent encore que celui de la création. Celui-ci est dans l'ordre purement naturel; au lieu que l'autre est au-dessus de la nature. La raison conçoit clairement le premier; mais le second est un mystère qui surpasse notre intelligence. Dieu est mon père, en ce qu'il m'a adopté en Jésus-Christ son Fils unique. Le titre de père est celui qui caractérise la première personne de l'adorable Trinité, en ce qu'elle engendre dans l'éternité un fils de même substance qu'elle, et en tout parfaitement égal à elle. Ne pouvant m'engendrer de la sorte, parce que cela répugne à son essence et à la mienne, par une merveilleuse invention de son amour, et pour être mon père autant qu'il lui est possible de l'être, Dieu a uni la nature humaine inséparablement à la personne de son Fils; et de cette manière il nous a tous adoptés en lui, nous qui appartenons à ce Fils en qualité de chrétiens. Il est mon



père par grâce , comme il l'est de Jésus-Christ par nature ; il me voit, il m'aime en Jésus-Christ comme son Fils ; je deviens , à proportion comme Jésus-Christ , l'objet de sa complaisance. Par l'Incarnation il a trouvé l'ineffable secret d'étendre jusqu'à moi la filiation divine, et de partager entre son Fils et moi la tendresse infinie qu'il a pour lui. L'adoption est un bienfait si éminent, elle m'approche tellement de Dieu , que les anges en seroient jaloux , s'ils pouvoient l'être. Quel amour ne dois-je pas à Dieu, en reconnoissance de cette qualité de père qu'il a daigné prendre par rapport à moi ! Pour comprendre jusqu'où il doit aller, il faudroit que je pusse concevoir l'excès d'amour que Dieu m'a témoigné en m'adoptant ainsi. De même que l'amour du Verbe éternel pour son père est passé dans l'ame de Jésus-Christ, et lui a été communiqué autant qu'elle étoit capable de le contenir , de même il faut que de l'ame de Jésus-Christ son amour passe dans la mienne, et la remplisse selon toute sa capacité.

SECOND POINT.—Les droits que j'acquiers auprès de Dieu par le titre d'enfant adoptif, sont pour moi autant de raisons de l'aimer davantage. Premièrement : j'entre par

l'adoption dans la famille de Dieu, et j'en fais partie. Jésus-Christ en est le premier-né et le chef; comme membre de Jésus-Christ, comme son frère par adoption, je suis incorporé à cette famille, j'appartiens à la maison de Dieu, non en qualité de serviteur, mais en qualité d'enfant. Ce qui ne se peut pas dire des anges, qu'ils sont enfans de Dieu, se dit de moi; et c'est un des principaux points de ma croyance. J'ai donc droit ainsi que Jésus-Christ à la familiarité de Dieu, et à vivre dans sa maison sur le pied d'enfant. Jésus-Christ ne met point de distinction à cet égard entre lui et nous; il dit : *Mon Dieu et le vôtre; mon père et le vôtre* (1). Secondement, j'ai droit à titre d'enfant à une tendresse spéciale, à des attentions, à des soins de la part de mon père, qui me considère comme un autre lui-même, qui s'intéresse à moi d'une façon particulière, qui me prodigue son affection et ses caresses, qui vit, pour ainsi dire, en moi, qui partage mes plaisirs et mes peines, qui ne s'applique qu'à me rendre heureux, et qui y met sa gloire. Je n'ai qu'à me comporter en enfant de Dieu; et j'éprouverai à mon égard une bonté de sa part, dont

(1) Joan. 20. 17.

celle des pères, selon la chair, ne sauroit approcher. Tout désobéissant, tout ingrat et dénaturé que je suis, ou que j'ai été, si je voulois réfléchir sur la conduite que Dieu a tenue, ou tient encore envers moi, je serois pénétré d'admiration et de reconnaissance pour sa tendresse et ses soins paternels. La peinture que Jésus - Christ nous a tracée des sentimens du père de l'enfant prodigue, n'est qu'une foible image de ceux du père céleste pour les pécheurs. S'il est tel à l'égard de ceux qui l'offensent, qu'est-il donc pour ceux qui lui sont obéissans et fidèles ! soit qu'il m'ait reçu en grâces après mes péchés, soit qu'il m'ait préservé de toute chute mortelle, par quel amour répondrai-je jamais à celui qu'il m'a témoigné, et qu'à titre de père il s'est engagé d'avoir pour moi ? Car il a voulu me devoir cet amour, et se mettre hors d'état de me le refuser. Troisièmement enfin, j'ai un droit acquis et assuré à l'héritage céleste ; il ne peut me manquer, à moins que je ne veuille obstinément me déshériter moi-même. La foi me garantit ce droit aussi infailliblement, qu'elle me garantit que Dieu est mon père. Pour que j'en fusse frustré, et que je le perdisse autrement que par ma

faute, il faudroit que Dieu se dépouillât du titre de père : ce qu'il ne peut faire. Mais quel est cet héritage auquel j'ai une prétention si bien fondée ? C'est la possession de Dieu même : c'est une jouissance proportionnée à ma capacité, mais telle en soi que Dieu l'a de lui-même. C'est son propre bonheur qui devient le mien ; et pour me le communiquer, il m'unira à lui, il m'abîmera, il me perdra en lui. Je dois jouir de cet héritage éternellement, immuablement, avec l'assurance la plus intime qu'il ne me sera jamais ravi, que personne n'en troublera, ni ne m'en disputera la possession. Mon-ingratitude est monstrueuse, si je n'aime pas de tout mon cœur, à tous les instans de ma vie, un tel père, qui me donne droit sur tout ce qu'il a, sur tout ce qu'il est, et qui m'associe à toute sa gloire, à toute sa félicité.

**TROISIÈME POINT.** — Ce titre d'enfant de Dieu ne peut se perdre. De quelque manière que je me comporte à l'égard de Dieu, quels que soient mes sentimens pour lui, il sera toujours vrai qu'il est mon père. Dans mon caractère ineffaçable de fils adoptif, je lirai toujours l'indispensable obligation d'aimer Dieu ; j'y lirai ma condamnation, si je ne l'aime pas. Ce ti-

tre sera le plus grand sujet de ma joie dans le Ciel. Dieu infiniment aimable en lui-même , m'y paroîtra , si je l'ose dire , plus aimable encore , envisagé dans sa qualité de père , qui m'autorisera à le féliciter plus amoureusement , et à me féliciter moi-même de ses perfections , à me les approprier , à les regarder comme un bien commun à lui et à moi , en vertu de la liaison et de l'union qui est entre le fils et le père. Ce même titre sera en enfer , si j'ai le malheur d'y tomber , la source de mes plus affreux tourmens , des reproches cruels que je me ferai éternellement de n'avoir pas aimé un tel père , et de l'horrible désespoir où je serai de ne pouvoir plus l'aimer. Oh ! si je connoissois toute l'amabilité du Père céleste , tous les droits qu'il a sur mon cœur , comme les damnés le connoissent , avec quelle violence ne me sentirois-je pas poussé à l'aimer ! Leur malheur est de repousser nécessairement ce puissant attrait de toute la force de leur volonté ; mon crime est d'y résister librement. Ils reconnoissent toujours Dieu pour leur père ; ils ne veulent pas l'aimer ; et ils ne peuvent pas aimer autre chose. Quel état ! Si je le médite , il ne m'apprend pas moins que l'état des bienheureux , com-

bien je dois aimer ici-bas Dieu mon père, puisque l'amour jouissant fera le bonheur des uns, et l'amour désespéré le malheur des autres.

## II<sup>e</sup> MÉDITATION.

Sur le don que Dieu le Père m'a fait de son propre Fils.

### PREMIER POINT.

**D**IEU ne s'est pas contenté de m'adopter. Il m'a donné son propre Fils. Tout Dieu qu'il est, pouvoit-il me faire un plus grand don, et me témoigner un plus grand amour ? *Celui*, dit saint Paul, *qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous a-t-il pas tout donné avec lui* (1) ? Si l'on eût laissé à ma disposition de demander à Dieu tel gage d'amour qu'il m'eût plu, aurois-je jamais songé à celui-là ; et quand j'y aurois songé, aurois-je osé le proposer ? Il n'est pas besoin d'insister davantage sur ce point. La raison en est accablée, et la langue n'a pas d'expression pour rendre les sentimens dont le cœur doit être pénétré. Il ne reste qu'à s'anéantir devant Dieu, et qu'à le prier de se glo-

(1) Rom. 8. 32.

rifier lui-même au sujet de ce don ineffable. L'aveu de notre impuissance à lui rendre ici l'amour et les actions de grâces qu'il mérite, est la seule manière de nous acquitter envers lui. Sans doute que nous devons tout donner, et nous donner nous-mêmes à Dieu le Père qui nous a donné son Fils unique. Mais qu'est-ce que le don de tout ce qui nous appartient ? qu'est-ce que le don de nous-mêmes ? qu'est-ce que l'amour le plus généreux dont une créature soit capable, pour reconnoître dignement le dernier effort de l'amour de Dieu ? Je me dois déjà tout entier à lui à tant de titres ; qu'ai-je à ajouter pour celui-ci qui l'emporte infiniment sur tous les autres ?

SECOND POINT. — En quelle circonstance Dieu le Père m'a-t-il donné son Fils ? C'est une chose à laquelle il faut faire attention, parce qu'elle augmente de beaucoup le prix du don. Il me l'a donné, lorsque j'étois son ennemi, digne de son éternelle disgrâce et de sa malédiction. Non-seulement rien ne le demandoit pour moi ; mais tout détournoit Dieu de me l'accorder. Son amour seul l'a sollicité en ma faveur, et l'a obtenu. *Ce qui relève*, dit encore saint Paul, *la charité de Dieu à notre égard, c'est que lorsque nous étions encore pécheurs,*

*cheurs, Jésus-Christ est mort pour nous.*

(1) Non-seulement Dieu voyoit en moi le péché originel, mais il voyoit tous ceux dont je me suis rendu personnellement coupable, même depuis le don, et malgré le don qu'il m'a fait de son Fils. Et cette vue qui ne devoit qu'allumer sa colère, n'a point arrêté l'effusion de son amour.

Pourquoi m'a-t-il donné son Fils ? Pour me remettre plus avant que jamais dans ses bonnes grâces ; pour me rétablir avec avantage dans les droits dont j'étois déchu ; pour ne me plus voir que dans ce Fils unique, objet de sa complaisance, pour étendre jusqu'à moi l'amour infini qu'il a pour lui. Tout cela est incontestable dans les principes de la foi ; je fais profession de le croire, mais mon cœur en est-il plus disposé à aimer ? O mon Dieu, comment puis-je soutenir dès à présent l'énorme contradiction qui se trouve entre ma croyance et mon affection ! comment la soutiendrai-je, quand j'aurai à paroître devant vous ! Cependant ces vérités ne me sont proposées à croire, que pour m'engager à aimer ; et plus je le crois fermement, plus je dois aimer ardemment.

TROISIÈME POINT. — Comment le Père

(1) Rom. v. 8, 9.

E



m'a-t-il donné son Fils ? C'est ici le triomphe de l'amour divin. En le sacrifiant pour moi ! en l'immolant à sa justice en ma place ; en déchargeant tout le poids de sa vengeance sur ce Fils bien-aimé , afin de me faire miséricorde , à moi son ennemi ; en le traitant comme un coupable , afin d'effacer tous mes crimes , et de me rendre juste à ses yeux ; en le regardant comme un objet de malédiction , afin de verser sur moi ses bénédictions dans le temps et dans l'éternité.

L'ordre donné autrefois à Abraham d'immoler son fils unique , et tendrement chéri , nous paroît cruel. Nous concevons que Dieu est le maître de la vie et de la mort. Mais mettre le couteau à la main d'un père pour égorger son fils , cela soulève également notre esprit et notre cœur. Ce sacrifice d'Abraham qui n'eut passon effet , n'étoit que l'ombre du sacrifice de Jésus-Christ accompli sur le Calvaire par la main de son Père. Combien en dut-il coûter à l'amour infini de ce Père , de traiter ainsi son Fils unique ! Mais l'amour qu'il avoit pour nous l'emporta. Si ce sacrifice étonne notre raison , il doit bien plus toucher notre cœur , et le réduire à succomber sous l'effort de son amour et de sa reconnois

sance. Ah ! si nous méditons , non pas légèrement et en passant , mais profondément et à loisir ! Ah ! si nous conjurons Dieu avec instance de nous éclairer sur de si hautes vérités , et de mettre ensuite dans notre ame les sentimens qu'elles doivent nous inspirer ! N'est-ce pas là ce qu'il désire , ce qu'il est toujours prêt à faire ! A qui pouvons-nous nous en prendre , qu'à nous-mêmes , s'il ne le fait pas ?



### III. MÉDITATION.

Suite du même bienfait.

#### PREMIER POINT.

**E**N vue de ce Fils unique , devenu mon frère , Dieu répand sur moi avec profusion toutes les grâces nécessaires à ma sanctification , et par conséquent à mon bonheur présent et à venir : grâces générales et communes à tous les chrétiens ; grâces particulières et personnelles ; grâces habituelles ; grâces actuelles , et spécialement la grande grâce de la prière , qui est toujours à ma disposition , et avec laquelle , si j'en use bien , je suis assuré d'obtenir toutes les autres , même celle de la persé-

**vérance finale ; grâces , dont l'enchaînement est tel , que , par ma fidélité à y répondre , elles augmenteront chaque jour en nombre et en efficacité ; en sorte qu'elles me rendront la pratique du bien facile , douce , naturelle , pour ainsi dire , et le retour au mal presque impossible moralement : ce qu'il faut entendre même de la plus légère faute , commise de propos délibéré ; grâces qui me poursuivent partout , qui ne se rebutent point de ma longue et opiniâtre résistance ; qui ne craignent point de se rendre importunes , et de troubler ma fausse sécurité ; grâces qui n'abandonnent les plus grands pécheurs qu'au dernier moment , où leur impénitence est consommée.**

**Il est juste que je m'arrête ici quelque temps à me rappeler , autant que je le puis , les grâces principales que j'ai reçues de Dieu depuis mon enfance : car pour les grâces journalières , il ne m'est pas possible de me souvenir de toutes ; et combien se sont offertes , auxquelles je n'ai donné aucune attention ? Est-il une seule de ces grâces qui ne soit pour moi un pressant motif d'amour , toutes étant le prix du sang de Jésus-Christ ? Quels sentimens ne doivent-elles donc pas exciter en moi si je**

les considère toutes ensemble ? Et que seroit-ce, si par ma correspondance je leur avois donné lieu de se multiplier presque à l'infini ? C'étoit l'intention de Dieu ; mon défaut de fidélité ne diminue pas sa libéralité, et ne doit pas diminuer ma reconnoissance.

SECOND POINT. — En vue de ce Fils unique, Dieu m'a préservé de l'enfer autant de fois et aussi long-temps que j'ai mérité d'y tomber. Maître de ma vie, et d'ailleurs justement irrité contre moi, il pouvoit me précipiter dans l'abîme du malheur à chacun des instans où j'étois en péché mortel. Combien en ai-je commis ? combien de temps y ai-je persévéré ? Je n'ai qu'à supputer les instans, si je puis. Les anges n'ont péché qu'une fois, Dieu n'a pas attendu leur repentir, il n'y a pas donné lieu ; il a puni sur-le-champ leur rébellion sans miséricorde. Il pouvoit me traiter de même ; qui a arrêté son bras ? Le sang de Jésus-Christ. Il est vrai à la lettre que Dieu m'a témoigné autant et même plus de bonté en me préservant de l'enfer, qu'il en témoigneroit à un réprouvé ou à un démon s'il l'en retiroit, le laissant ensuite libre de s'y exposer de nouveau. Quel seroit l'amour, quelle seroit la reconnois-

sance de ce démon , de ce réprouvé ! Je n'en dois pas moins à Dieu pour chaque fois qu'il a suspendu le châtiment de mon péché , ou plutôt de mes péchés accumulés.

Il y a actuellement en enfer un très-grand nombre de damnés qui ont moins péché que moi. Ils n'ont pas à se plaindre de la justice divine , et ils ne s'en plaignent pas. Le Ciel m'est encore ouvert , et mon sort est entre mes mains. Quelle seroit mon ingratitude si je ne bénissois pas sans cesse la miséricorde du Seigneur , et si elle ne m'étoit pas une raison pressante de l'aimer.

Si vous avez lieu de croire que vous avez conservé votre innocence , et que vous n'avez pas mérité l'enfer , vous n'en êtes que plus redevable à la bonté divine , et plus obligé de l'aimer , puisque , vu votre corruption naturelle , votre foiblesse , la force des tentations , la multitude des occasions , la séduction des mauvais discours et des mauvais exemples , il est certain que vous seriez tombé , et plus d'une fois , si Dieu n'avoit veillé spécialement sur vous , n'avoit écarté les dangers , ou ne vous y avoit soutenu de sa main puissante.

TROISIÈME POINT. — En vue de ce Fils unique, Dieu m'a pardonné autant de fois que je suis revenu à lui, il a oublié mes péchés, et les a *jetés au fond de la mer*, selon l'expression de l'Ecriture, et il est toujours prêt à me pardonner et à les oublier. Ni leur énormité, ni la fréquence des rechutes ne peuvent lasser sa patience ou épuiser sa miséricorde, pourvu que je sois sincèrement affligé de l'avoir offensé, et résolu de ne plus l'offenser. Quel est le père qui soit dans la même disposition à l'égard de son fils ? On l'accuseroit de trop d'indulgence, s'il le recevoit dans ses bonnes grâces, après des fautes souvent pardonnées, toujours réitérées ; on diroit avec raison qu'il autorise son fils à l'offenser et à abuser de sa bonté. L'amour a mis, si j'ose ainsi parler, notre Père céleste au-dessus de ces accusations et de ces reproches, que les justes lui ont fait quelquefois au sujet de l'abus que font les pécheurs, et que j'ai fait moi-même de sa miséricorde, l'offensant avec audace, persévérant avec obstination dans mon péché, sur l'assurance d'en obtenir le pardon lorsque je le demanderois. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que je ne saurois retourner de moi-même à Dieu, lorsque

je l'ai abandonné; il faut qu'il me prévienne, lorsqu'il me recherche, qu'il coure après moi, qu'il me rappelle, et que, par une grâce efficace, il m'arrête, et me ramène: sans quoi mon égarement seroit sans retour. Combien de fois en a-t-il usé de la sorte à mon égard? Et mon cœur seroit assez dur pour n'être pas attendri par cet excès de bonté paternelle! Trois choses sont inconcevables en Dieu, sa longanimité à supporter nos offenses, sa facilité à nous les pardonner, sa prévenance à nous tendre la main pour nous relever de nos chutes. Nul amour, nulle reconnoissance de notre part ne peuvent jamais les égaler



## CONSIDÉRATION.

Sur la méditation des bienfaits de Dieu.

**S'**IL est un moyen capable de faire naître, de nourrir et d'augmenter en nous l'amour de Dieu, c'est sans contredit la méditation de ses bienfaits. Nous en sommes investis ; ils sont immenses, continuels et sans nombre du côté de la nature ; ils sont incomparablement plus grands, aussi multipliés, aussi continuels du côté de la grâce. Notre plus douce occupation devrait être de nous en rappeler sans cesse le souvenir, de les méditer et de les approfondir. Cette matière est inépuisable, elle n'a rien que de consolant et d'attendrissant pour le cœur, elle est à notre portée, et ne demande pas une grande contention d'esprit. L'intention de Dieu bien marquée en mille endroits de l'Ecriture, est que nous y pensions plus fréquemment qu'à nulle autre chose, et que nous ne les perdions jamais de vue. Il nous y invite, il nous l'ordonne pour sa gloire et pour notre avantage ; il y a attaché des grâces infinies. Et nous, ingrats, stupides, insensibles, nous jouissons des bienfaits d'un Dieu

E 5



créateur, d'un Dieu sauveur, et à peine nous arrive-t-il d'y réfléchir et de lui marquer notre gratitude. Nous prions assez pour lui demander, nous ne prions presque jamais pour le remercier et le glorifier.

Seroit-ce trop de donner chaque jour une demi-heure, un quart d'heure du moins à méditer les ineffables bienfaits de Dieu, à lui rendre des actions de grâces, à exciter en nous les sentimens qu'ils méritent ? ô que nous nous trouverions bien de cette pratique, et que l'amour de Dieu en prendroit de merveilleux accroissemens dans notre ame !

Que les chrétiens qui sont condamnés par leur condition à un travail continuel ne puissent donner un temps suivi à ce saint exercice ; qu'ils ne se rappellent les bienfaits de Dieu que par de courts intervalles, et qu'ils s'en occupent seulement plus à loisir les jours consacrés au Seigneur, il n'en demande pas davantage. Mais les riches qui disposent de leurs temps, les riches dont l'esprit est plus cultivé, et qui ont reçu une meilleure éducation ; les riches à qui les livres de piété ne manquent pas, ou qui peuvent aisément s'en procurer, ne sont-ils pas inexcusables,

Si'ils n'emploient pas leur temps et leur esprit à quelque méditation journalière, à quelque lecture qui entretienne en eux le souvenir des bienfaits de Dieu ! Les richesses ont leurs inconvéniens et leurs dangers ; mais elles ont aussi leurs avantages par rapport au salut et à la sainteté, et un des plus grands sans doute, est qu'elles procurent plus de liberté de s'occuper des objets de la religion, et pour l'ordinaire, une éducation qui dispose à les mieux concevoir et à en tirer plus de fruit. Ceux qui ont reçu de Dieu ces avantages et ces facilités, lui en rendront certainement compte. Pourquoi, leur dira-t-il, n'avez-vous presque jamais songé à mes bienfaits ? Pourquoi les mystères de ma religion n'ont-ils pas toujours été présens à votre esprit ? Pourquoi n'avez-vous pas réfléchi sur tant de grâces personnelles dont votre vie n'étoit qu'un tissu ? Vous en aviez le temps, je vous l'avois moi-même ménagé à cette fin ; vous avez préféré de l'employer aux visites, au jeu, aux spectacles, à des amusemens frivoles. Votre esprit ne manquoit ni de pénétration, ni de culture, et vous étiez en état de méditer et d'entendre les bons livres. Vous avez mieux aimé l'exercer sur les sciences et les arts profanes,

souvent sur des matières puériles ou dangereuses. A cela que répondront-ils ? Que répondrai-je moi-même ? Car j'ai mérité plus ou moins ces reproches , et il s'en faut de beaucoup que j'aie donné aux choses de Dieu tout le temps que j'y pouvois consacrer. Que d'heures perdues , où , ne sachant que faire , je cherchois partout à tromper mon ennui plutôt que de me livrer à cet objet si intéressant ! Pardonnez-moi le passé , ô mon Dieu , et confirmez-moi dans la résolution que je prends de m'occuper le reste de ma vie dans la méditation de vos bienfaits , et de la faire servir à avancer dans votre saint amour.

---

---

---

## QUATRIÈME JOUR.

*Des avantages de la voie d'amour.*

### PREMIÈRE MÉDITATION.

Des trois voies, de crainte, d'espérance et d'amour.

#### PREMIER POINT.

**E**n supposant qu'un chrétien soit en état de grâce, comme il est obligé de s'y mettre, en ce qui dépend de lui, et que la charité tienne dans son cœur le rang qu'elle doit avoir au-dessus des autres vertus, il y a trois voies par lesquelles il peut marcher dans le service de Dieu et parvenir au salut. La première voie est celle de la crainte; la seconde, celle de l'espérance, et la troisième, celle de l'amour. On les nomme ainsi par ce qui les caractérise, non qu'aucun de ces trois motifs exclue absolument les deux autres, autrement les deux premières voies ne seroient pas bonnes, l'exercice de la charité n'y ayant pas lieu, et la troisième voie seroit contraire aux principes de la foi et à notre état présent de voyageurs, au moins en ce

qu'elle excluroit l'espérance. Mais , dans la première , le motif de la crainte est celui qui agit le plus souvent , et qui fait une plus forte impression ; de même dans la seconde , le motif de l'espérance , et dans la troisième , le motif de la charité. Personne n'est le maître , du moins au commencement , de choisir sa voie. Il est des âmes que Dieu conduit d'abord par la crainte , d'autres qu'il attire à lui par l'espérance , d'autres qu'il s'attache par l'amour. Mais son intention est que , dans le progrès de la voie , l'amour gagne toujours le dessus , qu'il modère et même qu'enfin il bannisse la crainte , qu'il ennoblisse et qu'il purifie l'espérance. Il dispose à cela le cœur peu à peu , s'il est fidèle ; et le devoir de tout chrétien est de seconder en ce point l'opération de la grâce , qui tend à le faire toujours avancer dans l'accomplissement du grand précepte de l'amour de Dieu.

SECOND POINT.—Les âmes menées par la voie de la crainte sont extrêmement frappées de la rigueur des jugemens de Dieu , des supplices de l'enfer , et de toutes les vérités terribles de la religion. Dieu se sert de la crainte pour arrêter la fougue des passions , pour contrebalancer l'attrait sé-

duisant des objets sensibles , pour prévenir l'ame contre les occasions et les dangers de l'offenser , et pour lui servir de frein lorsqu'elle est pressée par de violentes tentations. Elle est bonne soit pour nous en retirer , soit pour nous empêcher de contracter de mauvaises habitudes , soit pour nous en guérir. La jeunesse est l'âge où elle est le plus utile , et même souvent le plus nécessaire.

Mais il arrive d'ordinaire que les amos portées à la crainte la poussent au delà des bornes que Dieu lui a marquées, qu'elles se plaisent à s'y entretenir , qu'elles méditent , ou qu'elles lisent de préférence les sujets propres à l'augmenter ; qu'elles se fixent en un mot dans cette voie , et qu'il est très-difficile de les en faire sortir, lorsque Dieu le demande d'elles , et qu'il est visible qu'elle nuit plus qu'elle ne sert à leur avancement. Voilà sans doute un grand inconvénient. N'y suis-je pas tombé ? N'ai-je pas à craindre d'y tomber , si je suis trop mon caractère et mon imagination ?

La crainte est plus propre à éloigner du mal qu'à porter au bien , et cependant il n'est pas moins nécessaire au chrétien de faire l'un que d'éviter l'autre. Si la crainte fait pratiquer le bien , c'est uniquement

celui qui est d'obligation étroite et rigoureuse ; elle ne va guère plus loin , et elle ne peut guère y aller , parce qu'elle resserre le cœur , qu'elle ne lui propose point ce que la vertu a d'aimable , qu'elle ne l'anime par aucun motif capable de lui en faire surmonter les difficultés. Avec la crainte on peut se sauver , mais on ne deviendra jamais un saint. Autre inconvénient très-considérable. Ne m'y rend-elle pas sujet , et ne retarde-t-elle pas mon progrès dans la vertu ?

La crainte n'adoucit en rien le joug du Seigneur, elle laisse sentir toute la pesanteur du fardeau. Par là elle engage l'ame à ne se charger que de ce qu'elle juge absolument indispensable ; et mesurant ses devoirs à ses forces , qui sont très-petites, elle les diminue tant qu'elle peut ; elle dispute avec Dieu , et ne lui accorde que ce qu'elle ne sauroit évidemment lui refuser. Nulle douceur , nulle consolation , nul encouragement pour elle ; la joie du Saint-Esprit lui est inconnue ; elle est triste , chagrine , inquiète , lassée , épuisée à chaque pas qu'elle fait , souvent exposée à la tentation de tout abandonner. Troisième inconvénient qui peut être sujet aux plus fâcheuses suites. Ne l'ai-je pas éprouvé

aussi long-temps que je me suis laissé dominer par la crainte ?

Enfin la crainte laisse trop d'empire à l'amour-propre qui, de surnaturelle qu'elle est dans son principe, la rend presque toute naturelle dans son application : nous faisant envisager les grandes vérités de la religion, uniquement par rapport à nous-mêmes, et à notre intérêt personnel : en sorte qu'elle dégénère en une crainte servile, qui a moins d'horreur du péché que du châtiment qui le suit, et qui y considère moins l'offense de Dieu, que le malheur éternel qui en résulte pour nous ; crainte qui seroit manifestement mauvaise, et incompatible avec la charité, si l'appréhension de la peine étoit le seul motif qui nous détournât du péché. Tel est le précipice où jette quelquefois la crainte, quand elle est subjuguée par l'amour-propre. Dieu nous préserve de cet inconvénient, plus terrible que tous les autres !

TROISIÈME POINT.—L'espérance chrétienne a de très-grands avantages sur la crainte. Elle élève le cœur ; elle l'anime à la pratique de la vertu ; elle l'encourage à en vaincre les difficultés par la vue de la récompense ; elle le porte même à faire et à souffrir de grandes choses pour la mériter



et l'accroître Tout cela est très-bon sans doute ; et ce n'est pas en vain que Dieu, qui connoît notre répugnance au bien et notre foiblesse , a voulu nous exciter et nous soutenir par la grandeur du prix qui nous attend à la fin de la carrière.

Mais comme nous sommes naturellement intéressés, il est à craindre que l'ame conduite par la voie de l'espérance, ne donne sur elle à ce motif plus de prise qu'il ne faut, et d'une manière qui préjudicie à l'amour. Elle est exposée en effet à devenir mercenaire, en arrêtant plutôt les yeux sur la récompense, que sur la bonté de Dieu qui s'est engagé à nous la donner. Elle pense moins à plaire à Dieu qu'à acquérir des mérites ; elle compte , pour ainsi dire, avec lui, et met à prix ses services. Elle est sujette à tirer gloire de ce qu'elle fait au-delà de ce qui est purement nécessaire pour gagner le Ciel ; à faire valoir en quelque sorte à Dieu sa générosité et sa fidélité ; à s'appuyer plus sur ses bonnes œuvres que sur les mérites de Jésus-Christ ; à présumer qu'après tout ce qu'elle a fait et souffert, la récompense lui est acquise. De plus l'amour-propre lui fait rapporter à elle-même la possession éternelle de Dieu ; elle regarde cette

possession moins par rapport à Dieu qui se glorifiera en elle, que par rapport à sa propre jouissance, et au bonheur qui lui en reviendra. En un mot, ce qu'elle aime dans la félicité céleste, est plutôt son contentement et son rassasiement, que le bon plaisir de Dieu. Je veux qu'en tout cela il n'y ait rien qui intéresse essentiellement la charité; il est incontestable néanmoins qu'elle en est affoiblie, que sa pureté en souffre, et qu'il y a bien de l'imperfection à s'occuper ainsi beaucoup plus de son propre intérêt que de celui de Dieu. Si le motif de la récompense est celui qui a le plus fortement agi sur moi jusqu'ici, c'est à moi de voir, en présence de Dieu, si je n'ai pas à me reprocher plusieurs des imperfections que je viens de considérer, et si je ne dois pas travailler à m'en purifier, en me tournant davantage du côté de l'amour, et en donnant à son motif toute la prépondérance qu'il mérite. Les deux méditations suivantes me convaincront de la préférence que je dois donner à la voie d'amour.

---



## II. MÉDITATION.

Sur le même sujet.

### PREMIER POINT.

**L'**AMOUR ne connoît point habituellement d'autre crainte que la crainte filiale, c'est-à-dire , que la crainte de déplaire à Dieu , parce qu'on l'aime en qualité de Père. Cette crainte étant fille de l'amour est tout autrement attentive et délicate , que la crainte de la justice divine et de ses châtimens. Elle porte à éviter les moindres fautes , les moindres imperfections volontaires. Au lieu de resserrer et de glacer le cœur , elle l'élargit et l'échauffe. Elle ne cause aucun trouble , aucune alarme ; et lors même qu'il est échappé quelque faute , elle ramène doucement l'ame à Dieu , par un repentir paisible et sincère. On cherche à apaiser Dieu , et à le dédommager promptement et abondamment de la peine qu'on a pu lui faire. Du reste on ne s'inquiète point , et l'on ne perd point la confiance.

L'amour ôte à l'espérance ce que l'amour-propre peut y mêler de vues mercenaires. Celui qui aime ne sait ce que

c'est que de compter avec Dieu , ni de faire de bonnes œuvres principalement afin d'accumuler des mérites ; et par ce noble désintéressement , il mérite incomparablement davantage. Oubliant tout ce qu'il a fait pour Dieu , il ne songe qu'à faire encore plus ; il ne s'appuie pas sur soi. Il envisage la récompense céleste , non sous le titre de récompense , mais comme une assurance d'aimer Dieu de tout son pouvoir durant l'éternité , et d'en être aimé de même. Tel est le point de vue sous lequel il considère le bonheur , plus du côté du bon plaisir de Dieu et de la gloire qui lui en reviendra , que du côté de son propre intérêt. Jamais il n'exclut l'espérance. Comment aimant Dieu , et ne le possédant pas ici-bas , ne désireroit-on pas de le posséder , et de lui être inséparablement uni ? Mais il met la volonté de Dieu au-dessus de la jouissance même de Dieu. Et lorsque l'amour est à son plus haut point de perfection , il est disposé à sacrifier son bonheur propre à la volonté de Dieu , si elle en exigeoit de lui le sacrifice ; ou plutôt il met son bonheur dans l'accomplissement de cette volonté. Il ne faut point traiter ceci de supposition chimérique et de vaine subtilité. Il est constant que beaucoup de

saints ont passé par cette grande épreuve de l'amour ; et combien en est-il d'autres que l'on ignore ! Il est certain pareillement que tous les bienheureux sont dans cette disposition , et qu'à moins d'y être , on n'entre pas au ciel. Il faut donc que l'amour soit purifié à ce degré en ce monde , ou dans l'autre par les peines du purgatoire. Y a-t-il à délibérer sur le choix ? et quand la voie d'amour n'auroit d'autre avantage que celui d'exempter du purgatoire , ou d'en abréger considérablement la durée , pourroit-on balancer à l'embrasser ?

SECOND POINT. — Servir Dieu par amour est la voie la plus simple , puisqu'elle réduit tout à un seul motif dominant , où tous les autres sont éminemment compris. Si j'aime Dieu , je le crains de la crainte qui lui est la plus agréable , et qui m'est la plus utile. Si j'aime Dieu , j'espère en ses promesses avec la confiance la plus ferme , et je m'en assure l'exécution , autant qu'il est possible de me l'assurer ici-bas. Si j'aime Dieu , je n'ai plus besoin de penser à l'acquisition de chaque vertu en particulier ; l'exercice de l'amour les renferme toutes , et les fait pratiquer par son motif , d'une manière plus relevée et

plus parfaite, que si je les exerçois chacune par le motif qui lui est propre. L'amour me dispense de cette foule de méthodes et de pratiques, que la plupart des âmes cherchent avec tant d'empressement, qu'elles changent continuellement, s'attachant aujourd'hui à celle-ci, et demain à celle-là, et qui ne font que les embarrasser, que les inquiéter, que les retarder dans le chemin de la sainteté. L'amour n'a qu'une méthode, savoir, de suivre l'instinct de la grâce qui nous porte à aimer; il n'a qu'une pratique, qui est d'aimer en tout temps, en tout lieu, en toute situation; il n'a qu'un acte, auquel tous les autres se rapportent; il n'a qu'un motif, aimant parce qu'il aime; il n'a qu'une fin, aimant pour aimer. Quoi de plus simple? Mais est-il un moyen de perfection que cette simplicité n'embrasse? En est-il un qu'elle n'emploie excellemment, et dont elle ne tire plus de profit, que si elle s'arrêtoit à ce moyen considéré en lui-même? La simplicité de la voie d'amour approche l'âme de l'état des bienheureux, qui ne voient Dieu que pour l'aimer. Si elle y ajoute l'espérance, c'est qu'elle ne possède pas encore comme eux. Que dirai-je de plus? Cette simplicité l'approche de l'état de Dieu même, qui ne

se connoît que pour s'aimer, et en qui l'amour est le terme des émanations divines.

**TROISIÈME POINT.** — Servir Dieu par amour est la voie la plus douce. Elle nous prend par le cœur, et notre cœur est fait pour aimer. Elle mène doucement, mais très-efficacement la volonté vers ce que Dieu désire. L'amour met le cœur parfaitement à l'aise ; ce que nul autre sentiment ne sauroit faire. La crainte gêne ; l'espérance n'est pas sans quelque retour d'inquiétude ; l'amour ne connoît ni les tourmens de la crainte, ni les alarmes de l'espérance réduite à elle-même. L'amour inspire la joie, que saint Paul compte pour le second fruit du Saint-Esprit, mettant pour le premier la charité (1). Et quelle joie ? une joie pure, une joie intime, une joie inaltérable, une joie qui est l'avant-goût de celle des bienheureux. L'amour maintient l'ame dans la paix, que l'Apôtre met après la joie : jamais l'amour ne trouble. Le trouble de l'ame a trois sources ; ou la mauvaise conscience, ou l'amour-propre, ou le démon. L'amour tient la conscience dans le meilleur état ; il travaille sans cesse à détruire l'amour-propre ; il méprise les noires suggestions du démon ;

(1) Galat. 5. 22.

il y résiste, il en triomphe. Dieu est la paix même; et comme on ne le possède ici-bas que par l'amour, l'amour est aussi l'unique moyen de jouir de la paix.

Cette voie qui est la plus simple et la plus douce, est aussi la plus facile. S'il est une disposition qui puisse nous faciliter la pratique de la vertu, sans contredit c'est l'amour qui de sa nature est noble, fort, généreux, à qui rien ne coûte dès qu'il s'agit de plaire à l'objet aimé, et qui est prêt à tout souffrir plutôt que de lui déplaire. Si l'amour qui a sa source dans la nature, si celui qu'inspire la passion, rendent l'homme capable des plus grands efforts en faveur d'un père, d'un époux, d'une personne dont le cœur est épris, que ne doit-on pas attendre de l'amour surnaturel, qui a pour objet un être infiniment aimable, qui est allumé dans le cœur par Dieu même, fortifié de toute la puissance de sa grâce, et animé par tous les motifs qui peuvent toucher un cœur? On fait volontiers ce qu'on aime; on force aisément les répugnances de la nature. L'amour ferme les yeux aux difficultés, ou il les applanit; il triomphe des obstacles; il se jette à travers les dangers; il sacrifie les plus chers intérêts; parce qu'il fait que,

**F**



s'oubliant soi-même, on ne songe qu'à ce qu'ordonne ou souhaite l'instinct impérieux de l'amour. L'amour, dit saint Augustin, ne sent pas la peine ; ou s'il la sent, il est bien aise de la sentir ; sachant qu'il ne se montre nulle part mieux que dans les occasions pénibles et les grands sacrifices. Enfin l'amour rend capable de tout, et se croit tout possible.

J'ai aimé, ô mon Dieu, mais d'autres objets que vous ; et j'ai éprouvé qu'en effet l'amour fait faire aisément et avec plaisir ce qu'on ne feroit jamais sans lui. Pourquoi me laisserois-je effrayer ? pourquoi reculerois-je quand vous me proposez de faire la même épreuve à votre égard ? Votre amour auroit-il moins de pouvoir sur moi, que celui d'une vile créature ? avez-vous moins d'attraits ? méritez-vous moins ? trouve-t-on moins de satisfaction à vous plaire ? et, s'il faut regarder à mon propre intérêt, puis-je attendre mon bonheur d'un autre amour que du vôtre ?

## III. MÉDITATION

Sur le même sujet.

## PREMIER POINT.

**L'**AMOUR se proposant d'éviter tout mal et de pratiquer tout bien, met par là l'esprit et le cœur dans une parfaite liberté. On ne veut pas le croire, et l'on regarde comme un paradoxe, que, pour être tout-à-fait libre, il faille se laisser captiver par l'amour, et ne connoître plus d'autre loi que le bon plaisir de Dieu. Rien n'est plus vrai néanmoins. Dieu n'est-il pas souverainement libre? Cependant il hait nécessairement le mal, il aime nécessairement le bien. Plus l'amour m'approchera de la disposition où il est, plus j'approcherai d'être libre comme lui; j'aimerai ce qu'il aime, je haïrai ce qu'il hait, sa volonté sera la mienne; et moins il m'arrivera de m'en écarter, moins je serai esclave. Esclave! De qui? du démon, du monde, de mon orgueil, de mon amour-propre, de mes passions, de mes sens, de mon imagination, des objets qui m'attacheront. Voilà bien des liens et des servitudes, dont l'a-



mour m'affranchit tout d'un coup. Il me rend dépendant de Dieu seul, indépendant de tout le reste, et vraiment maître de moi-même, autant que je puis et dois l'être.

D'où viennent les peines de conscience de la plupart des chrétiens ? De ce que n'aimant pas assez, ils refusent à Dieu ce qu'il leur demande ; de ce que, pressés par la grâce, ils lui font mille promesses, ils prennent mille résolutions, qu'ils ne tiennent pas. D'où il arrive qu'ils ne sauroient rentrer en eux-mêmes, sans essuyer des reproches intérieurs qui les suivent partout. Que de doutes, que d'embarras, que de perplexités tourmentent les âmes qui veulent accorder la grâce avec la nature, l'amour de Dieu avec l'amour-propre ! Pour sortir de ce milieu, où il est impossible de se tenir, il n'y a que deux partis extrêmes ; l'un d'abandonner le soin de sa perfection, de se livrer à la dissipation, d'écarter toute réflexion sérieuse sur l'état de son âme ; l'autre de se consacrer sans réserve à l'amour de Dieu, et de s'imposer la loi de le suivre partout où il nous conduira. Y a-t-il à délibérer sur le choix ? C'est une expérience constante que, du moment que l'amour nous gouverne, les

doutes , les inquiétudes , les scrupules bien fondés , et souvent ceux qui ne sont qu'imaginaires , tombent tout-à-fait ; que les reproches de la conscience s'apaisent , et que l'on jouit d'un calme admirable.

L'amour tranquillise aussi les âmes vraiment pieuses et timorées sur les dispositions intérieures. Il leur apprend à n'être pas si curieuses de connaître leurs progrès , comment elles sont avec Dieu , s'il est content d'elles ; mais à s'abandonner à lui , à ne s'occuper que de lui , et à ne penser à elles-mêmes , qu'autant qu'il est nécessaire pour se corriger , pour avancer , et nullement pour satisfaire l'amour-propre , et se donner des assurances , qui ne venant pas de Dieu , sont sujettes à illusion. A mesure que l'amour divin prend l'ascendant sur l'amour désordonné de soi , il nous épargne les tourmens que cause ce bourreau du cœur humain , qui se déguise en cent formes différentes , qui s'autorise de cent prétextes , pour nous faire penser plus à nous-mêmes qu'à Dieu.

SECOND POINT. — L'amour de Dieu , ou nous exempte des plus terribles et des plus dangereuses tentations qui regardent notre sort à venir , ou il nous donne la force de les surmonter. Combien d'âmes s'affligent,

se dessèchent, se désespèrent presque en se laissant aller à ce doute affreux ! suis-je du nombre des prédestinés, ou n'en suis-je pas ? J'ai péché : j'en suis certain ; j'ai mérité l'enfer : Dieu m'a-t-il pardonné ? Suis-je rentré dans ses bonnes grâces ? Je puis mourir à tout moment. Si je mourois à présent , où irois-je ? Je n'en sais rien. Terrible incertitude , qui consterne , qui glace d'effroi les personnes d'un tempérament mélancolique , d'une imagination vive et sombre , dominées par l'amour-propre ; et qui va quelquefois jusqu'à leur tourner la tête. Plus portés à craindre qu'à espérer , ils voient le Ciel fermé pour eux , et l'enfer ouvert sous leurs pieds. Préoccupés de cette triste idée qui ne les quitte ni le jour ni la nuit , un confesseur essaie en vain de les rassurer par les plus solides raisons prises du fond même de la religion ; en vain il leur dit que Dieu a voulu nous tenir dans cette ignorance sur notre destinée future , et sur l'état présent de notre ame , pour nous préserver de la présomption , et nous maintenir dans l'humilité qui est notre sauve-garde ; qu'il a voulu nous ôter tout appui sur nous-mêmes , afin que nous missions toute notre confiance en lui ; qu'il est impossible

Qu'une ame qui s'abandonne à lui, et qui se repose sur sa bonté, périsse, si d'ailleurs elle fait ce qui dépend d'elle pour assurer son salut; ces raisons et d'autres semblables ne font presque aucune impression sur elle, et ne guérissent pas son esprit malade. L'amour-propre, l'intérêt propre sont le principe de son mal. Que faudroit-il pour l'attaquer et le détruire dans sa racine? Tourner cette ame du côté de l'amour de Dieu, lui faire bien comprendre que si elle est zélée pour les intérêts de Dieu, il aura un soin particulier des siens : que si elle préfère la volonté de Dieu à toutes choses, elle doit désirer par-dessus tout qu'elle s'accomplisse, et qu'avec un tel désir le salut ne court aucun risque; que si elle vit dans la charité, il est moralement sûr qu'elle mourra dans la charité; et que partout où elle portera l'amour de Dieu, elle trouvera le Paradis.

Il est difficile à la vérité de faire entrer ces réflexions dans une tête blessée, et de faire goûter ces sentimens à un cœur intéressé. Mais enfin, si le mal n'est pas invétéré, et si le malade n'est pas opiniâtre, l'amour est l'unique remède à cette tentation, comme il en est l'unique préservatif. Ou la tentation vient de nous, et l'amour

la prévient, ou il en arrête les effets en détruisant la cause ; ou , par la permission de Dieu , elle vient du démon , et alors Dieu qui proportionne le secours à l'attaque , en rend l'ame victorieuse par la pureté et le désintéressement de l'amour. Car c'est moins en ce cas une tentation qu'une épreuve ; et Dieu n'envoie ces sortes d'épreuves qu'à des ames capables de les soutenir, et de s'élever au-dessus par la générosité de leurs sentimens.

TROISIÈME POINT.—La voie d'amour est celle dont Dieu tire, sans comparaison, le plus de gloire. Une seule ame qui marche courageusement dans cette voie, le glorifie plus que des milliers d'autres qui n'y marchent pas. Aussi mérite-t-elle et obtient-elle de lui les grâces les plus spéciales , grâces de préservation , grâces de protection , grâces de prédilection , grâces qui lui font produire des actes héroïques , qui lui rendent aisé ce qu'il y a de plus difficile, ce qui seroit même impossible aux autres ; grâces enfin qui la font avancer à grands pas dans la carrière immense de la perfection , et qui la portent bien au delà des bornes ordinaires. Les ames communes , pieuses d'ailleurs , exactes et fidèles , ne comprennent rien , ne peuvent

Dieu comprendre aux dispositions intérieures d'une ame qui tend à la pureté de l'amour, ni à l'éminente sainteté où il l'élève.

Dieu traite en père ceux qui ont pour lui l'affection des enfans, et qui s'appliquent à le servir par amour. Comme c'est lui qui leur donne cet amour, et qu'ils ne font qu'y répondre, quel plaisir ne prend-il pas à l'accroître à proportion de leur fidélité ! il ne souffre pas qu'ils perdent un moment ; il fournit à chaque instant de nouveaux alimens au feu qu'il a allumé en eux, et il ne cesse point de l'augmenter, qu'il n'ait formé un vaste incendie, qui consume en eux jusqu'aux moindres impuretés. Il leur prouve par là à quel point il les aime, et jusqu'où vont pour eux sa tendresse, sa bienveillance, ses attentions paternelles : car la marque la plus certaine qu'une ame est très-chère à Dieu, est lorsqu'il demande beaucoup d'elle, et qu'il fait en sorte qu'elle lui donne tout ce qu'elle peut lui donner, ou qu'elle lui laisse prendre ce qu'elle ne sauroit donner d'elle-même. Cette ame ne s'y méprend pas ; elle reconnoît l'amour que Dieu a pour elle, à sa jalousie inexorable, et au soin qu'il prend de la dépouiller de



**tout , de lui arracher tout , afin qu'elle soit uniquement et entièrement à lui.**

**L'amour est la seule voie qui nous introduise dans la vie intérieure , qui nous obtienne le don d'oraison avec les faveurs qui l'accompagnent , qui établisse un commerce familier entre Dieu et nous , qui nous fasse goûter ici-bas les douceurs de son amitié , qui nous unisse à lui , et nous transforme en lui d'une manière ineffable. Aimons , ne pensons qu'à aimer , et laissons faire Dieu. Ce qu'il fera pour nous , même dès cette vie , surpassera nos idées , nos espérances et nos désirs. Plus nous serons désintéressés dans nos vues , plus il nous comblera de ses bontés. Il accorde quelquefois les petites faveurs aux âmes qui les demandent : les grandes sont réservées à celles qui n'y aspirent pas , et qui n'en connoissent point de comparable à l'exercice de l'amour.**

## CONSIDÉRATION.

Sur la pensée du Ciel.

**L**A pensée du Ciel qui semble appartenir singulièrement à l'espérance, est très-propre à nous exciter à l'amour, si nous la saisissons par son vrai côté. Dans le Ciel, en quoi consistera toute ma gloire et ma félicité ? A aimer. Que ferai-je pendant toute l'éternité ? Ce que fait Dieu lui-même ; j'aimerai. Je ne croirai plus, je verrai ; je n'espérerai plus, je posséderai. L'amour m'occupera et m'absorbera tout entier. Mes autres sentimens s'y réduiront tous à celui de l'amour. Et de quel amour ? D'un amour absolument pur, absolument désintéressé, tout-à-fait dégagé de réflexion et de retour sur moi-même ; d'un amour qui fixera tellement en Dieu mes pensées et mes affections, que je ne pourrai ni aimer les compagnons de mon bonheur, ni m'aimer moi-même, qu'en Dieu et pour Dieu, parce que *Dieu sera tout en tous*, comme dit l'Apôtre (1) ; d'un amour enfin qui me permettra si peu de m'approprier

(1) 1 Cor. 15. 20.

La joie qu'il me causera , qu'au moindre signal de la volonté divine je serai toujours disposé à sacrifier cette joie ineffable à l'amour , s'il l'exigeoit de moi. Ai-je l'idée d'un tel amour ? Je suis pourtant appelé à l'exercer durant l'éternité. Tel est le feu qui brûlera les heureux habitans du Ciel , et qui les pénétrera , comme le feu de l'enfer brûlera et pénétrera les réprouvés.

Le Ciel est le séjour de l'amour, comme l'enfer est le lieu d'où l'amour est exclu ; telle est la plus juste notion que nous puissions avoir de l'un et de l'autre ; et j'ose le dire, c'est celle qu'en a Dieu lui-même. Il règne au Ciel par l'effusion de son amour, qu'il répand dans tous ceux qui composent sa cour, et qui lui est fidèlement renvoyé, sans qu'aucun en retienne rien pour soi. C'est un flux et reflux continuuel d'amour qui partant de l'adorable Trinité, laquelle en est la source, y retourne sans cesse. Dieu règne aux enfers d'une manière terrible, en privant à jamais les réprouvés de son amour : il les hait et il en est haï ; il les maudit, et il en est maudit, ils ne l'ont pas aimé dans le temps, voilà leur crime ; ils ne l'aimeront pas dans l'éternité, voilà leur châtiment. Si je m'accoutumois

coutumois à considérer le Ciel et l'enfer sous ce point de vue, quel motif puissant n'y trouverois-je pas d'aimer Dieu ? que ne ferois-je pas, que ne souffrirois-je pas pour m'assurer le bonheur de l'aimer toujours, et pour ne pas tomber dans le malheur épouvantable de ne l'aimer jamais ? La mesure de mon amour ici-bas, sera celle de mon amour dans le Ciel, l'amour seul y marque les rangs et les degrés de béatitude. Nulle autre distinction entre les élus, que celle qu'y mettra la charité. La noble ambition, l'ambition souverainement agréable à Dieu, et satisfaisante pour le cœur du chrétien, d'aspirer par l'amour aux premières places dans le Ciel, afin d'y aimer Dieu davantage ! O mon Dieu ! faites que je n'aie plus d'autre ambition que celle-là, que l'amour soit tout, que je le voie partout, que je le recherche en tout, que je ne désire le Ciel, que je ne travaille pour le Ciel qu'en vue de l'amour ; que je ne redoute l'enfer ; que je ne m'efforce de l'éviter qu'à cause que votre saint amour en est banni.

---

---

---

## CINQUIÈME JOUR.

*Jésus-Christ modèle de l'amour divin.*

### PREMIÈRE MÉDITATION.

#### PREMIER POINT.

L'INCARNATION du Verbe est sans contredit la plus grande merveille que Dieu ait produite , ou même qu'il puisse produire au dehors. Nulle autre œuvre n'en approche. Mais en élevant dans la personne de Jésus-Christ un homme à la plus haute et à la plus intime union avec la divinité , quelle fin Dieu s'est-il proposée ? Celle d'être aimé comme un Dieu mérite de l'être. Or, il ne pouvoit l'être de la sorte que par un Homme-Dieu. Aucune simple créature, quelque parfaite qu'on la suppose , à quelque degré de grâce qu'elle soit élevée , n'est capable d'aimer Dieu d'un amour qui soit vraiment digne de lui. Pour l'aimer ainsi, il faut l'aimer sans mesure ; il faut l'aimer d'un amour qui ne soit pas susceptible d'accroissement ni dans sa qualité , ni dans son degré. Tel a été l'amour de Jésus-Christ. Par l'union hy-

postatique cet amour lui a été infus dans toute sa plénitude ; il l'a continuellement exercé sur la terre , et il l'exercera à jamais au Ciel selon cette plénitude : en sorte que la réunion de tous les degrés d'amour distribués entre toutes les créatures existantes et possibles , n'est nullement comparable à l'amour immense renfermé dans le cœur de Jésus. Je ne veux pas dire néanmoins que Jésus-Christ homme aime Dieu autant que Dieu s'aime lui-même. Cela est impossible. Mais je veux dire qu'il aime Dieu plus que tous les anges et tous les hommes ensemble ne sauroient l'aimer. Jugeons par là combien le dessein de l'Incarnation et son exécution sont glorieux à Dieu ; puisqu'il lui en revient un amour éminent, unique , que nul autre ne peut égaler.

SECOND POINT. — Voyons plus particulièrement les effets que l'union hypostatique a produits dans l'ame de Jésus-Christ. Premièrement son entendement a été enrichi des connoissances les plus sublimes, les plus étendues , les plus distinctes et les plus claires de la divinité , de ses perfections infinies en tous genres, et sous tous les rapports du nombre et de la force de tous les motifs de l'aimer. Il a donc connu

d'une manière supérieure à celle de toute autre intelligence, et inférieure seulement à celle de Dieu, son infinie amabilité. Secondement, la connoissance étant le fondement de l'amour, son cœur a aimé Dieu, autant que son esprit l'a connu aimable. Tout est dit en disant cela. Mais qui peut le comprendre ? Essayer d'expliquer la grandeur et la pureté de cet amour, c'est se tourmenter en vain ; nulle pensée, nul sentiment, nulle expression ne peut y atteindre. Il faut croire, se taire et adorer. Troisièmement, le don et la consécration que Jésus-Christ a faite de tout son être à Dieu, a répondu à cette connoissance et à cet amour. C'est-à-dire, que cette consécration a été aussi volontaire, aussi entière, aussi irrévocable, aussi parfaite sous tous les aspects, qu'elle pouvoit l'être de la part d'un Homme-Dieu. Son esprit la lui montrait comme un hommage indispensablement dû à tous les titres au domaine suprême de Dieu. Son cœur tout brûlant d'amour ne voyoit que ce moyen de lui témoigner les sentimens qu'excitoit en lui sa souveraine amabilité ; et la reconnaissance sans bornes que méritoient ses bienfaits. Et sa volonté pleinement libre s'est portée de toute son affection à se

dévouer sans réserve au bon plaisir de Dieu, qui lui étoit connu. Il n'a pas différé ce dévouement. Connoître Dieu, l'aimer, se donner à lui, ces trois actes se sont suivis sans interruption; et il les a produits à l'instant même de sa conception dans le sein de Marie.

TROISIÈME POINT. — Jésus-Christ a été établi notre chef et notre modèle; il est venu pour nous rendre sensible par son exemple à quel point Dieu mérite d'être aimé et comment il veut être aimé de nous. Il n'a donc pas aimé ainsi Dieu en son nom seulement, mais au nôtre. Il a rempli cette première et souveraine obligation d'abord pour lui, ensuite pour toute la nature humaine, qui ne peut s'en acquitter dignement que par lui, avec lui, et en l'imitant aussi parfaitement qu'il lui est possible. Aussi telle est l'intention de Dieu, en premier lieu que nous ayons, en qualité de chrétiens, part au trésor de science divine et de charité qu'il a mis en Jésus-Christ; en second lieu que nous fassions le même usage que Jésus-Christ de la connoissance que nous avons de Dieu, et de la charité habituelle répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit; c'est-à-dire, que nous nous servions comme lui pour nous dévouer



à Dieu, et l'aimer ainsi de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toutes nos forces; en troisième lieu qu'à dessein d'imiter de plus près Jésus-Christ, nous étudions ses dispositions à l'égard de son Père, rapportant tous les traits de sa vie à l'amour, qui en effet a été le grand mobile de toute sa conduite.

J'ai le bonheur d'appartenir à Jésus-Christ; j'ai plus ou moins de part aux lumières surnaturelles qu'il a eues touchant Dieu, touchant l'obligation et les motifs de l'aimer; et il ne tient qu'à moi d'augmenter ces lumières par l'étude des grandes vérités de la religion. J'ai lieu de croire aussi, si ma conscience ne me fait aucun reproche considérable, que j'ai l'habitude de la charité; et je sais qu'elle ne nous est donnée que pour en produire des actes. Enfin, je ne puis ignorer que c'est de Jésus-Christ, de sa doctrine et de ses exemples, que je dois apprendre à aimer Dieu. De quoi tout cela m'a-t-il servi jusqu'ici? quel progrès ai-je fait dans l'amour divin? et quelles résolutions veux-je prendre pour l'avenir?

## II. MÉDITATION.

## PREMIER POINT.

L'AMOUR de Dieu a tenu Jésus-Christ toujours et uniquement occupé des intérêts de son Père. Remarquez ces deux mots, *toujours* et *uniquement*. Pas un seul moment de sa vie, où il n'ait honoré son Père, soit par ses sentimens intérieurs, soit par ses actions extérieures, soit par ses souffrances. Sa vie a été courte, mais toute remplie par l'amour, et sans le moindre vide. Il n'a jamais eu que son Père en vue; il n'a point songé à soi; il ne s'est point regardé lui-même. L'amour le tenoit toujours hors de lui; et non-seulement il étoit exempt de tout propre intérêt, soit du temps, soit de l'éternité; mais il ne pouvoit pas en avoir. Le zèle de la gloire de son Père le dévorait, comme il est écrit de lui; la volonté de son Père étoit sa nourriture, et il faisoit toujours ce qui étoit de son bon plaisir.

L'amour produit nécessairement les mêmes effets, quoique dans un degré bien inférieur, dans les ames qui en sont vé-

ritablement et profondément atteintes. Je n'ai qu'à faire attention à la vie des saints, sur lesquels nous avons des détails un peu suivis. J'y remarquerai sans peine que du moment qu'ils se sont donnés tout-à-fait à Dieu, ils n'ont plus été touchés que de ses intérêts, que de sa gloire ; ils lui ont consacré tous leurs moments ; ils lui ont rapporté toutes leurs actions ; ils se sont peu à peu oubliés entièrement eux-mêmes , pour ne penser qu'à lui seul. Mon esprit et mon cœur sont-ils ainsi tournés constamment vers Dieu ? Son amour est-il l'ame de mes sentimens , de mes pensées , de mes projets, de mes actions , de toute ma conduite ? Si cela n'est pas, s'il est dans ma vie des intervalles que l'amour ne remplisse pas , je n'aime encore que bien faiblement, et je suis bien éloigné de mon modèle.

Mais peut-on être *toujours* et *uniquement* occupé de Dieu ? L'ame qui aime n'a jamais fait cette question. Elle feroit plutôt celle-ci : Peut-on en aucun moment être occupé d'autre chose que de Dieu ? Aimez , et vous trouverez que la chose est possible , qu'elle est facile, et qu'un cœur blessé d'amour ne conçoit pas qu'on puisse faire autrement.

**SECOND POINT.** — L'amour a toujours tenu Jésus-Christ dans une entière dépendance de son Père. Dépendance de l'esprit. Jésus-Christ n'a jamais eu ni voulu avoir aucune pensée qui ne lui fût inspirée par son Père. Dépendance du cœur, dont les mouvemens, quoique libres, étoient commandés, appliqués à leur objet, et réglés par son Père. Dépendance dans les paroles ; il n'a jamais dit un mot de lui-même, et qui ne lui fût pas mis à la bouche par son Père ; il le déclare expressément dans l'Evangile. Dépendance dans tous les états de sa vie ; il n'en a embrassé aucun par son propre choix ; tout étoit déterminé par son Père jusqu'à la moindre circonstance ; et il s'y est exactement conformé , sans y rien changer. Dépendance dans ses œuvres ; il n'en a pas fait une seule de son chef. Jusqu'à l'âge de trente ans environ il a été soumis à ses parens qui lui représentoient son Père ; durant le cours de sa vie publique , pas un voyage , pas un séjour en aucun lieu , pas une prédication , par un miracle qu'on puisse attribuer à sa propre volonté , et qui n'eût été arrêté et réglé par son Père. Il en fut de même de ses oraisons , du temps qu'il y donnoit, de ce qu'il eut à souffrir de la part de ses en-

nemis pendant sa vie et à sa passion, et de la manière dont il s'y comporta, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. En un sens très-véritable, Jésus-Christ a toujours été passif, il a été toujours conduit en tout, et il n'a fait usage de sa liberté, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour glorifier son Père, et pour coopérer à ses desseins.

Cette dépendance de Jésus - Christ, la plus grande qui ait jamais été et qui puisse être, me paroît bien gênante, et même effrayante; je ne l'ai jamais mise en pratique, et je m'accommoderois de celle qui, se bornant à ce qui est positivement ordonné ou défendu, me laisseroit d'ailleurs disposer à mon gré de mes pensées, de mes affections, de ma conduite. Quoi ? n'avoir le choix de rien ! ne pouvoir faire un pas de soi-même ! être réduit à consulter en tout le bon plaisir de Dieu, et à s'y conformer ! quel assujétissement ! quelle étrange captivité ! Quand je pense, quand je parle de la sorte, je fais bien voir que je ne connois pas l'amour divin, et l'éten due de ses droits ; que je connois encore moins combien il est doux de dépendre de lui ; et combien ceux qui vivent sous ses lois, sont éloignés de vouloir s'y soustraire. Saint Augustin disoit : *Aimez, et faites*

*ce que vous voudrez* : parce que vous ne voudrez jamais rien de contraire à l'amour, ou vous cesserez d'aimer. Ne peut-on pas dire également ? *Aimez, afin de faire toujours ce que vous voudrez* ; parce que l'amour nous fait vouloir tout ce qu'il demande de nous. Ainsi on fait toujours sa volonté en obéissant à l'amour ; on est bien aise de se gêner et de se captiver pour lui. Si je ne l'ai pas éprouvé, c'est que je n'ai pas aimé ; si ces épreuves ont été rares , c'est que j'ai rarement agi par le motif de l'amour.

TROISIÈME POINT. — L'amour a porté Jésus-Christ à s'immoler aux volontés les plus rigoureuses de son Père. Il a fait ce sacrifice à son entrée dans le monde ; tout le cours de sa vie en a été l'exécution ; sa mort ignominieuse et douloureuse en a été la consommation. A ne le considérer que par l'extérieur, il a de quoi effrayer les âmes les plus courageuses ; mais si on l'envisage du côté de l'intérieur, les peines que Jésus-Christ a acceptées et souffertes, ont été incomparablement plus grandes. Et comment a-t-il fait ce sacrifice ? D'une volonté pleine, généreuse, sans délibérer, sans réfléchir sur l'excès des humiliations et des souffrances par où il lui falloit pas-

ser. Tout lui fut montré distinctement , son amour s'offrit à tout ; et pour plaire à son Père , si de plus grandes peines eussent pu lui être proposées , il s'y seroit soumis. Comment l'accomplit-il ? Dans toute son étendue , sans en laisser échapper la moindre circonstance. Il but avec joie le calice d'amertume jusqu'à la dernière goutte , et il ne rendit l'esprit de son plein gré qu'après que *tout fut consommé*. Ainsi le plus grand amour qui fut jamais , a honoré Dieu par le plus grand sacrifice.

Voilà comme je dois aimer à proportion. Aimer , ce n'est pas éprouver des sentimens doux , mais stériles ; ce n'est pas faire de belles promesses , mais sans effet , ce n'est pas se proposer en imagination des sacrifices , qu'on ne réalisera jamais. Il ne coûte rien d'aimer ainsi ; ou plutôt ce n'est pas aimer , lorsqu'il n'en coûte rien , et qu'on ne veut pas qu'il en coûte. Aimer , c'est donner ; et quoi ? tout ce que l'amour demande ; c'est le donner promptement , sans regret , avec joie ; c'est désirer qu'il demande davantage , et n'être jamais content de ce qu'on lui donne , lorsqu'on peut donner plus. Aimer , c'est souffrir au gré de l'amour tout ce qui répugne le plus à

la nature : peines d'esprit, peines de cœur, peines de corps ; c'est souffrir de la manière qu'il plaît à l'amour, préférant à toute autre croix celles qui sont de son choix, et non pas du nôtre ; les portant comme il lui plaît, sans adoucissement, sans consolation, ni de la part des hommes, ni de la part de Dieu ; les portant aussi long-temps qu'il lui plaît, sans se plaindre de leur durée, dût-elle être prolongée jusqu'au dernier soupir. C'est ainsi qu'a aimé Jésus-Christ. Aimé-je de même ? Veux-je aimer désormais de la sorte ? tout amour qui n'est pas de la nature du sien, est illusoire.



### III. MÉDITATION.

#### PREMIER POINT.

**S**I, en réfléchissant sur mes dispositions intérieures, je ne me sens pas assez d'amour pour être toujours et uniquement occupé des intérêts de Dieu ; pour avoir un zèle de sa gloire, qui me fasse désirer qu'il soit connu, adoré, aimé, servi par toutes les créatures, qui me rende sensible à "honneur qu'il reçoit des uns, et aux ou-



trages qu'il reçoit des autres ; si je ne me sens pas assez d'amour pour vouloir vivre dans une entière et continuelle dépendance de sa grâce , pour lui faire volontiers tous les sacrifices qu'il peut demander de moi , je ne puis m'en prendre qu'à moi-même ; et ce seroit une sorte de blasphème d'en rejeter la faute sur Dieu , comme s'il ne tenoit qu'à lui que je l'aimasse davantage. Il m'a donné son Fils ; le cœur de son Fils contient la plénitude de l'amour divin ; il est toujours ouvert , toujours accessible , toujours empressé de me recevoir ; je puis y aller puiser l'amour à sa source aussi souvent et aussi abondamment qu'il me plaira. Je n'ai pas à craindre qu'elle tarisse ; je suis assuré d'être bien accueilli ; plus je m'y représenterai souvent , plus ce cœur adorable se dilatera pour moi , plus il me communiquera ses sentimens. Après cela ne suis-je pas bien coupable , si je suis toujours froid et glacé , pouvant à tout moment m'approcher de ce brasier , pouvant y rester , étant même invité , pressé de le faire , et de ne jamais m'en retirer.

Quand Dieu m'ordonne de l'aimer , prétend-il que je me donne cet amour à moi-même ? Non sans doute , puisque l'amour vient de lui , et ne peut venir que de lui ;

mais, en me donnant Jésus-Christ, il m'a mis à portée de l'aimer autant que je voudrai, parce que Jésus-Christ ne m'a été donné que pour cela, et n'a reçu tant d'amour que pour me le communiquer. Qu'ai-je donc à faire? D'abord j'ai à m'humilier, à me confondre, à me reprocher vivement d'avoir eu tout l'amour de Jésus à ma disposition, et de ne l'avoir presque point, ou très-faiblement prié de m'en faire part. Ensuite je dois aller à lui avec une certaine honte, mais pourtant avec confiance, le suppliant de me pardonner ma négligence et ma tiédeur passée, et de me permettre d'enrichir mon cœur du trésor inépuisable d'amour que possède le sien. Je n'ai qu'à agir ainsi, priant, pressant, importunant, résolu de ne pas me rebuter, et de persévérer; et mes vœux seront exaucés au delà de mes désirs.

SECOND POINT. — Jésus-Christ m'étant donné pour modèle, je suis indispensablement obligé de l'imiter; et en quoi l'imiterai-je, si je ne l'imité pas dans son amour? C'est par là que je dois commencer, par là que je dois continuer, par là que je dois finir. Car toute l'imitation de Jésus-Christ se réduit à l'amour. L'amour a été le principe, le motif, la fin de toutes

ses vertus. Si pour mieux le copier, je m'applique d'abord à l'étudier, j'ai une méthode courte et facile pour le connoître à fond. Je n'ai qu'à mettre l'amour pour base de ses pensées, de ses sentimens, de sa conduite, et qu'à rapporter ensuite à l'amour chaque mystère, chaque trait de sa vie. Je n'aurai plus qu'à faire la même chose à l'égard de son image que je veux et que je dois exprimer en moi. Que je mette l'amour pour fondement de l'édifice de ma perfection ; mais que j'établisse ce fondement dans toute l'étendue et la solidité qu'il doit avoir. L'amour n'admet point de bornes ; l'amour doit être inébranlable, et à l'épreuve de toutes les attaques. Il faut qu'il soit plus fort que la mort, que sa jalousie soit plus inexorable que l'enfer ; que les eaux des tribulations ne puissent éteindre son feu, et que les flots des tentations ne soient pas capables de le submerger (1). Tel est l'amour que Jésus est prêt à me donner, si je le désire et le lui demande sincèrement ; il n'est pas même en son pouvoir de m'en donner un autre, parce qu'en effet il n'y en a point d'autre.

Ayant une fois jeté ce fondement, il me

(1) Cantic. 8. 6. 7.

sera aisé de bâtir dessus l'édifice de toutes les vertus qui doivent porter sur l'amour, et qui ne s'élèveront jamais bien haut, qui n'auront jamais de solidité, qui seront ébranlées et renversées au moindre choc, si elles ne reposent pas sur cette base. Mais quelle sera la hauteur de cet édifice, et jusqu'où le pousserai-je ? Il faut que cette hauteur atteigne jusqu'au Ciel ; Dieu seul en connoît la mesure ; et si je la fixe à quelque distance que ce soit, l'édifice restera imparfait.

Entends-tu bien cela, mon ame ? Conçois-tu que la perfection que Dieu exige du chrétien, est un édifice construit sur l'amour, un édifice qui embrasse toutes les vertus, et qui les porte à leur comble ? L'ouvrier doit toujours travailler, toujours retoucher, toujours perfectionner ; c'est à Dieu de mettre fin à l'ouvrage par la mort.

TROISIÈME POINT. — Mais aurai-je le courage d'entreprendre un tel édifice, et de l'exécuter ? L'amour me le donnera. Ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour élever le sien à la hauteur infinie que Dieu demandoit de lui, surpasse incomparablement tout ce qu'il m'en coûtera à moi-même. A-t-il compté avec son Père ? A-t-il calculé ce qu'il auroit à souffrir ? A-t-il

été étonné de la grandeur de ses peines, et du poids immense dont on le chargeoit ? Non : l'ardeur de son amour a dévoré tout cela comme de la paille ; et , pour lui appliquer ce que l'Ecriture dit de Jacob , cette effroyable carrière de souffrances disparut devant la grandeur de son amour. S'il eût pu souffrir davantage , il n'eût pas balancé à s'y offrir ; et l'on peut assurer que son amour qui lui rendit légers ses autres tourmens , fut lui-même son tourment le plus violent. Mais le tourment causé par l'amour a toujours sa douceur , quelque dur qu'il soit d'ailleurs ; il fait partie de l'amour même , et l'on ne pourroit l'en séparer sans détruire l'amour. Aussi Jésus-Christ a-t-il été paisible , content , heureux parmi les peines que l'amour lui causa , ou lui fit accepter.

Il en sera ainsi de moi , si j'aime. Je tirerai de l'amour une force supérieure aux travaux et aux peines , aux obstacles et aux difficultés. Plus il s'en présentera , plus mon courage s'animera pour les surmonter ; et plus ils seront grands , plus aisément il en viendra à bout. Rien n'est plus certain ; les premières croix qui sont les moindres , semblent les plus dures. Lorsque l'amour , encore foible au commen-

cement, a pris des forces par ses combats et ses victoires, il trouve légères et douces les croix les plus pesantes et les plus amères; au lieu de s'en plaindre, d'en souhaiter la délivrance, il en désire de nouvelles, et ne souffre jamais assez à son gré. Ainsi le feu qui s'allume lentement et avec peine, lorsqu'il s'est accru à un certain point, saisit et consume en un instant les matières qui résistent le plus à son activité. Nous avons les preuves de ceci dans les saints que l'amour a fait marcher sur les traces de Jésus-Christ. Les premiers pas dans la carrière ont été pour eux les plus pénibles; à mesure qu'ils avançoient, ils marchaient avec allégresse, ils couroient, ils voloient; l'amour lui-même les transportoit au terme avec la rapidité d'un trait. Cependant leurs épreuves croissoient avec leur progrès.



## CONSIDÉRATION.

Sur l'usage de la Communion.

L'USAGE saint et fréquent de la communion est assurément le moyen le plus efficace d'accroître en nous l'amour divin. Si toute grâce tend, par elle-même, ou à

faire naître l'amour, ou à l'augmenter, à plus forte raison l'Auteur même de la grâce qui se donne à nous dans l'Eucharistie. Elle est par excellence le sacrement d'amour. Elle est la plus admirable invention de l'amour. Jésus-Christ s'y unit, s'y incorpore à nous; il passe en nous pour nous faire passer en lui. Et que recevons-nous en le recevant? l'amour dans sa source, l'amour dans sa plénitude, l'amour qui brûle du désir de se communiquer, selon qu'il trouve les cœurs disposés. *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et je demeure en lui* (1). C'est-à-dire en d'autres termes, qu'il demeure dans l'amour, et que l'amour demeure en lui.

Mais quelle doit être la disposition du cœur pour que la communion produise en lui le grand effet pour lequel elle est instituée? Ne voyez dans la réception du corps de Jésus-Christ que l'amour; n'y cherchez que l'amour, et vous l'y trouverez. Que l'amour vous prépare, qu'il vous introduise dans la salle du festin, et qu'il ne vous quitte point, lorsque vous vous en retirerez. Vous recourez à mille méthodes pour communier avec fruit. N'en ayez

(1) Joan. 5. 57.

qu'une qui , dans sa simplicité , les renferme toutes , et les surpasse toutes par son excellence. Reconnoissez-vous , avec autant de vérité que d'humilité , incapable de vous acquitter dignement , par tous vos efforts , d'une action si sainte. Chargez-en l'amour , recommandez-vous à lui , livrez-lui votre cœur. Occupez-vous , mais simplement , doucement et paisiblement , de l'amour que Jésus-Christ vous y témoigne , et de celui qu'en reconnaissance il attend de vous. Dites-lui que vous voulez l'aimer , et que vous ne le recevez qu'afin de l'aimer davantage.

Mais prenez garde , en premier lieu , de ne point chercher uniquement à la communion la douceur des sentimens de l'amour. C'est la force de l'amour , c'est sa générosité , c'est son désintéressement que vous devez désirer , et non de contenter la sensualité de l'amour-propre. En second lieu , ne croyez pas que l'amour vous soit donné seulement pour le temps de la communion. Vous devez retourner chez vous , au sortir de la sainte table , avec plus d'amour que vous n'y en avez apporté ; par conséquent avec la détermination de vous tenir plus recueilli , plus uni à Dieu ; d'être plus attentif et plus fidèle à la grâce , plus



vigilant sur vous-même , plus courageux à vous combattre et à vous faire violence , plus charitable envers le prochain , plus doux et plus patient à le supporter , plus soigneux à remplir les devoirs de votre état , plus généreux à donner à Dieu , plus fort à souffrir tous les genres de croix qui se présentent. Car tout cela n'est autre chose que l'amour mis en exercice. C'est pour vous acquitter plus parfaitement de ces diverses obligations de la vie chrétienne , qui n'est qu'une vie d'amour , que vous allez plus ou moins souvent à la source de l'amour , vous nourrissant , vous fortifiant , vous engraisant par la réception du corps adorable de Jésus-Christ. En communiant ainsi , en tirant ces fruits de la communion , les saints sont parvenus à la perfection de l'amour ; vous y parviendrez de même , en suivant la méthode que je vous propose. Mais pour la pratiquer avec succès , il faut avant tout que vous venilliez être à Dieu sans partage et sans réserve , que vous soyez résolu de ne lui rien refuser , et de ne point commettre la plus légère offense de propos délibéré , autrement ce seroit vous faire illusion , et votre cœur vous démentiroit , quand vous prétendriez vous unir à Jésus-Christ par amour , et n'avoir

point d'autre motif ni d'autre fin en le recevant.

Disons un mot de l'assistance à la messe, et des visites du Saint Sacrement. Qu'est-ce que la messe ? Le mémorial, le renouvellement, la continuation du sacrifice sanglant du calvaire, de ce grand sacrifice d'amour où Jésus - Christ s'offrit comme prêtre, et fut consumé comme victime. La même chose se passe d'une manière non sanglante sur nos autels. Jésus-Christ y est réellement prêtre et victime ; il s'y offre à son Père en son nom et au nôtre avec le même amour. Quelle meilleure manière d'entendre la messe, que de s'y tenir occupé de cet amour ineffable, moins par réflexion que par sentiment ; que de s'offrir avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ, en holocauste à Dieu, pour être consumé par le feu de son amour ! En lui présentant ainsi notre cœur, une flamme divine sortira du saint autel, qui l'embrasera et le dévorera. De même, quelles visites plus agréables Jésus-Christ, renfermé dans nos tabernacles, attend-il de nous, que des visites rendues par amour, à dessein d'y entretenir et d'y accroître notre amour ? La vie mystique de Jésus-Christ est une vie toute d'amour ; l'amour

seul l'a mis en cet état. Allons donc reconnoître cet excès d'amour ; contemplons-le dans un silence d'admiration , et prions-le de nous tenir anéantis devant lui, comme il est lui-même anéanti en présence de son Père. Nous ne savons rendre à Jésus-Christ que des visites intéressées ; nous ne l'entretenons que de nos besoins. En avons-nous un si grand que celui d'aimer Dieu, et de l'aimer toujours de plus en plus ? Sentons vivement celui-là ; insistons, pressons, importunons sur celui-là. C'est le moyen le plus efficace d'être exaucés sur tous les autres.

---

---

**SIXIÈME JOUR.**

*Les qualités , les effets et les marques de  
l'amour divin.*

**PREMIÈRE MÉDITATION.**

Sur les qualités de l'amour divin.

**PREMIER POINT.**

**L'**AMOUR de Dieu a trois qualités principales : l'étendue, la force, le désintéressement. Par la nature du cœur humain, dont les désirs se portent toujours vers l'infini, l'amour, non plus que les autres passions, ne connoît point de bornes. S'il en a, ce n'est point le cœur qui les lui donne ; mais ou la raison , ou la foi , ou la prépondérance d'un objet sur un autre dans notre pensée ou dans notre affection. Mais ni la raison , ni la foi , ni la prépondérance d'aucun autre objet ne sauroient mettre des bornes légitimes à l'amour de Dieu. Au contraire , et la raison et la foi s'accordent à en écarter toutes bornes ; et les autres objets n'étant rien en eux-mêmes , et ne devant être aimés que par rapport à Dieu,

H

ne nous peuvent autoriser à limiter son amour. Ainsi, du côté de Dieu, de l'être infiniment aimable, l'amour qui, de soi, tend à égaler son amabilité, peut et doit croître à l'infini, et n'est borné nécessairement que par la capacité finie de la créature. Cette espèce d'infinité ressemble à celle du nombre et de la mesure, qui, demeurant toujours finis, sont susceptibles d'augmentation à l'infini.

Du côté de celui qui aime, l'amour divin n'aspire qu'à devenir toujours plus grand ; jamais il ne s'arrête, ni se propose un terme ; le cœur ne sauroit dire : je m'en tiens là ; je ne veux pas aimer au delà. L'amour divin donne tout, ou veut tout donner, et ne réserve rien ; il souffre tout, ou veut tout souffrir, et n'excepte rien. Il ne connait ni ménagement, ni prudence humaine, il ne raisonne point, il ne prévoit point, il n'appréhende aucune suite. Guidé par un instinct supérieur à la raison, il suit fidèlement cet instinct aveugle pour elle, mais très-éclairé en lui-même. Sa plus haute sagesse est d'être poussé jusqu'à la folie. Jésus-Christ n'a-t-il pas aimé ainsi son Père jusqu'à *la folie de la croix*, comme s'exprime l'Apôtre ? Un Dieu qui se fait hom-

me , qui naît enfant , qui éprouve toutes les foiblesses de cet âge , qui obéit à ses créatures , qui gagne sa vie par le travail , qui se laisse mépriser , calomnier , persécuter , outrager , accabler de tourmens et d'opprobres , qui meurt enfin dans un supplice infâme , pour témoigner à Dieu son Père à quel point il l'aime : qu'est-ce que cela au sens humain , qu'un excès inconcevable de folie ? mais au sens divin , c'est la plus sublime sagesse ; un Homme-Dieu ne devoit pas aimer moins. Quand un amant passionné sacrifie avec joie , bien , repos , réputation , santé , vie même , à l'objet de son amour , on dit que c'est folie ; et l'on a raison , parce que l'objet ne mérite pas de tels sacrifices. Mais qu'on renonce au monde , à ses richesses , à ses honneurs , à ses plaisirs pour Dieu ; qu'on crucifie sa chair pour Dieu par toutes sortes d'austérités ; qu'on lui fasse , s'il le demande , le sacrifice de sa santé , de sa réputation , de sa vie ; qu'on aille plus loin , et qu'on mette le bon plaisir de Dieu au-dessus de son propre bonheur ; ce n'est plus folie ; c'est une sagesse surnaturelle , plus ou moins approchante de celle de Jésus-Christ. Pourquoi ? parce que Dieu mérite tous ces sacrifices ; parce qu'on les

lui doit, lorsque l'amour les demande ; parce qu'il est impossible qu'on perde rien en donnant tout à Dieu , puisqu'on acquiert par là l'ineffable possession de Dieu même.

**SECOND POINT.** — La seconde qualité de l'amour de Dieu est la force. Et quelle force ? Une force à qui rien ne résiste, qui foule aux pieds le monde avec ses attraits et ses menaces , le démon avec ses tentations ; qui triomphe de la mollesse de la chair et de la corruption de la nature ; une force qui dompte les passions les plus violentes , qui surmonte les habitudes les plus invétérées , qui soumet et humilie le propre esprit , qui affoiblit et détruit l'amour-propre ; une force qui lutte contre Dieu même, et les épreuves par où il fait passer une ame. Voyez dans les martyrs la force de l'amour ; voyez-la dans les solitaires , dans les religieux de l'un et de l'autre sexe , qui ont embrassé et soutenu la vie la plus austère ; voyez-la dans tant d'illustres pénitens, dont les mortifications de toute espèce effrayent l'imagination , et paroissent au-dessus de notre foiblesse naturelle ; voyez-la dans ces apôtres et ces missionnaires , qui brûlant du zèle d'annoncer Jésus-Christ à des nations

idolâtres, barbares, sauvages, n'ont été arrêtés par aucune difficulté, par aucuns dangers, par aucunes fatigues, et qui regardoient comme le prix de leurs immenses travaux le bonheur de verser leur sang pour Jésus-Christ. Voyez-la enfin dans les ames intérieures, que l'amour a conduites par des voies extraordinaires, par les plus rudes sentiers de la croix, et qui ont été ses victimes volontaires, par des peines extrêmes qui ne sont bien connues que de Dieu, et que l'esprit humain ne sauroit apprécier.

L'amour n'est réel qu'à proportion qu'il est fort. S'il s'intimide, s'il se rebute, s'il recule à la vue de ce qu'il faut faire ou souffrir, il est foible. Je sais qu'il n'acquiert de force que par degrés, et qu'on ne peut dire d'une ame qu'elle n'aime pas, ou qu'elle n'est pas encore capable de certains efforts de courage ou de patience. Un enfant peut être très-fort pour son âge, quoiqu'il soit très-foible en comparaison d'un homme fait. Mais comme Dieu, qui est infiniment sage, proportionne à notre amour actuel ce qu'il exige de nous, notre amour est foible, lorsqu'il cède aux occasions journalières, et qu'il ne seconde pas les opérations du Saint-Esprit; il est foi-



ble, s'il n'est pas fidèle dans les petites choses qui se présentent à tout instant ; il est foible, s'il n'est pas constant, et s'il passe sans cesse de la ferveur au relâchement ; il est foible, s'il succombe à la moindre difficulté, et s'il ne peut franchir le moindre obstacle ; il est foible enfin, et très-foible, si Dieu demande de lui quelque chose, qu'il soit déterminé à ne lui point accorder.

TROISIÈME POINT. — Le désintéressement est la troisième qualité de l'amour divin. Il est en effet essentiel à l'amour d'être désintéressé, c'est-à-dire de s'attacher à son objet pour lui-même, et non en vue des biens qu'on en a reçus, ou qu'on en espère ; ces choses sont étrangères à l'amour ; elles peuvent le faire naître et l'augmenter, mais elles ne doivent pas en être l'objet. Si j'aime Dieu seulement à cause de ses dons et de ses récompenses, ce n'est pas proprement Dieu que j'aime, mais les dons et les récompenses de Dieu. Pour que j'aime véritablement Dieu, il faut que Dieu, pris en lui-même, soit l'objet de mon amour, sans faire attention à ce qu'il me donne, ou à ce qu'il me promet. Je conviens que ses bienfaits et ses promesses me donnent lieu de connaître,

d'admirer et d'aimer sa bonté, sa libéralité, sa magnificence. Mais aimer ces perfections en Dieu, c'est l'aimer lui-même. Je conviens encore que le bonheur éternel n'étant promis qu'à l'amour, ce bonheur et le désir que j'ai d'être heureux, me sont de puissans motifs d'aimer ; mais le motif de l'amour n'est pas l'objet de l'amour. Il y a donc un amour de Dieu qui vient à l'occasion et à la suite de la reconnoissance et de l'espérance ; mais Dieu en lui-même, considéré comme bon, comme libéral, comme aimant à se communiquer, est proprement l'objet de mon amour. Ceci est clair, et il seroit aisé de démontrer que nous n'entendons pas la chose autrement par rapport à l'amour qu'un homme porte à son semblable.

Par malheur, l'amour-propre qui n'envisage que son intérêt, se glisse dans l'amour de Dieu, et en souille la pureté par son mélange. Il détourne nos regards du Bienfaiteur, du Consolateur, du Rémunérateur, et les fixe sur les bienfaits, les consolations, les récompenses ; il nous porte à nous y attacher démesurément, à les rechercher ou à en jouir par un esprit d'appropriation, parce que nous y trouvons notre bien-être, et à servir Dieu prin-

ciptalement dans cette vue. Cet amour-propre n'est pas criminel , tant qu'il ne nous éloigne pas de l'obéissance due à Dieu , mais il est impur.

Or l'amour de Dieu ne souffre aucun mélange impur, et il tend de toute sa force à s'en dégager. Ainsi, dès qu'il s'est emparé d'un cœur, il travaille à le purifier de l'amour-propre; il n'exclut pas, à Dieu ne plaise, le motif de l'intérêt, mais il le subordonne à des motifs plus nobles et plus relevés; il le soumet au bon plaisir de Dieu, et ne permet pas de se le proposer pour le terme de nos désirs, et le dernier but de nos affections. Nous pouvons, avec la grâce ordinaire, porter notre amour à un certain degré de pureté. L'incertitude même où nous sommes de notre destinée éternelle, nous est une raison de nous abandonner à la volonté de Dieu, et d'acquiescer par amour à ce qu'il lui plaira d'ordonner de notre sort. Dieu tire cet acquiescement de plusieurs personnes au moment de la mort. Il permet que d'autres éprouvent d'horribles tentations contre l'espérance, et qu'elles se persuadent faussement d'être réprouvées; et par un sublime effort d'amour, elles font à Dieu le sacrifice conditionnel de leur bonheur

éternel, continuant à le servir, à faire des actes héroïques de vertu, à souffrir pour lui, uniquement à cause de lui, sans être soutenues d'une manière sensible, et aperçues par le grand motif de l'espérance, laquelle pourtant vit toujours au fond de leur cœur, et y est plus ferme que jamais; mais purifiée, perfectionnée, et comme absorbée par l'amour, qui, semblable au feu, transforme en quelque sorte en soi toutes les vertus. Je l'ai déjà dit, et je ne saurois trop le répéter : pour qu'une ame aille droit au Ciel en sortant de ce monde, il est absolument nécessaire que son amour pour Dieu soit tout-à-fait pur, et quand elle n'auroit point de faute à expier, quand elle ne seroit redevable d'aucune dette à la justice divine, il suffit que l'amour-propre ne soit pas tout-à-fait déraciné de son cœur, pour qu'elle soit condamnée à passer par le Purgatoire. Car le Ciel est fermé à l'amour-propre; toute vue d'intérêt propre en est bannie. On n'y connoit que l'intérêt de Dieu, que sa gloire et son bon plaisir; on n'y pense point à soi comme à soi. Ceci demande de nous les plus sérieuses réflexions



## II. MÉDITATION.

Des effets de l'amour de Dieu.

### PREMIER POINT.

**T**ROIS choses dépendent de moi, et je suis le maître, avec le secours de la grâce, d'en bien disposer : mes pensées et mes intentions, mes désirs et mes affections, mes projets et mes actions. Voici l'effet que l'amour de Dieu produira par rapport à ces trois choses ; non en me menant tout d'un coup à la perfection, mais en m'y acheminant peu à peu, et d'autant plus rapidement, que mon amour sera plus grand, et ma correspondance plus fidèle.

Si j'aime sincèrement Dieu, les pensées et les intentions de mon esprit auront principalement pour objet tout ce qui le concerne. Je m'occuperai volontiers de lui ; je parlerai de lui avec plaisir, et avec tout l'intérêt qu'il 'mérite. J'entretiendrai en moi sa sainte présence. J'écarterai toute pensée inutile, et je regarderai comme telles celles qui me dissipent et qui me détournent de Dieu, soit qu'elles m'af-

sectent vivement, soit qu'elles ne fassent que m'amuser.

Si j'aime sincèrement Dieu, mes désirs et mes affections lui seront consacrés ; je ne souffrirai rien en mon cœur qui le partage ; je ne m'attacherai à rien contre le gré de Dieu, à rien qui affoiblisse ou qui tienne oisive en moi l'habitude de la charité, à rien qui ne contribue à l'affermir et à l'augmenter. Remarquez ces trois degrés : le premier m'inspire de l'aversion pour tout attachement mauvais ou dangereux ; le second m'éloigne de tout attachement frivole et inutile ; le troisième m'élève jusqu'à sanctifier par l'amour tout attachement légitime et permis.

Si j'aime sincèrement Dieu, je ne formerai aucun projet qui ne tende directement ou indirectement à sa gloire. Je ne ferai aucune action qui puisse lui déplaire : c'est peu ; je tâcherai de n'en faire aucune qui n'ait pour objet de lui plaire. L'amour de Dieu peut-il être en moi, s'il n'est maître de tout, s'il ne règle et ne gouverne tout, si tout ne part de lui comme de son principe, et ne retourne à lui comme à sa fin ?

Car je n'entends pas par aimer sincèrement Dieu, avoir l'habitude de la charité

qui n'est qu'une disposition à aimer. L'enfant l'a par le baptême, et il n'aime pas pour cela. J'entends l'exercice de cette habitude. Si vous ne l'exercez pas, vous n'aimez pas ; si vous l'exercez peu, vous aimez peu. Lorsque vous commencez à l'exercer souvent, désirant toujours de l'exercer davantage, et n'étant jamais content de vous sur ce point, vous aimez beaucoup ; et si vous continuez, vous aimerez de plus en plus.

**SECOND POINT.** — Je dépends de Dieu en trois choses, où je dois lui prouver mon amour. Premièrement, en tout ce qui appartient à l'ordre naturel de la Providence. Si mon amour pour Dieu est sincère, j'approuverai toutes ses dispositions par rapport à moi ; j'y acquiescerai de bon cœur ; je m'y conformerai ; je me garderai bien de m'en plaindre, d'en murmurer, de faire de vains efforts pour m'y soustraire. Cela valoit, et c'est un grand et continuel exercice d'amour, surtout pour les chrétiens engagés dans le monde. D'où viennent tant de révoltes intérieures, tant de plaintes des riches comme des pauvres, des grands comme des petits, des sains comme des malades au sujet des accidens de la vie, des maux, des embarras, des revers auxquels  
chaque

chaque condition est exposée ? D'où vient que leurs désirs sont presque toujours en contradiction avec ce qu'ils éprouvent , et qu'ils sont d'ordinaire mécontents de leur état présent ? Cela vient du défaut d'amour. Qu'ils aiment Dieu ; ils le béniront de ce qu'ils sont , de ce qui leur arrive ; et leur volonté, toujours soumise à la sienne, ne sera jamais contrariée. L'amour a-t-il produit cet effet en moi ? Voyons où j'en suis.

Secondement. Je dépends de Dieu en ce qui appartient à sa providence surnaturelle ; tels que les moyens extérieurs du salut qui , selon les lieux et les temps , sont plus abondans , ou plus rares , plus ou moins à ma portée ; qui me sont tantôt accordés , tantôt retirés selon les arrangemens de la Providence ; les grâces intérieures dont la dispensation m'est inconnue , et que l'Esprit saint distribue de la manière et dans la mesure qu'il lui plaît ; les tentations , tantôt d'un genre , tantôt d'un autre , plus ou moins longues et violentes , qui m'attaquent quand Dieu le permet , et dont nul autre que lui ne peut me délivrer ; les croix spirituelles dont la vie du chrétien est toute semée , qui ne sont pas de mon choix , et dont l'objet est de me faire mourir à moi-même ; les consolations qui ne me



viennent pas quand je les attends , et que je crois en avoir le plus de besoin , et qui se retirent si vite , lorsque je voudrois encore les rétenir ; enfin , les divers états et les vicissitudes qui composent la vie spirituelle. L'amour de Dieu a ici un grand exercice , et produit de merveilleux effets. Il m'apprend , en ce qui concerne ma sanctification , à envisager par-dessus tout la gloire de Dieu , qui est le grand but qu'il s'y propose ; à croire qu'étant infiniment sage , il choisit les moyens les plus convenables pour moi , et les plus appropriés à mes besoins présents ; que , voulant mon salut plus ardemment et efficacement que je ne le puis moi-même , il y réussira , si je m'en repose sur lui des choses qui le regardent , et si je me borne à coopérer fidèlement à ses desseins ; qu'étant infiniment puissant et bon , il peut et veut suppléer par lui-même aux moyens dont il juge à propos de me priver ; et qu'il y suppléera infailliblement si je me confie en lui , et si je le laisse faire sans déranger rien à son plan par mon activité inquiète. En un mot , l'effet de l'amour est à la fois de me sanctifier et de me rendre heureux , en me tenant tranquille , ferme , invariable sous la conduite de Dieu.

**TROISIÈME POINT.**—La troisième chose où je dépends absolument et uniquement de la providence surnaturelle, est ma persévérance finale, et l'état dans lequel je mourrai. Et c'est ici où l'amour produit le plus grand effet. D'abord il me tranquillise sur l'incertitude de ma situation présente, si je suis ou non en grâce avec Dieu ; il me donne la douce assurance de dire avec S. Augustin : *Ma conscience , ô mon Dieu , me répond sans aucun doute que je vous aime.* C'est déjà une consolation indicible que ce témoignage que l'amour se rend à lui-même au fond de mon cœur. Si j'aime Dieu , si j'en suis certain , ne puis-je pas également me répondre de son amitié ? Le doute ne sauroit avoir lieu que de mon côté ; je ne l'aimerois pas, si je n'en étois aimé.

Ensuite l'amour ne me permet ni trouble ni inquiétude pour l'avenir ; il m'interdit une vaine et dangereuse curiosité ; il me commande une humble et ferme confiance. Il m'inspire même un généreux abandon, en me mettant dans la persuasion intime que, quelque soit mon sort dans l'éternité, si j'aime Dieu, il est impossible que je sois malheureux. Or rien ne peut, ni en ce monde, ni en l'autre ,

me ravir le trésor de l'amour divin , que ma volonté par un acte tout-à-fait libre de sa part ; et quand cet amour est à un certain degré , quoiqu'on puisse absolument toujours le perdre par sa faute , on se sent une horreur incroyable seulement de penser qu'on veuille jamais consentir à une telle perte. Les tentations et les épreuves dont on est heureusement sorti , nous sont un garant presque assuré que ce malheur n'arrivera pas. Rien n'empêche donc qu'on ne s'écrie alors avec saint Paul : *Je suis certain que ni la mort , ni la vie , ni les anges , ni le présent , ni le futur , ni aucune créature ne pourra me séparer de la charité de Dieu , qui est en Jésus - Christ notre Seigneur* (1). Quand aimerai-je assez , pour être autorisé à parler ainsi avec autant de vérité que de confiance ?

(1) Rom. 8. 38. 39.

---

---

### III. MÉDITATION.

Des marques de l'amour de Dieu.

#### PREMIER POINT.

**C**elui qui vient d'être dit des effets de l'amour divin, sont autant de marques auxquelles il est aisé de le reconnoître en soi. En voici d'autres qui sont plus précises. L'amour qui se borne aux actes extérieurs de religion, et qui ne produit aucun sentiment dans le cœur, ne mérite pas le nom d'amour; et si l'on en a l'habitude, c'est une habitude qui demeure oisive et sans exeroice. Combien de chrétiens qui ne connoissent que la prière vocale, et qui ne prient que des lèvres, sans attention, avec froideur et insensibilité; qui assistent à la messe, qui s'approchent du tribunal de la pénitence et de la sainte table dans la même disposition; qui du reste ne pensent presque jamais à Dieu, ni à Jésus-Christ! Peuvent-ils dire qu'ils aiment? Peuvent-ils espérer de conserver long-temps l'habitude de la charité, en la laissant ainsi sans action? et ne leur arrive-t-il pas sou-

vent de la perdre , quelquefois sans qu'ils y réfléchissent , lorsque leurs péchés ne sont que de pensée et désir ? Ne sont-ils pas exposés à tomber en toute occasion ? Si j'ai vécu autrefois dans cet état , quelles actions de grâces ne dois-je pas à Dieu de m'en avoir retiré ; et quelle précaution ne dois-je pas prendre pour n'y plus rentrer ? Ce malheur arrive insensiblement aux âmes les plus ferventes , si elles ne se tiennent pas sur leurs gardes , si elles se négligent , si elles n'ont pas soin d'entretenir et de ranimer leur amour. Le poids de la nature nous entraîne sans cesse vers la tiédeur et la lâcheté ; il faut toujours lutter contre elle. Car , si l'on cède une fois , on court risque d'être emporté ; et la chute devient toujours plus rapide. Préservez-moi , mon Dieu , de ce qu'ont éprouvé tant d'autres qui avoient fait plus de progrès que moi dans votre amour. Rendez-moi attentif et vigilant au moindre signe de refroidissement ; tout doit m'alarmer dans une matière de cette conséquence.

**SECOND POINT.** — L'amour qui se borne aux sentimens , aux protestations , et qui ne passe pas aux effets , est illusoire. Telle est la dévotion qui ne se nourrit que du sensible , qui fait des efforts pour s'en

procurer, qui ne cesse d'en demander à Dieu, qui s'y complait par amour-propre lorsqu'elle en a, qui se désole si elle n'en a pas, et qui quitte tout si elle est longtemps sans en avoir. Vous goûtez avec plaisir le sentiment de l'amour, parce qu'il est doux; vous n'en venez presque jamais aux effets, parce qu'ils sont pénibles; vous en redoutez les épreuves, parce qu'elles sont amères. Est-ce aimer, que vouloir toujours recevoir, et ne vouloir jamais ni rien donner, ni rien souffrir? Que penseriez-vous de quelqu'un qui vous aimeroit de la sorte?

Le démon se met souvent de la partie dans ce genre de dévotion; il contrefait les opérations de la grâce; il met de faux sentimens, il répand de fausses douceurs dans les âmes qui en sont trop avides; et il réussit aisément à les tromper. Dieu le permet pour les punir de leur sensualité. Elles se trompent aussi elles-mêmes, prenant pour des effets surnaturels, ce qui n'est qu'effort d'imagination, ou ce qui vient d'un tempérament affectueux, mis, pour ainsi dire, à la presse, afin d'en tirer quelque larme, quelque mouvement de tendresse.

L'amour sensible est bon; Dieu le donne pour nous attirer à lui, pour nous soutenir

dans les commencemens où nous sommes si foibles, pour détruire nos mauvaises habitudes, et nous en faire contracter de saintes. Mais comme il ne donne jamais le sentiment pour le sentiment même, ni simplement pour qu'on en jouisse, il ne faut pas s'y attacher; encore moins en faut-il faire la règle et la mesure de son amour pour Dieu : puisque le sentiment ne dépend pas de nous, qu'il vient et s'en va selon qu'il plaît à Dieu; et que si les effets n'y répondent pas, il ne peut que nous nuire.

TROISIÈME POINT. — Le véritable amour est celui qui donne à Dieu généreusement, et avec joie, qui veut toujours lui donner davantage, qui n'est pas satisfait tant qu'il lui reste quelque chose à donner. Le véritable amour donne ce qu'il a de plus cher, ce qui lui coûte le plus à donner; il le donne, malgré toutes les répugnances de la nature et tous ses efforts pour le retenir. Il lui suffit que Dieu ait témoigné son désir, il n'a pas de repos, qu'il ne l'ait contenté; s'il résiste quelquefois, s'il n'accorde qu'en partie, il se le reproche, et ne parvient à se calmer, qu'après qu'il s'est défait de tout de bonne grâce. Alors il s'applaudit et se félicite comme d'un

gain qu'il a fait. Le véritable amant souffre volontiers pour Dieu de la part des hommes, de la part des démons, de la part de Dieu même. Il souffre dans ses biens, dans son honneur, dans son corps, dans son âme. Il se laisse dépouiller de tout, arracher tout, jusqu'à ce que réduit à la dernière nudité, il puisse dire avec vérité : *Vous êtes mon Dieu, et vous m'êtes toute chose.*

L'amour est un feu purifiant, détruisant, consumant tout ce qui tient à la nature corrompue et à l'amour-propre ; c'est un feu qui ne se nourrit que de sacrifices, qui veut des victimes volontaires, et qui hait la moindre rapine dans l'holocauste. L'amour est doux dans sa naissance, fort et véhément dans son progrès, violent et tyrannique dans sa consommation. Il sollicite d'abord doucement la volonté, et la gagne par ses attraits ; ensuite il exige d'elle avec empire tout ce qu'il est en son pouvoir de lui donner. Enfin, il lui arrache de vive force ce dont elle ne peut disposer, qu'en lui laissant prendre un consentement si subtil et si profond, qu'elle ne le distingue pas, et qu'il lui semble que tout se fait malgré elle.

Il n'est pas question pour moi d'exami-



ner si j'ai cette marque de l'amour dans toute sa perfection ; mais si j'en ai du moins les premiers traits ; et si j'ai commencé à donner quelque partie de ce misérable *moi* humain , qu'il veut avoir tout entier , et dont il poursuit la destruction sans miséricorde. Ne faisons point de projets de sacrifices , avant que Dieu les demande ; mais prenons avec sa grâce la résolution de ne lui en refuser aucun.



## CONSIDÉRATION.

Sur la pureté d'intention.

**P**ERSONNE n'ignore que c'est l'intention qui décide de la bonté morale de nos actions : que si l'intention est droite et pure , l'action est agréable à Dieu , et d'autant plus agréable , qu'elle a plus de droiture et de pureté. C'est ce que Jésus avoit en vue , lorsqu'il a dit : *Si votre œil , qui est l'intention de l'ame , est simple , tout votre corps ( toutes vos actions ) sera lumineux ; mais si votre œil est mauvais , tout votre corps sera ténébreux* (1).

Comme l'amour applique l'ame à puri-

(1) Matth. 6. 21. 22.

fiar ses intentions, aussi l'application à écarter de nos intentions tout ce qui en souille ou en altère la pureté, sert infiniment à augmenter et à purifier notre amour ; et c'est pour cela que les cœurs véritablement épris de l'amour de Dieu, s'examinent avec tant de soin et de rigueur sur les motifs de leurs actions.

L'intention est droite, lorsqu'elle se propose Dieu pour objet, et qu'elle tend à lui directement et sans détour. Elle ne l'est pas, lorsqu'au lieu de se porter à Dieu, elle se détourne vers la créature. L'intention est pure, lorsqu'elle envisage Dieu pour lui-même, qu'elle considère par-dessus tout sa volonté et son bon plaisir ; et que lors même qu'un autre motif, par exemple, d'espérance, influe dans l'action, il n'est pas dominant : en sorte qu'on ne laisseroit pas de faire la chose en vue de Dieu, quand même le motif de la récompense n'auroit pas lieu. L'intention n'est pas pure lorsque le motif de plaire à Dieu, et de faire sa volonté pour sa volonté même, ne domine pas ; mais que quelque autre motif intéressé l'emporte sur celui-là : de sorte que je ne ferois pas l'action, si je n'y voyois que le pur bon plaisir de Dieu. A plus forte raison est-elle impure,

lorsqu'il y entre quelque vue grossière d'amour-propre, comme un intérêt temporel, la vaine gloire, le désir secret de plaire aux créatures.

Ces motifs grossiers d'amour-propre ont souvent part aux actions bonnes d'ailleurs en elles-mêmes des chrétiens imparfaits, qui n'aiment Dieu que foiblement, et qui se recherchent beaucoup eux-mêmes. Il est rare que leur intention soit droite, et qu'elle tende véritablement à Dieu; très-peu de leurs actions sont faites par un motif surnaturel; et ils n'ont nulle récompense à en attendre de Dieu, parce qu'ils ne les font pas pour lui. Il est encore plus rare que leur intention soit pure, et qu'il ne s'y glisse rien qui en ternisse l'éclat, et lui ôte beaucoup de son prix.

Il arrive quelquefois, et la chose est même assez ordinaire, qu'on a une intention droite et pure, en commençant une action, et qu'ensuite il survient quelque vue détournée, quelque retour secret d'amour-propre, quelque vaine complaisance en soi-même, quelque désir de s'attirer l'estime des autres, ou quelque joie de l'avoir obtenue. Les plus grands saints ne sont pas toujours exempts de ces sentimens vicieux; mais ils y résistent, il les rejè-

tent dès qu'ils les aperçoivent, et ils se reprochent là-dessus les plus légères négligences. L'amour leur apprend deux choses ; la première à ne se proposer en tout ce qu'ils font que des vues pures et dignes de Dieu ; la seconde, à ne pas souffrir qu'aucun motif humain, bas, intéressé, imparfait, vienne ensuite en souiller la pureté. Ces deux choses qui sont d'une pratique journalière et continuelle, sont la matière de l'examen qu'ils font sans cesse de leurs dispositions et de leurs sentimens intérieurs ; elles ne sont que l'amour de Dieu mis en exercice ; et il en prend un merveilleux accroissement.

Mais où il importe le plus de purifier son intention, c'est par rapport à ce qui regarde directement Dieu même et son service. Autant qu'il est possible, il faut, et dans ses exercices de piété, et dans les vertus chrétiennes qu'on pratique, et dans les peines corporelles ou spirituelles qu'on a à souffrir, se proposer par-dessus tout la gloire de Dieu, la sanctification de son règne en nous et dans le prochain, l'accomplissement de sa sainte volonté, comme Jésus-Christ nous l'enseigne dans la prière que nous récitons si souvent, et à laquelle nous faisons si peu d'attention.

Sans exclure les motifs de crainte et d'espérance , qui ne font nul tort à l'amour lorsqu'ils lui sont subordonnés , on doit faire en sorte que l'amour domine toujours dans nos intentions ; qu'il parvienne à ce point de perfection , dont parle saint Jean , qui bannit la crainte du cœur ; et qu'il dégage l'espérance de toute vue d'amour-propre dans la recherche du bonheur éternel. Que mon intention dans la fuite de tout mal , soit que le péché est une offense de Dieu , qu'il déplaît souverainement à Dieu , et qu'il n'est rien à quoi je ne doive m'exposer plutôt que de lui déplaire ; que j'aie la crainte des enfans , et que j'appréhende plus d'irriter le Père céleste que d'éprouver les effets de sa colère. Que mon intention principale dans la pratique du bien , soit que Dieu me l'ordonne , que Dieu le désire ; que plus je serai saint , plus mon union sera étroite avec lui , plus j'approcherai de lui ressembler. Que dans mes oraisons , mes communions , mes autres exercices de piété ou de mortification , je n'envisage ma propre sanctification qu'après la gloire de Dieu et son bon plaisir ; en sorte que , me perdant absolument de vue moi-même , Dieu me soit tout , et que je rapporte tout à lui

---

**SEPTIÈME JOUR.**

*Sur la pratique de l'amour de Dieu.*

**PREMIÈRE MÉDITATION.****PREMIER POINT.**

**Q**UICONQUE a la volonté sincère d'aimer Dieu de tout son cœur, doit commencer par se donner tout-à-fait à Dieu, afin qu'il fasse en lui et de lui tout ce qu'il lui plaira. Se donner ainsi à Dieu, c'est se renoncer absolument, pour se remettre entre ses mains ; c'est vouloir n'être plus à soi, ne plus disposer de soi ; mais se livrer à la grâce divine, pour en suivre tous les mouvemens ; à la Providence divine, pour se conformer à toutes ses dispositions ; à la volonté divine, pour qu'elle accomplisse en nous son bon plaisir.

C'est un très-grand acte d'amour, que cette donation ; nous en sommes incapables de nous-mêmes ; et il est besoin d'une grâce spéciale de Dieu pour le produire. Il ne la refuse point à quiconque la demande, et désire réellement de l'obtenir. Mais la plupart même des personnes vrai-

ment pieuses , n'ont pas ce désir réel et efficace ; elles veulent se donner , et elles veulent se retenir , être à Dieu et à elles-mêmes ; suivre la grâce , et ne pas renoncer entièrement à la nature.

Cependant , avant que d'avoir fait à Dieu une donation de soi pleine , entière , irrévocable , on ne peut entrer dans l'exercice de l'amour que par de courts intervalles , et non avec cette continuité , qui de la vie de chrétien fait une vie toute d'amour. Mais à quoi aspirons-nous donc sur la terre , si nous n'aspirons pas à cette vie d'amour ? N'est-ce pas à une telle vie que je suis appelé dans le Ciel ? Cette vie qui fera ma béatitude , n'est-elle pas l'unique objet de mes désirs ? Et je ne voudrois pas la commencer ici-bas ! O mon Dieu , que je ne sorte point de cette méditation , que je ne me sois donné à vous aussi parfaitement que vous le désirez , et que je dois le désirer moi-même pour votre gloire et pour mon bonheur.

SECOND POINT. — La raison principale pour laquelle il faut se donner ainsi à Dieu , si l'on veut être introduit dans la voie d'amour , c'est que l'amour a sa source en Dieu ; que c'est de lui qu'il vient à nous ; qu'il le donne à proportion qu'on s'est

donné à lui ; que c'est lui qui en inspire les pratiques, qui en fournit les occasions, qui, par sa grâce actuelle, nous fait produire des actes d'amour, et nous met à portée de sanctifier par l'amour toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos actions. Car en tout cela nous ne pouvons rien de nous-mêmes ; il est nécessaire que Dieu nous prévienne, qu'il agisse le premier, qu'il nous aide à coopérer, qu'il produise avec nous et plus que nous notre coopération.

Or afin que Dieu nous fasse aimer autant qu'il le souhaite, et qu'il peut et veut nous en rendre capables, il est nécessaire qu'il dispose à son gré de notre cœur, que ce cœur lui appartienne par conséquent, et qu'il soit le maître de notre liberté par une donation sans réserve de notre part. Autrement nous le gênerons, nous le traverserons, nous mettrons des obstacles à l'exécution de ses desseins sur nous ; il voudra une chose et nous ne la voudrons pas. N'est-ce pas ce qui nous est arrivé jusqu'ici, et ce qui a été l'unique cause de nos péchés, et de notre imperfection, de notre peu de progrès dans la voie d'amour ? Qu'avons-nous opposé à Dieu ? notre propre volonté. Et pourquoi la lui



avons - nous opposée ? parce que nous ne la lui avons pas donnée comme il faut. Nous avons mis des restrictions, des exceptions; notre engagement n'a été que jusqu'à un certain point, au delà duquel nous avons prétendu être libres. Nous lui avons permis enfin de couper les branches du *moi*, et nous nous en sommes réservé le tronc et les racines. Et voilà ce qui a arrêté Dieu dans l'œuvre de notre sanctification. Dieu veut tout avoir, afin d'opérer librement en nous; il a son plan tout dressé; il l'exécutera, si rien ne s'y oppose de notre part; et rien ne s'y opposera, s'il a notre volonté à sa disposition, si nous ne sommes plus à nous en rien, mais tout-à-fait à lui. Rien n'est plus clair, ni plus certain.

TROISIÈME POINT. — Il faut sans doute être extrêmement généreux pour se donner ainsi à Dieu; mais il n'est pas moins besoin de courage et de fidélité pour ne plus se reprendre. Car, en premier lieu, il est aisé de donner en général, c'est plutôt une promesse qu'un don; mais quand il en faut venir à l'effet, et se dessaisir réellement de chaque chose à mesure que Dieu la demande, c'est alors qu'il en coûte, et qu'on sent toute la difficulté du sacri-

fice. La nature voudroit revenir sur ce qu'on a donné, elle y a regret; et si elle ne peut tout garder, elle tâche du moins d'en retenir une partie. Ce n'est pas une petite affaire de persévérer dans l'oraison, malgré les sécheresses, les tentations, les désolations, l'abandon apparent de Dieu; de continuer à le servir avec la plus grande exactitude, à rejeter tout adoucissement de la part des créatures, à pratiquer sans relâche la mortification extérieure et intérieure; celle des sens, par les privations et les macérations; celle de l'imagination, en la réglant et la captivant; celle des passions, en luttant contr'elles, et en leur refusant ce qu'elles désirent, ou en les assujétissant à ce qu'elles appréhendent; celle du propre esprit, en arrêtant tout raisonnement, en supprimant toute réflexion que la grâce interdit, en souffrant que Dieu le tienne pendant plusieurs années dans un état de stupidité, de ténèbres et d'aveuglement; celle de la propre volonté, en la contrariant dans ses inclinations et ses aversions, et en trouvant bon que les autres la contrarient en ne lui permettant jamais de prévenir le vouloir divin, ni d'y résister, ni d'en sortir; d'ajouter continuellement sacrifices sur

sacrifices, quoique Dieu paroisse n'y faire aucune attention, et ne pas y jeter le moindre regard; qu'au contraire, il redouble ses rigueurs à mesure qu'on lui marque plus d'amour; et que sa jalousie inexorable poursuit l'amour-propre dans ses derniers retranchemens. Ah! quel courage il faut alors pour ne pas faire un pas en arrière, pour ne pas s'arrêter, pour ne rien refuser à Dieu en détail de ce qu'on lui a donné en gros!

En second lieu, Dieu use sans ménagement des droits qu'on lui a donnés sur soi, et qui au fond lui appartiennent; il les pousse si loin, qu'on est étonné soi-même qu'ils aillent jusque là, et qu'on est presque tenté de rompre, pour ainsi dire, le marché. Mais il n'est plus temps, et Dieu ne permet pas que l'ame en vienne à cet indigne repentir, lorsqu'elle fait de grandes avances durant un certain nombre d'années. On s'est soumis à son domaine; il l'exerce par degrés dans toute l'étendue qu'il lui plaît. On lui a donné sa liberté; il en dispose en maître, et sans la contraindre, ce qui répugne à la nature du libre arbitre, il l'amène par sa grâce à vouloir tout ce qu'il veut, même les choses les plus dures et les plus crucifiantes. Il

tient son consentement, et il ne souffre pas qu'elle le retire, quelques efforts qu'elle semble faire pour cela. Telle est cette tyrannie de l'amour dont il a été parlé précédemment : tyrannie dont l'expérience seule peut faire connoître la violence et la dureté, et que néanmoins on seroit fâché de ne pas éprouver; le cœur disant sans cesse au milieu des révoltes de la nature : Arrachez, détruisez, brûlez, contentez-vous, amour, et ne m'épargnez pas.

~~~~~

## II<sup>e</sup> MÉDITATION.

### PREMIER POINT.

**L'**ÂME donnée à Dieu ne doit plus disposer d'elle-même en rien. C'est à Dieu de régler tout, de gouverner tout, et pour l'extérieur et pour l'intérieur. Elle ne voudroit pas former un projet, entreprendre quoi que ce soit, rien changer d'elle-même à sa manière de vivre, sans consulter Dieu, et sans s'assurer, autant qu'il se peut, de sa volonté. C'est qu'elle sait qu'il ne faut qu'une démarche, souvent de petite conséquence en elle-même, pour déranger l'ordre des desseins de Dieu sur elle

où tout se tient et se suit. Un changement de demeure , un voyage, une personne reçue chez soi ou refusée, une liaison formée ou rompue contre l'intention de Dieu, il n'en faut pas davantage pour la faire sortir du plan de la Providence , avec les plus fâcheuses suites pour sa perfection, et quelquefois pour son salut. On peut observer en effet dans la vie de beaucoup de saints, que leur parfaite conversion et leur sanctification ont dépendu de certaines circonstances extérieures ménagées par la Providence, qui paroissent indifférentes en elles-mêmes. A plus forte raison faut-il que l'ame dépende de la grâce pour son intérieur, et qu'elle laisse à Dieu toute liberté de la traiter comme il le juge à propos. Ce n'est pas à nous de nous sanctifier, nous n'y entendons rien , c'est Dieu qui nous sanctifie ; nous n'avons qu'à le seconder , et qu'à ne pas troubler ses opérations. Pour cela , distinguons soigneusement ce qui dépend uniquement de Dieu, et ce qui dépend aussi de nous. Ce qui dépend uniquement de Dieu, c'est notre état d'oraison, les consolations, les sécheresses, les tentations, les diverses épreuves intérieures. En tout cela il faut laisser agir Dieu, être content de l'état où il nous

met, n'en pas désirer la fin, s'il est pénible, ni la continuation, s'il est doux. Ce qui dépend aussi de nous, c'est la mortification, l'intérieure surtout, la pratique des vertus selon les occurrences, l'attention à ne pas sortir de notre recueillement, à conserver notre paix, et à tenir bon contre ce qui pourroit la troubler. Pour être fidèles en tout cela, nous avons des efforts à faire, et des combats à livrer.

**SECOND POINT.** — Comme Dieu a établi ses ministres pour la conduite des âmes, qu'il leur donne pour cela ses grâces et ses lumières, et qu'il veut qu'on s'adresse à eux, sans s'ingérer de se diriger soi-même; dès qu'on s'est donné à lui, à dessein de marcher dans la voie du saint amour, il faut lui demander un homme selon son cœur, un homme qui réunisse la science au zèle, un homme intérieur, guidé lui-même par l'esprit de Dieu, et propre à gouverner les autres selon ce même esprit. Ces directeurs sont par malheur bien rares dans l'Eglise de Dieu; mais il y en a, et c'est à nous de prier pour en rencontrer un de cette sorte. Gardons-nous bien de prétendre faire de nous-mêmes un choix si délicat et si important:

nous n'en sommes pas capables ; nous serions très-exposés à nous tromper , et nous mériterions en effet de nous tromper. Dieu a fait pour nous ce choix de toute éternité ; et si nous laissons agir sa providence , il ménagera les choses de manière que nous tombions entre les mains de l'homme qu'il nous a destiné ; un instinct secret nous dira que c'est lui , et les effets ne tarderont pas de nous en convaincre.

TROISIÈME POINT. — Si l'on écoute Dieu , il nous dicte lui-même la conduite que nous avons à tenir à l'égard du directeur de notre ame. Le détail seroit trop long , et ne peut pas être l'objet d'une méditation. Le point capital est d'envisager cet homme avec un esprit de foi , comme si c'étoit Jésus-Christ lui-même , et d'être intimement persuadés que , tandis que nous le considérerons ainsi , et que nous nous comporterons en conséquence , Dieu ne permettra jamais qu'il nous arrive aucun des inconvéniens sans nombre auxquels est sujette la direction , tant de la part des hommes que de la part du démon , qui traverse de toute sa force l'œuvre de Dieu. Après cela , les trois choses que la direction demande absolument de nous , sont l'ouverture du cœur , la confiance et l'obéissance.

béissance. Il ne faut rien cacher à notre guide de ce qui peut lui servir à nous bien connoître, et à nous conduire sûrement. Tant qu'il ne peut pas se répondre de notre exactitude à cet égard, de notre candeur et de notre sincérité, il est inquiet, il doute, il ne sait quel parti prendre, il ne peut nous décider et nous conseiller comme il faut. Notre propre tranquillité exige que nous ayons une parfaite confiance en lui, que nous ne nous permettions pas de raisonner sur ses décisions, ni de penser autrement que lui. Il peut se tromper; mais nous ne devons pas présumer qu'il se trompe; et si cela lui arrive, ou ce ne sera pas en choses de conséquence, ou son erreur ne durera pas, ou enfin Dieu ne souffrira pas qu'elle nous nuise. Quant à l'obéissance, il est si évident qu'elle est tout-à-fait indispensable en tous les cas où il n'y a pas de péché manifeste, que ce seroit perdre le temps de s'arrêter à le prouver. Le Saint-Esprit agissant au dedans, et l'obéissance dirigeant au dehors, on avancera sûrement dans la voie de l'amour.





### III. MÉDITATION.

#### PREMIER POINT.

**I**L y a encore dans la pratique de l'amour divin trois grandes règles à suivre, qui feront le sujet de cette méditation. La première est de ne pas juger de la conduite que Dieu tient sur nous. Dès qu'on s'est donné à lui, on doit ce respect à sa majesté infinie, de ne pas lui demander raison de la manière dont il nous traite ; on doit à son infinie sagesse, d'être persuadé qu'il ne se méprend pas dans ses mesures pour assurer sa gloire et notre sanctification, et l'on doit à son infinie bonté de croire que les rigueurs qu'il exerce à notre égard, nous sont nécessaires, et ont pour fin notre véritable bien. Quand nous nous donnons à Dieu, que lui présentons-nous ? des maux à guérir, mais des maux que nous ne connoissons qu'imparfaitement, dont nous ignorons la cause profonde, des maux que nous chérissons, au moins dans leur principe, et dont nous craignons d'être délivrés. De tels malades ne doivent-ils pas s'en rapporter pour leur guérison à

un médecin dont la science, dont la sagesse, dont la bonté sont sans bornes ? Doivent-ils être surpris qu'il découvre en eux des maux qui échappoient à leur connaissance, qu'il en sonde la profondeur, qu'il y applique le fer et le feu, qu'il entreprenne d'en extirper jusqu'à la racine, et peut-il en venir à bout sans nous faire beaucoup souffrir ? Supportons la douleur de l'opération, tenons les yeux fermés sur les moyens qu'il emploie, et attendons à la fin pour juger de sa conduite.

La voie de l'amour est une voie de foi, obscure pas conséquent, et ténébreuse ; et c'est ce qui en fait le mérite. On y marche à l'aveugle, sans savoir où l'on est, ni où Dieu nous mène. La raison n'y comprend rien, et il en faut faire le sacrifice depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce n'est qu'au bout de la carrière que nous verrons clairement les raisons des divers états par lesquels Dieu nous a fait passer.

Quand Dieu ordonna à Abraham de lui immolerson fils, cet enfant de la promesse, de qui devoit sortir un jour le Messie ; si Abraham eût raisonné sur un ordre en apparence si opposé à la loi naturelle ; s'il eût cherché à concilier cet ordre avec les prédictions qui lui avoient été faites ; s'il

eût consulté la tendresse paternelle; s'il eût enfin demandé à Dieu qu'avoit fait ce fils pour mériter un traitement si cruel, et ce qu'il avoit fait lui-même, pour en être l'exécuteur; son grand sacrifice, ce sacrifice si glorieux pour Dieu, si agréable à ses yeux, qu'il récompensa sur l'heure même, lui renouvelant avec serment les assurances de sa protection et de ses bénédictions spéciales, n'auroit pas eu lieu; Abraham se seroit rendu indigne du titre magnifique de Père des Croyans; il seroit sorti de la voie de foi par où il avoit marché jusqu'alors, il auroit manqué sa perfection, et nous ignorons quelles suites funestes eût pu avoir sa désobéissance causée par des raisonnemens vains et faux, mais très-séduisans.

SECOND POINT. — La même raison qui nous interdit tout jugement touchant la conduite de Dieu sur nous, ne nous permet pas non plus de nous juger nous-mêmes, de chercher à connoître par nos propres réflexions le fond de notre état, à savoir si nous faisons des progrès, si Dieu est content de nous. En toutes ces réflexions et tous ces regards inquiets sur nous-mêmes, il y a toujours beaucoup d'amour-propre; et de plus, nous courons

un risque évident de nous tromper , soit que la présomption nous porte à nous flatter, ou la pusillanimité à juger de nous peu favorablement. Contentons-nous de deux témoignages qui ne peuvent nous être suspects, de celui de Dieu dans les momens où nous sommes bien avec lui, et de celui de notre directeur. Dieu ne manque jamais au besoin de rassurer l'ame autant qu'il faut pour la soutenir et la faire marcher. Quand il ne la rassure pas lui-même, c'est que cela n'est pas nécessaire, et qu'il veut qu'elle s'en rapporte à celui qui tient sa place. La simplicité engage quelquefois à demander à Dieu des assurances; alors c'est lui qui inspire de la faire, et il ne les refuse pas. Mais la plupart du temps on y est poussé par une curiosité inquiète, par un défaut d'abandon, par la répugnance qu'on sent à s'oublier et à se perdre soi-même. C'est aussi ce qui fait qu'on importune sans cesse un directeur sur son état, et qu'on l'oblige à répéter cent fois la même chose.

Ce n'est pas dans les commencemens qu'on a besoin de ces assurances, ni qu'on pense à les demander ; la douce paix que l'on goûte, et qui ne nous quitte presque pas, ne nous laisse aucun lieu de douter.

que nous ne soyons bien avec Dieu. Mais lorsqu'il s'absente pour long-temps, lorsque les sécheresses, les tentations, les désolations intérieures surviennent, on commence à craindre de n'être pas dans la bonne voie, on s'examine avec inquiétude, on cherche à voir clair dans son état, c'est-à-dire qu'on appréhende d'entrer dans le sentier obscur et étroit de la foi et du pur amour. O qu'il est dangereux alors de vouloir se juger, vu la disposition où l'on est en ces momens de trouble, d'écouter plutôt l'imagination, l'amour-propre et le démon, que la raison, que le directeur et Dieu lui-même ! Prenez pour règle inviolable de ne vous juger jamais en aucune circonstance. Cette règle sera votre paix et votre sûreté. Elle est infaillible en elle-même, et Dieu la bénit toujours.

TROISIÈME POINT. — La troisième règle est de ne s'effrayer d'aucun danger, d'aucune tentation, d'aucun délaissement apparent de la part de Dieu. Je sais que cette règle est plus aisée à proposer qu'à suivre. Néanmoins il faut s'y résoudre généreusement, et compter qu'avec le secours de Dieu, la bonne volonté est invincible. Que ne fait pas le démon, de concert avec l'amour-propre, pour nous retirer de la voie !

Il ne nous montre que des précipices, que des péchés et des sacrilèges ; il s'efforce de nous ôter la ressource de notre guide, en nous prévenant contre lui, et nous faisant accroire qu'il nous perd. Quel parti doit prendre une âme qui, obsédée de tentations affreuses, s'imagine y avoir consenti, si fortement qu'elle en est comme persuadée ? J'ai déjà dit qu'elle ne devoit pas s'arrêter à son propre jugement, mais s'en tenir à celui du directeur. Cela ne suffit pas ; il faut qu'elle passe par-dessus cette imagination, qu'elle la méprise, qu'elle se fasse une loi de la rejeter avec plus de force que la tentation même, qui est moins dangereuse pour elle. Quoi que puisse dire le directeur, on n'est pas toujours pleinement rassuré, et il ordonne d'aller communier. La crainte de faire un sacrilège se présente alors à l'esprit et fait frissonner d'horreur. Il faut pourtant avoir assez de courage pour obéir malgré cette crainte, qui augmente par degrés jusqu'au moment de la communion. Il est vrai qu'à peine a-t-on reçu Jésus-Christ, qu'elle disparoit et nous laisse libres et tranquilles avec lui ; mais que n'en coûte-t-il pas, surtout les premières fois, pour faire cet effort ! Si l'on cède, le démon a ce qu'il veut, il

prend de l'empire sur la volonté, et l'on sera réduit à lui céder toujours, ou il en faudra venir enfin à le terrasser.

Que faire de même, lorsque le tentateur nous met à l'esprit que notre guide nous perd ? Redoubler de confiance en lui, et en venir, s'il le faut, à cette grande résolution : *Hé bien, qu'il me perde, pourvu que j'obéisse*. Ce parti paroît extrême, il n'y en a pas d'autre pour triompher du démon ; et c'est à cette extrémité que Dieu veut amener une ame généreuse, qui s'est livrée à l'amour. Alors se vérifie cette sentence de Jésus-Christ : *Celui qui aura perdu son ame pour moi la retrouvera* (1). Si, au contraire, on prétendoit la sauver en écoutant son imagination échauffée et troublée, en quittant la communion, en changeant de directeur, on sortiroit de la voie d'amour, on renonceroit à la perfection, sous prétexte d'assurer son salut, et peut être risqueroit-on de se perdre réellement.

Dieu ne pousse ainsi aux dernières extrémités que les ames sur qui il a de grands desseins. Mais puisqu'il me presse de m'abandonner totalement à lui par amour, je ne dois rien prévoir, rien excepter, et être

(1) Matth. 16 25.

prêt à tout. Oui, mon Dieu, je consens d'avance, si tel est votre bon plaisir, à perdre terre, à ne plus savoir ni ce que je suis, ni ce que je serai, pourvu que je parvienne par ce sacrifice à la pureté de votre amour.



## CONSIDÉRATION.

Sur la mortification intérieure.

**L**A mortification intérieure n'est autre chose que la pratique du renoncement continuel que Jésus-Christ exige de ses disciples ; et comme l'amour seul peut la faire embrasser , aussi de tous les moyens est-elle le plus court et le plus efficace pour nous avancer dans le saint amour. Tout s'oppose en nous à l'amour de Dieu ; il faut donc se combattre et se renoncer en tout. Cette guerre qu'on entreprend contre soi-même est longue, elle ne finit qu'avec la vie ; elle est pénible : il faut toujours veiller sur soi , toujours lutter contre soi , et n'accorder ni paix , ni trêve à la nature ; elle est très-douloureuse ; on ne s'arrache pas à soi-même sans souffrir extrêmement ; il n'est pas même possible de prévoir ni de calculer ce qu'on souffrira ;



mais enfin il n'y a pas de milieu, il faut se renoncer tout-à-fait, ou si l'on met des bornes au renoncement, c'est en mettre à l'accomplissement du grand précepte de l'amour.

Au reste, si la mortification intérieure est dure et effrayante en elle-même, elle est très-douce et très-consolante dans ses effets. Quoi de plus doux, que de voir croître en soi l'amour de Dieu à mesure qu'on se détruit ! Quoi de plus consolant que de pouvoir se dire : l'amour de Dieu trouvoit en moi cet obstacle ; je l'ai ôté, il ne subsiste plus ! La philosophie païenne ne proposoit rien de plus grand, de plus beau, de plus heureux à son âge, que de s'élever au-dessus de ses passions, de se rendre maître de soi ; et en effet, la raison nous montre et la nécessité et l'avantage qu'il y a de se commander à soi-même. La philosophie chrétienne élève l'homme bien plus haut, et comme elle exige de lui des victoires beaucoup plus difficiles, elle lui en fait aussi cueillir dès cette vie des fruits plus délicieux. Non, il n'est point sur la terre de félicité comparable à celle du chrétien, qui, après de long combats, est parvenu à assurer à l'amour divin un règne paisible dans son cœur, en lui sou-

mettant ses ennemis, qui sont les passions, le caractère, l'esprit propre, la volonté propre. Ce chrétien n'a plus d'opposition à faire le bien ; il y trouve même un attrait, une facilité merveilleuse ; il n'a nulle peine à se garantir du mal, dont l'horreur lui est devenue comme naturelle ; il est parfaitement libre, parce qu'il ne dépend plus que de la grâce, à laquelle il n'apporte plus de résistance. Indifférent et mort sur tout le reste ; il ne vit plus qu'en Dieu ; il n'est plus sensible qu'aux intérêts de Dieu. Que ne doit-on pas être prêt à faire et à souffrir pour jouir d'un si heureux état.

Et remarquez que ce bonheur commence du moment qu'on s'adonne sérieusement à la mortification intérieure ; il s'augmente à proportion qu'on y fait du progrès ; il est à son comble lorsqu'on l'a portée, ou peut s'en faut, à sa perfection. Ainsi l'on n'a pas à attendre pour recevoir la récompense de ses peines, et la jouissance suit immédiatement le travail.

Ajoutons que l'amour qui commande la mortification a la vertu de l'adoucir ; s'il n'en ôte pas d'abord toute la rigueur, il la diminue insensiblement, et il parvient enfin à faire aimer ce qu'on abhorroit au-

paravant. Cet amour a ses momens de consolation, qui sont si délicieux, qu'on se sait bon gré d'y avoir, pour ainsi dire, acquis une espèce de droit en se mortifiant; et lorsque la saison des douceurs est passée, la force de l'amour est telle, qu'il triomphe sans peine des plus violentes répugnances de la nature.

D'ailleurs, Dieu ne nous met aux prises que successivement avec les ennemis que nous avons à combattre. Il ne nous les montre pas tous à la fois; il nous charge d'abord de ceux qui sont les plus aisés à vaincre, et il réserve les plus redoutables pour le temps où nous serons plus aguerris. Il augmente les secours à mesure que le combat devient plus difficile; en sorte que les dernières victoires nous coûtent moins que les premières.

Enfin, ce n'est pas nous proprement qui combattons, c'est la grâce qui combat pour nous. Dieu se met à notre tête, et terrasse devant nous nos ennemis. Il ne nous demande qu'une volonté déterminée, que de nous armer *du glaive de l'esprit*, et de nous couvrir *du bouclier de la foi*.

O mon Dieu! il est vrai que la mortification n'effraie que les lâches, qui ne sont tels que parce qu'ils s'appuient sur eux-mêmes,

mêmes, et qu'ils manquent de confiance en vous. Je l'ai été jusqu'ici, mais je ne veux plus l'être. Je suis résolu d'attaquer en moi tout ce qui s'oppose à votre amour. Vous savez quelle est la mesure d'amour que vous attendez de moi; je ne puis la remplir que par une mesure égale de renoncement. Mon parti est pris; mais je ne puis rien que par vous. Aidez, fortifiez ma faiblesse; je commence bien tard; dédommangez-moi de tant d'années perdues; vous le pouvez, vous le voulez; ce sera ma faute si vous avez à me reprocher de ne pas vous avoir aimé dans le temps, et de ne pas vous aimer dans l'éternité autant que vous le désirez et que je le devois.

---

---

---

## HUITIÈME JOUR.

### *Sur l'amour - propre.*

#### PREMIÈRE MÉDITATION.

##### PREMIER POINT.

**A**PRÈS tant de méditations sur l'amour de Dieu, nous sommes présentement en état de connoître l'amour-propre, et de concevoir clairement la nécessité de le haïr et de le détruire.

Tout être intelligent et capable de bonheur s'aime nécessairement soi-même. S'il trouve en soi sa perfection et sa félicité, l'amour qu'il a pour soi est un amour de complaisance. Tel est l'amour que Dieu a pour lui-même, et il est le seul être qui puisse s'aimer ainsi. Si c'est un être tiré du néant qui doit à un autre ce qu'il a de perfection, et qui ne puisse faire à soi-même son bonheur; il est évident que cet être ne trouve en son fonds nulle raison de s'aimer d'un amour de complaisance qui s'arrête à lui, et qu'il ne s'aime légitimement et solidement qu'en aimant celui de qui il tient tout ce qu'il est, de qui il at-

tend sa félicité, et qui est par conséquent son souverain bien. Tel est l'amour qu'il m'est, non-seulement permis, mais ordonné d'avoir pour moi-même, en m'attachant uniquement à Dieu, souverainement aimable en lui-même, source de tout le bien qui est en moi, et dont la possession peut seule me rendre heureux. Nulle créature n'a droit de s'aimer autrement. L'amour de soi bien entendu et bien réglé n'est pas l'amour-propre.

L'amour-propre consiste en ce que la créature, jetant un regard de complaisance sur soi, s'aime pour elle-même. sans se rapporter à Dieu, et au contraire prétend rapporter Dieu à soi. Cet amour est manifestement désordonné, et il est en nous le principe de tout vice et de tout péché.

Il est l'ennemi de l'amour de Dieu, son ennemi en tout, son ennemi irréconciliable. Dieu veut absolument être aimé de nous en lui-même et pour lui-même; il a ce droit, et personne ne sauroit le lui disputer. Il ne peut pas souffrir que la créature s'aime en soi et pour soi. Pour peu qu'elle se livre à cet amour, elle devient coupable à ses yeux, parce qu'elle porte préjudice à l'amour qui lui est dû; et si elle le pousse jusqu'à une rébellion et une

désobéissance ouverte , elle devient criminelle et digne de la haine de Dieu, parce qu'elle s'aime plus que lui , et par préférence à lui. C'est ce que saint Augustin appelle *l'amour de soi porté jusqu'au mépris de Dieu* ; au lieu qu'on doit porter *l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi*. L'amour-propre est donc directement opposé au grand précepte de l'amour de Dieu. S'il ne s'y oppose qu'en des objets de petite conséquence , et si cette opposition n'est pas réfléchie et pleinement délibérée, c'est un péché véniel, ou tout au moins une imperfection. S'il s'y oppose en quelque objet considérable avec réflexion et pleine délibération, c'est un péché mortel. Et comme Dieu hait essentiellement tout péché, il hait aussi essentiellement l'amour-propre qui en est la cause , et pour peu qu'il en aperçoive dans la créature, d'ailleurs la plus sainte, il ne l'admettra pas au bonheur de jouir de sa présence qu'elle n'en soit tout-à-fait purifiée.

SECOND POINT. — L'amour-propre étant ennemi de l'amour de Dieu, il est nécessairement l'ennemi de l'amour légitime et bien ordonné que nous devons avoir pour nous-mêmes. La raison et la foi concourent également à nous faire un devoir

d'aimer notre vrai bien, notre souverain et unique bien, elles nous apprennent l'une et l'autre que ce bien c'est Dieu. Et la foi m'apprend de plus que si je l'aime pendant cette vie de la manière qu'il me l'ordonne, je le verrai, je l'aimerai, je le posséderai éternellement, ce qui fera ma souveraine félicité. Or, l'amour-propre fixant mon affection sur moi qui ne suis, ni ne puis être, mon bien à moi, me détourne d'aimer le bien suprême et unique; il m'expose à être à jamais privé de sa jouissance, et il est certain qu'en effet je n'en jouirai jamais tant qu'il subsistera en moi quelque germe d'amour-propre. Ainsi je n'ai pas de plus grand intérêt au monde que d'en être tout-à-fait délivré, puisque mon bonheur dépend de là.

TROISIÈME POINT.—L'amour-propre considéré sous ce double aspect comme l'ennemi de Dieu et le mien, est souverainement haïssable, et comme ni Dieu ni moi nous n'avons pas d'autre ennemi, c'est aussi la seule chose qui mérite proprement sa haine et la mienne. Pourquoi Dieu hait-il le péché? et pourquoi dois-je le haïr? parce que c'est le rejeton de l'amour-propre. Pourquoi l'enfer est-il un lieu de tourmens et d'horreur? Parce qu'il est le sup-



plice de l'amour-propre. Pourquoi dans le Purgatoire Dieu exerce-t-il les rigueurs de sa justice sur des âmes qu'il chérit et qui l'aiment ? C'est qu'il voit encore en elles des vestiges d'amour-propre, et il ne les épargnera pas qu'elles n'en soient entièrement purgées.

La saine raison a toujours condamné l'amour-propre, comme on le voit dans les écrits des anciens philosophes ; quoiqu'ils n'en aient pas bien compris la nature et le désordre.

La religion nous fait un devoir de le combattre, et de travailler de tout notre pouvoir à le détruire. Toute la morale chrétienne se réduit à ce seul point. Cette obligation étroite et indispensable qu'elle m'impose, est pour moi la raison la plus décisive de l'admirer, de l'aimer, de m'y soumettre. Elle ne seroit pas divine, cette morale, elle ne seroit pas amie de l'homme, elle seroit fausse, et manqueroit son objet, qui est d'assurer à Dieu la gloire qui lui appartient, et à moi le bonheur que je ne puis espérer que de lui, si elle entroit en composition avec l'amour-propre, si elle m'autorisoit à le ménager le moins du monde, si elle ne m'ordonnoit pas, en un mot, de le poursuivre à toute outrance

**pour l'honneur de Dieu et pour mon avantage.**

## II. MÉDITATION.

### PREMIER POINT.

**L'**AMOUR-PROPRE a sa source dans l'imperfection foncière et radicale de la créature, qui n'est autre chose qu'une capacité de s'estimer en s'appropriant les biens qu'elle a reçus de Dieu, et de s'aimer en se complaisant dans la jouissance de ces biens, et en disposant d'eux à son gré. Depuis le péché, ce qui n'étoit qu'une simple capacité dans la créature innocente, est devenu un penchant violent, qui se déclare en nous dès la plus tendre enfance, et qui a déjà acquis une grande force avant que nous soyons en état de le remarquer et d'y résister. La raison à peine éclosée en sent le désordre et l'injustice, elle en a honte, elle voit combien il est odieux ; mais au lieu de s'appliquer à le dompter, elle ne songe qu'à le cacher, et bientôt, séduite elle-même et aveuglée, elle cherche à se le justifier. D'ailleurs elle est trop faible pour le vaincre, et si elle triomphe de lui

sur un objet, ce n'est qu'en lui cédant sur un autre objet plus important, en sorte que les victoires qu'elle remporte sur l'amour-propre grossier, tournent à l'avantage d'un autre amour-propre plus raffiné. Ainsi les sages païens méprisoient les biens de la terre par orgueil, et s'estimoient d'autant plus, qu'ils étoient plus vertueux, regardant comme leur propre ouvrage l'acquisition des vertus morales; et n'affoiblissant un vice qu'en fortifiant un autre vice. Beaucoup de chrétiens mondains en font tous les jours autant. La raison seule ne sauroit venir à bout de l'amour-propre, si elle n'est puissamment aidée de la grâce; encore faut-il pour cela viser sérieusement à la perfection du christianisme. Je conviendrai sans peine de tout cela, si je veux un peu réfléchir sur moi-même. Si je me suis guéri de l'amour-propre sur quelque objet, en suis-je redevable à mes réflexions naturelles et à mes raisonnemens humains? Nullement. S'il me reste encore beaucoup d'amour-propre, et plus sans comparaison que je n'en connois, en est-il une autre cause que mon peu d'attention à écouter la grâce, et mon peu de fidélité à la suivre? Depuis quand ai-je commencé à découvrir

que l'amour - propre dominoit dans mes pensées et mes sentimens, dans mes intentions et mes actions ? Depuis que j'ai pris la résolution de mieux servir Dieu, et de veiller avec son secours de plus près sur moi-même. J'aurois fait bien d'autres découvertes si je m'étois donné à lui sans réserve ; j'aurois reçu des lumières plus abondantes pour me connoître, et des forces plus grandes pour me vaincre.

SECOND POINT.— L'amour-propre se partage en deux branches, dont l'une est le propre esprit, et l'autre la propre volonté. Le propre esprit me rend jaloux de mon excellence ; la propre volonté me fait aspirer à l'indépendance. Non-seulement le propre esprit me porte à me préférer aux autres ; mais il me porte en mille circonstances à préférer mon jugement à celui de Dieu, à trouver à redire tantôt à ce qu'il m'ordonne de croire ou de pratiquer, tantôt à la conduite de sa providence, soit générale, soit particulière, et à ce qu'elle fait ou permet. Si la préférence que je donne à mon propre jugement ne va pas toujours jusqu'au crime, elle n'est jamais excusable, et elle ne peut venir que d'un orgueil insupportable, orgueil que je découvrois presque en toutes mes pensées

L 5

si je les examinerois sous les yeux de Dieu , à la faveur de sa lumière , et selon les règles de l'Evangile. La propre volonté prétend être maîtresse en tout ; elle ne peut rien souffrir qui la contrarie ; elle s'irrite contre les préceptes divins qui la captivent, contre les arrangemens de la providence qui ne s'accordent pas avec ses désirs et ses projets , elle voudroit se soumettre Dieu , et elle ne plie que forcément sous son domaine. Elle lui refuse tout ce qu'elle croit pouvoir lui refuser impunément , et c'est beaucoup qu'elle cède à ses plus terribles menaces. Le propre esprit et la propre volonté ont peuplé l'enfer ; le propre esprit et la propre volonté ont obligé Dieu par bonté pour nous à allumer les flammes purifiantes du Purgatoire ; sans quoi le Ciel seroit fermé presque à tous les chrétiens : car il n'en est presque aucun en qui le propre esprit et la propre volonté soient tout-à-fait éteints à la mort.

Concluons de là que c'est dans le propre esprit et dans la propre volonté qu'il faut aller attaquer l'amour-propre , captivant l'un sous l'esprit de Dieu , et assujétissant l'autre à la volonté divine, non-seulement dans les points essentiels et d'obligation rigoureuse, mais absolument en toutes

choses. Etudions-nous par-dessus tout à deux vertus, l'humilité et l'obéissance. L'humilité abat la présomption, la vanité et l'arrogance de l'esprit; l'obéissance fléchit la roideur de la volonté et l'accoutume au joug de l'autorité. Ces vertus sont les deux maîtresses branches de la mortification intérieure, et l'amour-propre est dompté entièrement, ou peu s'en faut, dans toute âme vraiment humble et soumise.

Ceci nous montre l'avantage considérable que la mortification intérieure a par-dessus l'extérieure. Celle-ci n'attaque directement que la chair, dont elle ne réussit pas toujours à empêcher les révoltes, et non-seulement elle peut subsister avec l'orgueil de l'esprit et l'indocilité de la volonté, mais elle contribue quelquefois à les renforcer. Les exemples n'en sont pas rares. Au lieu que la mortification intérieure dirige tous ses coups contre l'amour-propre, et qu'en l'affaiblissant elle diminue aussi l'empire des sens, dont la rébellion n'est qu'une punition humiliante de la révolte de l'esprit contre Dieu.

TROISIÈME POINT.— L'amour de Dieu et l'amour-propre sont comme deux poids dans une balance, qui se disputent à qui l'emportera. L'un ne peut baisser que

l'autre ne s'élève, et en ôtant de l'un, vous donnez à la fin la prépondérance à l'autre. La règle la plus sûre que vous puissiez avoir pour connoître si l'amour de Dieu domine en vous, et à quel point il y domine, est d'observer quelle est votre disposition habituelle à l'égard de l'amour-propre, si vous ne lui faites point quartier dès que vous l'apercevez, si vous épiez avec soin tous ses mouvemens, si vous étudiez tous ses détours et toutes ses ruses ; si vous êtes bien aise que Dieu l'humilie, soit par lui-même, soit par l'entremise des hommes, soit par les tentations du démon. On aime bien Dieu quand on est plein de mépris et de haine pour soi-même, et quand on se met peu en peine d'être estimé et aimé des autres. Car le cœur humain ne peut être sans amour, et dès qu'on ne s'aime pas soi-même de cet amour réprouvé par Jésus-Christ, c'est une preuve assurée qu'on aime Dieu. Je sais que l'amour-propre est si subtil qu'on est toujours exposé à se faire illusion sur ce qui le regarde. Aussi ne peut-on avoir d'assurance parfaite sur le plus ou le moins d'empire qu'il a encore sur nous. Mais sans trop réfléchir ni s'inquiéter, ce qui seroit un effet de l'amour-propre, l'ame

droite et simple s'en rapporte à Dieu sur ce point si important ; elle le prie de ne pas l'épargner et de lui apprendre à ne pas s'épargner elle-même ; elle sonde paisiblement en sa présence les replis de son cœur ; et au moindre défaut , à la plus légère imperfection que la lumière divine lui découvre , elle y met ordre aussitôt , s'avouant coupable et demandant la grâce de se corriger.

~~~~~

### III. MÉDITATION

#### PREMIER POINT.

**L'**AMOUR-PROPRE grossier qui nous expose-  
roit à tomber dans des fautes grièves , est  
facile à apercevoir si peu qu'on ait de  
crainte de Dieu ; la conscience nous dicte  
assez combien c'est une chose criminelle  
de s'aimer au point de ne tenir aucun  
compte des ordres exprès du Seigneur. Il  
faudroit être d'une extrême mauvaise foi  
pour entreprendre de justifier l'amour-  
propre poussé à cet excès , et encore n'y  
réussiroit-on pas ; la conscience prendroit  
le parti de Dieu contre nous , et nous es-  
sayerions en vain de lui imposer silence.



Mais en se reprochant les péchés griefs, en les accusant, en les expiant même par la pénitence, on ne remonte pas à la cause, et l'on n'attaque pas le mal dans sa racine. De là les rechutes et le danger toujours prochain de retomber. Il n'est pas possible de marquer le point précis jusqu'où il est nécessaire de faire la guerre à l'amour-propre, pour se garantir tout-à-fait du péché mortel. C'est pourquoi ceux qui le ménagent de dessein formé sur des objets qui leur semblent légers, en viennent à la longue presque toujours à le ménager sur des objets vraiment considérables. Ce qui fait prononcer à Jésus-Christ cette terrible sentence contre les tièdes : *Parce que vous n'êtes ni chaud ni froid, mais que vous êtes tiède, je commencerai à vous rejeter de ma bouche* (1). Je vous retirerai invisiblement l'habitude de mon amour, et enfin vous la perdrez tout-à-fait. Ce malheur est toujours à craindre pour un chrétien, quelque progrès qu'il ait fait, lorsqu'il épargne volontairement l'amour-propre sur quelque point où Dieu le presse de l'attaquer. Saül dans les commencemens de son règne, avoit l'esprit de Dieu ; l'Écriture dit qu'il avoit été changé en un au-

(1) Apoc. 3. 16.

tre homme. Il épargna en partie les Amalécites et leurs troupeaux, qu'il avoit reçu l'ordre d'exterminer. L'esprit divin se retira de lui, et il fut rejeté sans ressource. L'exemple est frappant ; l'amour-propre est cet Amalec que Dieu nous ordonne de poursuivre jusqu'à une entière extinction. Si nous lui faisons grâce en quoi que ce soit, nous sommes menacés du même sort que Saül.

SECOND POINT. — L'amour-propre délicat, qui nous fait commettre une infinité de péchés véniels que souvent nous n'apercevons pas, qui remplit notre esprit de mille faux préjugés sur la nature et les devoirs de sainteté chrétienne, qui entretient dans notre cœur des penchans, des répugnances naturelles, des attachemens, des aversions volontaires, que l'Evangile nous commande de combattre et de rompre ; qui nous fait vivre, sinon dans le désordre, du moins dans la lâcheté et l'imperfection ; cet amour-propre n'est pas si aisé à reconnoître, tant il est adroit à se déguiser et habile à s'excuser où même à se justifier. La plupart des chrétiens n'y font nulle attention, et comme ils ne connoissent l'amour-propre que par ses effets ; lorsque ses effets ne sont pas considérables, il ne

leur vient pas même à l'esprit qu'ils en sont pétris , et qu'il domine dans toute leur conduite. Que de dévots et de dévotes d'amour-propre , qui ne soupçonnent pas même ce qu'ils sont ; tous ceux qui ont à vivre avec eux le remarquent ; ils sont les seuls qui ne s'en doutent pas. Que d'hommes gouvernés par leur propre esprit, par leur caractère , jaloux à l'excès de leur autorité , esclaves de leur propre volonté , à laquelle ils asservissent les autres ! Dites-leur qu'en cela ils suivent l'amour-propre , et que la nature chez eux l'emporte à toute heure sur la grâce ; ils n'en conviendront pas , ou s'ils en conviennent, ils répondront qu'ils sont ainsi faits , qu'il ne dépend pas d'eux de se refondre. Les plus sincères avoueront qu'ils ne croyoient pas qu'il fallût pousser jusque là la guerre contre soi-même , et que le courage leur manque pour une telle entreprise. Il faut pourtant l'avoir , ce courage , il faut le demander instamment à Dieu , il faut en faire l'essai , et ne pas se rebuter , si l'on veut que le saint amour prenne en nous la place de l'amour-propre.

TROISIÈME POINT. — Quelque pénétration d'esprit, quelque délicatesse de sentiment qu'on puisse avoir, avec quelque attention

et quelque recherche qu'on étudie les mouvemens de son cœur , pour y démêler ce qui vient de l'amour-propre , jamais on ne le connoitra parfaitement si l'on n'est éclairé au besoin de la lumière divine ; quand on parviendrait à le connoître , jamais on n'aura la force de le combattre en tout , et de le chasser de ses derniers retranchemens , si Dieu ne nous la donne. Pour désirer sincèrement d'avoir cette lumière et cette force , pour en faire le sujet de ses prières les plus ardentes , pour en faire usage à mesure que nous les recevons , il faut être déterminé à accomplir de tout son pouvoir le précepte de l'amour de Dieu , il faut s'être abandonné à la conduite de la grâce , avec la résolution de la suivre inviolablement. Quels sont les chrétiens qui ont pris ce généreux parti ? que le nombre en est petit ! Que j'aie le bonheur d'en être , ô mon Dieu ! et que ce soit là le fruit de cette retraite !

Encore sais-je bien qu'avec toute ma bonne volonté , avec tous mes soins et tous mes efforts , je ne viendrai pas à bout de faire mourir l'amour-propre tout-à-fait. Cette mort totale , qui est la consommation de la sainteté , est un ouvrage qui vous est réservé , et auquel vous ne mettez

la dernière main que par les épreuves. Ce seroit une témérité à moi de m'y offrir , étant incapable d'en soutenir la plus légère. Mais, ô mon Dieu, si pour détruire en moi cet ennemi de votre amour, vous m'avez destiné quelque épreuve, faites-moi la grâce de l'accepter quand elle sera venue, et de la porter jusqu'au bout. Ne permettez pas surtout que je m'en rende indigne, et que je fasse manquer vos desseins sur moi par mon peu de fidélité à répondre à vos grâces, et par mon peu de courage à me faire violence.



### CONSIDÉRATION.

Sur les Croix.

**L**ES croix sont le grand moyen que Dieu emploie par lui-même pour détruire en nous l'amour-propre, et pour augmenter et purifier son amour; tandis que nous travaillons de notre côté à ces deux objets par les moyens qu'il a laissés à notre disposition. Ce sont les croix qui achèvent l'ouvrage; sans elles il resteroit imparfait. La raison en est claire. Le moi ne peut pas se donner la mort à lui-même, il faut que le coup vienne d'ailleurs, et que le

*moi* soit purement passif en le recevant. Tant que j'agis je suis vivant ; j'aurai beau me mortifier , je ne parviendrai pas à mourir spirituellement par mes propres efforts. Je puis me détacher de toutes les choses auxquelles je tiens , mais me diviser d'avec moi-même , et m'arracher à moi , c'est ce qui n'est pas en mon pouvoir. Il faut que Dieu s'en charge , que ce soit lui qui agisse sur moi , et que le feu de son amour dévore la victime.

Il y a tant de sortes de croix qu'il est impossible d'en faire le dénombrement , et les mêmes croix sont susceptibles de variétés à l'infini. Elles changent , selon les caractères , selon les circonstances , selon le degré. Les unes sont douloureuses simplement , les autres sont humiliantes , d'autres réunissent l'humiliation à la douleur. Les unes attaquent l'homme dans ses biens , dans les personnes qui lui sont chères , dans sa santé , dans son honneur , dans sa vie même. Les autres l'attaquent dans ses intérêts spirituels , dans ce qui touche l'état de sa conscience , dans ce qui regarde son salut éternel , et celles-là sont sans comparaison les plus intimes , les plus détruisantes et les plus difficiles à porter. Il en est qui viennent des hommes , d'autres



qui viennent du démon , et d'autres dont Dieu est l'auteur. Toutes ont des effets que la mortification intérieure ne sauroit produire , et sans elles il ne faut pas espérer de parvenir à un éminent degré de sainteté.

Les croix ont deux grands avantages par rapport à la destruction de l'amour-propre. Le premier est qu'elles ne sont pas de notre choix. L'amour-propre a toujours quelque part dans celles que nous nous imposons nous-mêmes , comme sont les austérités. Notre volonté qui nous les fait embrasser , nous y soutient , et nous y trouvons une subtile complaisance qui nous porte à nous en faire un mérite auprès de Dieu. C'est moi , semblons-nous lui dire , qui vous donne cela. Je me prive de telle chose , j'en souffre telle autre de mon plein gré pour l'amour de vous. Je n'y suis pas tenu ; c'est une pure générosité de ma part , qui ne peut que vous être agréable. Il n'en est pas ainsi des croix de la providence. Elles nous tombent sur les épaules lorsque nous y pensons le moins. Loin de les choisir , notre premier mouvement est de les repousser ; ce n'est qu'avec peine que la volonté se détermine à s'y soumettre , ne pouvant s'y soustraire. Ainsi l'ame n'est pas tentée de regarder

comme un mérite devant Dieu une soumission qui est en un sens l'effet de la nécessité. Au contraire, elle est ordinairement humiliée de son peu de courage, des impatiences, des plaintes, des murmures qui lui échappent, et dont elle a honte après tant de belles protestations qu'elle a faites à Dieu. De plus, parce que ces croix ne sont pas de son choix, elle ne trouve en soi aucune force pour les porter ; elle est obligée de recourir humblement à Dieu, d'attendre de lui seul son soutien, et de rendre hommage à sa grâce, quand elle n'y a pas succombé. L'amour-propre n'a donc point ici lieu de se glorifier.

Le second avantage des croix, c'est que Dieu, soit qu'il les envoie par lui-même, soit qu'il les permette, frappe toujours sur l'endroit sensible, et enfonce le fer aussi avant qu'il est nécessaire pour donner en cet endroit la mort à l'amour-propre ; c'est qu'il continue ou redouble même l'opération crucifiante jusqu'à ce qu'il ait atteint son but. Ainsi, pourvu que nous le laissions faire, et que la volonté ne remue pas tandis qu'il travaille, le succès est assuré. Ce qui montre bien que Dieu vise à l'endroit sensible, qu'il connoît et que nous ne connoissons pas, c'est que



d'ordinaire nous aimerions mieux toute autre croix que celle qui nous afflige actuellement, c'est que tout y blesse et y révolte la nature, et qu'elle pousse les hauts cris en désespérée, ou que l'excès de sa peine la rend muette. C'étoit donc là qu'il falloit frapper, puisque la nature y est toute vivante, que l'amour-propre en est désolé, et que, s'il en eût été le maître, il auroit adressé le coup partout ailleurs, où il eût eu moins à souffrir. Voilà pour les croix ordinaires.

Quant à celles qui sortent de l'ordre commun, qui sont beaucoup plus rares, et qui marquent de la part de Dieu quelque grand dessein; la seule chose qu'il soit à propos d'en dire ici, est que Dieu se sert de ces croix qui consistent principalement en d'horribles tentations contre la pureté, la foi, l'espérance et la charité, pour faire par lui-même la guerre à l'amour-propre; qu'il le poursuit avec une fureur implacable partout où il se réfugie, qu'il ne lui laisse prendre pied nulle part, et qu'enfin il le bannit tout-à-fait d'un cœur qu'il veut avoir tout à lui.

Puisque les croix sont le grand fléau destructeur de l'amour-propre, et le moyen le plus efficace pour établir dans une ame

le règne de l'amour divin ; mon devoir est de les estimer , de les chérir , de les désirer , si Dieu me l'inspire ; de les attendre du moins en paix , de les recevoir avec soumission , de les porter avec patience et abandon , et de mettre ici-bas mon bonheur à glorifier Dieu par ce grand trait de ressemblance avec Jésus - Christ. Ainsi soit-il.

FIN DE LA RETRAITE.

---



---

## TABLE

### DE LA RETRAITE SPIRITUELLE.

	<i>page</i>
MÉDITATION préliminaire pour la veille de la Retraite. 1	
I <sup>er</sup> JOUR. Méditation sur l'amour de Dieu pour lui-même.	6
Considération sur les actes d'amour de Dieu.	25
II <sup>e</sup> JOUR. Sur le précepte de l'amour de Dieu.	31
Considération sur l'exercice de la présence de Dieu.	57
III <sup>e</sup> JOUR. Sur quelques motifs particuliers d'aimer Dieu.	64
Considération sur la méditation des bienfaits de Dieu.	81
IV <sup>e</sup> JOUR. Des avantages de la voie d'amour.	85
Considération sur la pensée du Ciel.	107
V <sup>e</sup> JOUR. Jésus-Christ modèle de l'amour divin.	110
Considération sur l'usage de la Communion.	127
VI <sup>e</sup> JOUR. Les qualités, les effets et les marques de l'amour divin.	133
Considération sur la pureté d'intention.	154
VII <sup>e</sup> JOUR. Sur la pratique de l'amour de Dieu.	159
Considération sur la mortification intérieure.	177
VIII <sup>e</sup> JOUR. Sur l'amour-propre.	182
Considération sur les croix.	198

FIN DE LA TABLE.

DU

**DU**  
**DON DE SOI-MÊME**  
**A DIEU.**

**M**



---

---

DU

**DON DE SOI-MÊME**

**A DIEU.**

---

**L'INTENTION** de Dieu est que le chrétien, dès qu'il a l'usage de la raison, se donne, se dévoue, et se consacre à lui de toute la plénitude de son cœur, ratifiant ainsi l'offrande qui a été faite de lui au baptême. Peu de chrétiens, lorsqu'ils sont en état de se connoître, et qu'ils commencent à réfléchir, font à Dieu cette donation entière d'eux-mêmes. Le plus grand nombre, même de ceux qui font profession de piété, ignorent toute leur vie ce que c'est que de se donner ainsi à Dieu; quand on leur en parle, et qu'on leur propose d'entrer dans cette disposition, comme étant essentielle au chrétien, ils ne vous goûtent pas et ne peuvent se résoudre à ce grand sacrifice, qui embrasse tous les autres. On se trace un plan de dévotion, conçu selon

ses propres idées , et non selon celles de Dieu ; un plan où l'on veut bien s'assujétir à la grâce jusqu'à un certain point ; mais non pas se laisser dominer par elle absolument et en toutes choses. En tout ce qui n'est pas expressément commandé , ou à quoi l'on ne s'est pas volontairement soumis , on se croit en droit de disposer de soi , et que Dieu ne prétend pas nous gêner au point que nous dépendions de lui dans tout le détail de notre conduite.

S'il en est peu qui fassent pleinement à Dieu cette donation d'eux-mêmes , il en est encore moins qui y persévèrent , et qui l'accomplissent. Après s'être donnés ainsi , ils ne tardent pas à se reprendre , et à se gouverner plus ou moins au gré de l'esprit propre et de l'amour-propre. Il en coûte trop à la nature , pour demeurer constamment sous la dépendance de Dieu ; elle relâche le joug peu à peu , aujourd'hui dans une chose , demain dans une autre ; quelquefois elle en vient à le secouer tout-à-fait. Voilà pourquoi tant d'âmes se perdent ; tant d'autres n'entrent au Ciel qu'après avoir souffert un long et terrible purgatoire ; et le nombre des saints est si petit. J'entends par saints ceux qui à quelque âge que ce soit , soit qu'ils aient toujours conservé leur in-

nocence ou qu'ils l'aient perdue, et qu'ils aient même vécu quelque temps dans l'habitude du péché, se sont enfin donnés sérieusement à Dieu, et ont rempli les dessein de perfection qu'il avoit sur eux, autant qu'il a été en leur pouvoir.

De toutes les matières de la morale chrétienne, celle-ci est sans contredit la plus importante; elle est le fondement de tout l'édifice; c'est par elle qu'il faut commencer; et je ne pense pas qu'on puisse autrement être un vrai disciple de Jésus-Christ. On ne sauroit donc trop approfondir cette matière, qui, bien comprise, nous donnera l'intelligence de tout le reste. Demandons à Dieu qu'il nous éclaire lui-même là-dessus, et lisons avec un cœur docile les réflexions suivantes.

## I.

### *Qu'est-ce que se donner à Dieu?*

Se donner à Dieu, c'est lui consacrer toutes ses pensées, toutes ses affections, toutes ses actions; en sorte que l'esprit ne s'occupe plus que de lui, et des objets auxquels il veut à chaque moment que nous pensions; que le cœur n'aime que

M 3



lui, et les créatures qu'en vue de lui, selon l'ordre qu'il a lui-même établi; que tout ce qu'on fait, tout ce qu'on souffre, lui soit rapporté; et que sa gloire, son bon plaisir soient notre dernière fin, et notre principale intention.

Se donner à Dieu, c'est renoncer à se conduire soi-même, pour être conduit en tout par la grâce; c'est n'avoir plus de volonté propre en quoi que ce soit, et ne vouloir que ce que Dieu veut; c'est lui remettre notre liberté, afin qu'il en dispose lui-même, et qu'il la dirige comme il lui plaira.

Le chrétien qui s'est donné à Dieu, n'est plus à lui-même; il n'a plus aucun droit sur lui-même; il se laisse entre les mains de Dieu, et de ceux qui lui tiennent sa place; il ne voudroit pas se permettre aucun désir, former la moindre entreprise; ni faire aucune démarche de son propre mouvement. En un mot, il est passé sous le domaine de Dieu; il a toujours les yeux attachés sur lui, pour connoître sa volonté; il se tient toujours prêt à l'exécuter, sans raisonner, sans alléguer aucune excuse, sans y opposer ses inclinations ou ses répugnances naturelles. Une si grande dépendance est effrayante au premier coup

d'œil, et paroît tenir l'ame dans une gêne insupportable. Nous verrons dans la suite comment Dieu sait adoucir son joug, et comment l'amour le rend délicieux.

## II.

### RAISONS DE SE DONNER AINSI A DIEU.

#### 1.<sup>o</sup> *Rien n'est plus juste.*

Sans nous laisser donc rebuter par de vaines imaginations qui sont démenties par l'expérience, commençons d'abord par examiner les raisons qui nous engagent à nous donner ainsi à Dieu. Ces raisons sont sans nombre ; et il seroit trop long de les rapporter toutes : je me bornerai aux principales.

N'est-il pas souverainement juste que je me donne tout entier et sans réserve à celui qui m'a tiré du néant, et qui me conserve à chaque instant l'existence qu'il m'a donnée ; qui est mon premier principe et ma fin dernière, mon souverain bien, de qui j'ai tout reçu, de qui j'attends tout, et sans lequel il m'est impossible d'être heureux ? Quel besoin Dieu a-t-il de moi ? Aucun. Que j'existe, ou que je n'existe pas ; que je me donne à lui, ou que je ne

m'y donne pas, il n'en sera pas moins heureux. Pourquoi donc exige-t-il que je sois tout à lui ? C'est que l'ordre le veut ainsi ; c'est que Dieu ne peut pas m'autoriser à demeurer le maître de moi-même, ni à me donner à nul autre qu'à lui. Si je prétens avoir le droit de disposer de moi comme il me plait, je suis un usurpateur ; je ravis à Dieu un bien qui lui appartient ; si je me donne à tout autre, ce ne peut être qu'à une créature, à qui je ne puis me donner, et qui ne peut me recevoir, sans injustice, et sans faire à Dieu le plus grand des outrages, celui de lui préférer quelque chose.

Mais s'il est juste que je sois à Dieu, il est juste que j'y sois en tout et pour toujours : en aucune chose, en aucun temps, je ne puis me soustraire à son domaine. Son droit s'étend à tout ce que je suis, en quelque état, en quelque circonstance que je me trouve. Il m'a créé, et n'a pu me créer que pour lui. J'abuse de mon esprit, si je l'emploie à une autre fin qu'à le connoître ; j'abuse de mon cœur, si je n'emploie à l'aimer tout ce qu'il a d'affection ; j'abuse de ma liberté, si je m'en sers autrement que pour me déterminer à lui plaire en toute chose ; j'abuse de toutes les

facultés de mon ame et de mon corps , si je n'en fais pas un usage conforme à ses intentions. Ce n'est point assez que je ne l'offense pas , il faut que je m'étudie à lui être agréable , et par conséquent à faire en toute rencontre sa volonté. Rien n'est laissé à ma disposition , pas plus qu'à celle des anges et des bienheureux. Jésus-Christ ne nous enseigne-t-il pas à dire au Père céleste : *que votre volonté soit faite en la terre comme au Ciel ?* Y a-t-il un instant, une occasion où la volonté de Dieu ne se fasse pas dans le Ciel ? Nous sommes donc obligés de tendre à l'accomplir aussi pleinement et aussi constamment sur la terre. Toute la différence qu'il y a entre les bienheureux et nous , c'est qu'ils ne peuvent plus s'écarter de la volonté de Dieu, parce qu'ils y sont fixés immuablement par leur état, et que nous avons toujours ici-bas le malheureux pouvoir de nous en éloigner. Mais du reste, c'est un devoir aussi indispensable pour nous que pour eux de n'avoir point d'autre règle que la volonté divine.

Ainsi, que je consulte ma raison et ma conscience, que je consulte ma religion et ma foi, que je considère ce que Dieu est en lui-même, et ce qu'il est par rapport à

moi ; tout me fait une loi de me donner tout-à-fait à Dieu , et à Dieu seul ; tout se réunit pour m'apprendre que c'est là ma première et ma plus grande obligation.

### III.

#### SECONDE RAISON.

*Je ne puis être heureux qu'en me donnant à Dieu.*

Dieu étant mon souverain bien , il ne peut y avoir de bonheur pour moi , soit en cette vie , soit en l'autre , que par mon union avec lui. Mais ici-bas où je ne le connois que par la foi , quelle autre union puis-je avoir avec Dieu , qu'en me donnant à lui , pour ne m'en plus séparer ; qu'en lui dévouant et mon esprit et mon cœur , pour ne faire qu'un avec lui par la conformité de sentimens et d'affections ? Car c'est dans cette conformité que consiste l'union des esprits. Il m'a donné le discernement et la liberté , afin que , connoissant ce qu'il est , et mes rapports avec lui , je m'attache uniquement et inviolablement à lui par un choix éclairé. Son intention a été que ce don de moi-même étant libre , fût glorieux pour lui et méritoire pour moi ;

c'est-à-dire, que le glorifiant par un amour de préférence, et commençant dès cette vie à être heureux par cet amour, je méritasse de le glorifier à jamais dans le Ciel, et d'y trouver la consommation de mon bonheur dans la consommation de mon amour.

Aussi me dit-il, dans l'Ecriture : *Mon fils, donne-moi ton cœur* (1). Tout ce qu'il veut de moi se réduit à ce don, qui en effet comprend tout, qui est le seul dont il soit jaloux, et sans lequel toute offrande de ma part ne seroit rien pour lui. Donne-moi ce cœur que j'ai fait pour moi, que je puis seul remplir, qui par ses désirs les plus intimes ne soupire qu'après moi, et qui ne sauroit trouver la paix et le bonheur hors de moi. Il m'appartient, et n'appartient qu'à moi ; et ce qui fait sa grandeur et sa noblesse, c'est que tout autre être que moi est trop petit pour lui. Ce n'est pas pour son propre avantage que Dieu nous le demande, c'est pour le nôtre. Il n'a pas besoin de nous ; nous ne pouvons nous passer de lui. Il est souverainement heureux par lui-même ; et je ne serai jamais heureux sans lui.

Puis-je faire mon bonheur à moi-même?

(1) Prov. 23. 26.

Non, je ne vois en moi qu'indigence ; et cela ne me surprend pas, puisque je ne suis qu'une créature tirée du néant. Les autres créatures et tous les biens de l'univers peuvent - ils contribuer à mon bonheur ? pas davantage. Ce sont des êtres sortis du néant comme moi, aussi indigens de leur fonds que moi. Je les posséderois tous et pour toujours, que mon cœur n'en seroit pas moins vide, moins affamé, moins désireux du vrai bien, du bien suprême, qui n'est autre que Dieu. Jusqu'à ce que ce cœur soit tout-à-fait à Dieu, il n'a point de repos, il désire, il regrette toujours quelque chose. Au contraire, il est plein, joyeux, tranquille, lorsqu'il possède Dieu ; il n'est plus sujet à l'ennui, qui ronge, qui dévore, qui consume quiconque ne cherche pas son bonheur en Dieu. Mais jamais le cœur humain ne possédera Dieu, qu'autant que Dieu le possédera ; Dieu ne se donnera à lui, qu'à proportion qu'il se donnera à Dieu. *Tout pour tout.*

---

## IV.

## TROISIÈME RAISON.

*Je n'ai que le moment présent pour disposer de moi.*

Que je ne dise pas : je me donnerai à Dieu quand je voudrai ; rien ne presse , j'ai tout le temps d'y songer. Un tel discours est également faux et insensé. Il est faux : car je n'ai que le temps de la vie présente, si courte , si incertaine , pour me donner à Dieu. Je ne dispose pas d'un mois , d'un jour , d'une heure ; je n'ai en ma puissance que le moment présent. Si je ne prends pas à ce moment ma résolution , pourrai-je la prendre dans le moment suivant ? Serai-je en vie ? A cet instant la grâce me sollicite vivement ; si je la rebute , ne me rebutera-t-elle pas ? S'est-elle mise à ma discrétion , pour que j'en use quand il me plaira ? La chose me sera-t-elle plus aisée à faire demain qu'aujourd'hui ? Si je diffère , je ne la ferai peut-être jamais. D'ailleurs n'est-il pas insensé de remettre d'un jour à l'autre à entrer dans la seule voie qui mène au bonheur ? de ne pas faire sitôt que Dieu nous en

*Retr. Spir.*

N



presse , ce qu'on regrettera de n'avoir pas fait plutôt ? Pourquoi me réduirois-je à dire un jour avec saint Augustin : *J'ai commencé bien tard à vous aimer , beauté si ancienne , beauté si nouvelle ; j'ai commencé bien tard à vous aimer ?* Hélas ! j'aurois déjà ce reproche à me faire , en me donnant tout à l'heure à vous , ô mon Dieu. Pourquoi l'aggraver par de nouveaux délais , et me le rendre plus amer ? Qu'il est douloureux ce reproche , à un cœur que l'amour divin a blessé ! S'il nous fait la grâce de blesser le nôtre , rendons-nous tout aussitôt ; et recevons avec reconnaissance la plus douce des blessures. En vérité , nous ne savons pas quel tort nous nous faisons , en différant de nous donner entièrement à Dieu.

## V.

## QUATRIÈME RAISON.

*Je ne puis glorifier Dieu autrement  
qu'en me donnant à lui.*

Dieu m'a créé pour sa gloire ; c'est la première fin qu'il s'est proposée ; et c'est aussi la première que je dois avoir en vue à son service. Mais de quelle autre manière

puis-je le glorifier , qu'en me donnant tout à lui ?

Ce qui le glorifie , n'est pas ce que je fais de mon chef pour sa gloire ; mais ce qu'il fait lui-même en moi et par moi. Il ne veut de moi qu'un dévouement absolu , qu'une disposition sans bornes d'obéissance , qui, ne lui refusant rien , ne lui résistant en rien , lui laisse exercer à son gré son domaine sur moi. Il est glorifié par moi autant qu'il veut l'être , lorsqu'il me tient toujours en sa main , et qu'il me trouve souple à toutes ses volontés. Que je fasse pour lui de grandes choses , que je n'en fasse que de petites , cela lui est indifférent , pourvu que je fasse ce qu'il veut. Sa seule volonté donne du prix aux choses , il ne les estime que par cet endroit. L'acte par lequel on se donne sans réserve à lui , est proprement le seul qui lui soit glorieux ; tout le reste n'en est que la suite et l'exécution , et tire son mérite de cette source. Si je suis tant soit peu jaloux de la gloire de Dieu , puis-je hésiter un moment à la lui procurer par cette donation entière de moi-même ?

De plus , Dieu a des desseins particuliers sur chaque ame : celle-ci est destinée à le glorifier d'une façon , et celle-là à le glo-

rifier d'une autre façon. Le choix de la manière ne nous appartient pas; tout ce qui nous regarde est de répondre parfaitement à notre destination. J'ignore ses desseins sur moi : mais je sais certainement qu'ils ne seront jamais remplis, que je ne me sois donné tout-à-fait à lui. Il attend de moi cette donation pour me les manifester; parce que s'il me les découvroit auparavant, je n'y consentirois pas, ou que, quand j'y consentirois, je n'aurois pas le courage de les accomplir. Jésus-Christ ne fit connoître à saint Paul les grandes vues qu'il avoit sur lui, que quand soumis et prêt à tout, il lui eût dit : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Si nous lisons avec attention la vie des saints, nous y remarquerons qu'il ne s'est expliqué sur ce qu'il vouloit d'eux, qu'après qu'ils se furent donnés à lui. Quel malheur pour moi, si, faute de m'être donné à Dieu, je vivois et je mourais sans avoir accompli, ni même connu ses desseins sur moi!

---

## VI.

## CINQUIÈME RAISON.

*Je ne puis me sanctifier que par cette voie.*

Ce malheur seroit d'autant plus grand, que ma sanctification dépend entièrement de la gloire que je procurerai à Dieu. Je serai un saint, si je lui procure toute la gloire qu'il attend de moi ; je ne parviendrai pas à la sainteté, peut-être j'exposerais mon salut, si je ne me mets pas en état de glorifier Dieu comme il le désire, en me donnant tout à lui. Notre-Seigneur montra un jour à sainte Thérèse la place qu'elle auroit occupée dans l'enfer, si elle n'avoit pas répondu aux desseins de sanctification qu'il avoit sur elle. Peut-être n'y a-t-il point de milieu pour moi entre être un grand saint ou un réprouvé. Mais quand il y en auroit un, et quand je ne courrois aucun risque pour mon salut, ne serois-je pas ennemi de moi-même, de ne pas tendre à toute la perfection à laquelle je suis appelé, et où je ne pourrai parvenir, qu'en me donnant entièrement à Dieu ?

Si j'ai de la foi, je ne dois rien mettr

au-dessus, ni même en comparaison de la sainteté qui est pour moi le principe de tout bonheur présent et à venir. Or, par la donation de moi-même à Dieu, j'entre dans la voie de la sainteté, et je ne saurois y entrer que par là. Car quelle disposition plus prochaine à la sainteté, que celle de se remettre tout-à-fait entre les mains de Dieu, afin que lui-même nous sanctifie ? Dieu n'est pas moins le seul sanctificateur, que le seul saint ; toute sainteté résidente en la créature est l'ouvrage de Dieu. C'est lui qui le commence, qui le continue, qui l'achève. Tout ce qu'il me demande est de m'abandonner à sa conduite, de ne mettre aucun obstacle à son œuvre, mais de la seconder par ma coopération. Il y travaillera donc avec d'autant plus de succès, que je l'aurai rendu absolument le maître de ma volonté ; car c'est sur ma volonté principalement que se fait ce travail. Que fais-je en me donnant à Dieu ? Je donne d'avance un consentement général à tout ce qu'il jugera à propos de faire en moi pour ma justification ; et tant que ce consentement subsiste, il est clair qu'il s'étend à toutes les opérations particulières de la grâce en moi. Tant que ce consentement n'est pas révoqué, Dieu agit libre-

ment et sans aucune interruption sur moi, soit pour me corriger de mes défauts, soit pour me faire pratiquer les vertus, soit pour purifier mes intentions : la grâce prend chaque jour plus d'empire sur la nature ; le vieil homme se détruit ; l'homme nouveau s'édifie ; l'ouvrage s'avance, et parvient enfin à la perfection que Dieu veut lui donner. Qui pourroit l'arrêter dans son travail, dès que je ne lui résiste pas ? et quel moyen plus efficace de ma part, de ne lui opposer aucune résistance, que de me livrer tout-à-fait à lui ? Je puis toujours me reprendre, il est vrai ; mais Dieu, voyant ma droiture et ma générosité, me tient en garde contre moi-même, me porte à m'appuyer de plus en plus sur lui, à me confier entièrement en lui ; et il manie si bien la volonté, qu'elle n'appréhende rien tant que de redevenir maîtresse d'elle-même, et de se retirer de la conduite de Dieu.

## VII.

*Le précepte d'aimer Dieu ne peut bien s'accomplir que par là.*

Voilà déjà de grandes raisons de faire à Dieu cette consécration de nous-mêmes.

En voici d'autres , qui ne sont pas moins fortes. Je suis obligé d'aimer Dieu de tout mon cœur , de tout mon esprit , de toute mon âme , de toute ma force. C'est le premier et le plus grand des préceptes. Mais comment puis-je l'aimer ainsi , si tout mon cœur , tout mon esprit , toute mon âme , toutes mes forces ne sont pas consacrés à son amour ? de quelle autre manière puis-je les lui consacrer , que par une parfaite donation de moi-même ? Pesez bien cette raison ; elle est claire et décisive. Vous allez voir que la chose est absolument impossible autrement.

Le précepte de l'amour de Dieu oblige à deux choses ; la première , à éviter toute offense de Dieu , grande ou petite , et à ne se rien permettre de propos délibéré qui puisse le moins du monde lui déplaire ; à se tenir même en garde le plus qu'il se peut , contre les fautes légères de premier mouvement et de surprise ; la seconde , à pratiquer selon son état et selon les occurrences , toutes les vertus que Dieu exige de nous , et dans toute la perfection qu'il l'exige ; à s'efforcer de lui plaire en tout , et à ne pas regarder à ce qu'il peut nous en coûter d'efforts et de sacrifices pour lui être agréables. Ce précepte pris , comme

on doit le prendre , en toute son étendue , par rapport à ce qu'il défend et à ce qu'il ordonne , comprend évidemment la fuite de tout mal , et la poursuite de tout bien. Mais est-il possible d'être dans la détermination sincère et constante de fuir tout mal et de poursuivre tout bien , à moins de s'être donné à Dieu pleinement et irrévocablement ?

Le chrétien ne doit se permettre rien qui puisse affaiblir en lui tant soit peu la charité , et au contraire il doit embrasser tout ce qui est propre à l'augmenter. Il est plus ou moins coupable , s'il est cause du refroidissement de l'amitié de Dieu envers lui ; il l'est encore si , par négligence , par lâcheté , par indifférence , il ne contribue pas autant qu'il est en lui à l'accroissement d'une amitié si précieuse. Cela n'est pas douteux , mais remplira-t-il jamais ces deux devoirs , et se mettra-t-il en état de les remplir , autrement que par une donation entière et sans réserve de lui-même à Dieu ?

Dieu seul qui peut mettre en nous son saint amour , qui seul peut lui donner l'accroissement , est assurément disposé à nous accorder toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour la conservation et l'aug-



mentation du trésor de la charité ; mais ces grâces , sans lesquelles nous ne pouvons rien , il ne nous les donne qu'à proportion que nous nous donnons à lui. Il commence ; mais il faut que nous répondions , sans quoi il ne continue pas ; et si nous usons de réserve à son égard , nous le forçons , pour ainsi dire , à resserrer par rapport à nous les effets de sa bonté. Quand par son Saint-Esprit il a répandu dans nos cœurs la charité , le premier effet qu'il en attend est le don de nous-mêmes. Il ne nous témoigne son amour que pour provoquer le nôtre ; et plus les marques qu'il nous en donne sont grandes , plus il attend de retour de notre part. Il est donc évident que ses grâces n'iront toujours croissant , qu'autant que nous les mériterons par notre correspondance ; et que cette correspondance ne sera jamais entière , si notre donation ne l'est pas.

Vouloir mettre quelque borne , quelque réserve à l'amour de Dieu , c'est aller directement contre la nature de cet amour , qui , du côté de son objet , est essentiellement infini , et qui ne peut être borné que par la capacité finie du cœur qui aime. Mais cette capacité peut toujours devenir plus grande ; elle n'a point d'autre mesure

fixe que celle qu'il plaît à Dieu d'y mettre; et de ma part je ne puis la fixer. Je dois aimer Dieu sans mesure, c'est-à-dire, de toute la capacité de mon cœur, laquelle est toujours susceptible de s'étendre. Mais je ne l'aimerai jamais sans mesure, si je ne suis pas à lui sans mesure; ni de toute la capacité de mon cœur, s'il ne lui est pas tout-a-fait dévoué.

S'il nous étoit possible d'aimer Dieu infiniment, comme il s'aime lui-même, nous serions obligés de l'aimer de la sorte, parce que cet amour est le seul qui répond à son infinie perfection; et nous n'en sommes dispensés, qu'à cause que cela n'est pas en notre pouvoir. Nous devons donc l'aimer autant que nous en sommes capables avec sa grâce, qui nous est toujours offerte pour l'aimer de plus en plus. Ainsi l'intention de Dieu est que notre amour prenne sans cesse de nouveaux accroissemens, et que nous ne soyons jamais contents de nous-mêmes, comme si nous l'aimions assez, puisque nous pouvons à chaque instant l'aimer davantage. Mais qu'est-ce qu'aimer, si ce n'est pas se donner à l'objet qu'on aime? Le propre de l'amour est de donner tout ce qu'il peut donner; il est imparfait, tant qu'il se réserve quelque

chose ; et le cœur qui est vraiment à Dieu, ne sauroit être content s'il a la moindre réserve à se reprocher.

Plus on approfondira la matière de l'amour de Dieu , plus on se convaincra que l'obligation qui nous est imposée, ne peut être remplie que par une donation entière de nous-même. Le cœur ne se sent à l'aise, que quand il l'a faite ; jusque là il ne sauroit avoir habituellement le goût de Dieu , ni trouver une douceur , une paix parfaite à son service. Consultons - nous sur ce point ; et notre état intérieur nous répondra si nous sommes tout-à-fait à Dieu, ou non.

### VIII.

*L'exemple de Jésus-Christ nous impose la loi de nous donner à Dieu.*

Nous sommes obligés , en qualité de chrétiens , de marcher à la suite de Jésus-Christ, c'est-à-dire , de l'imiter. Notre salut est attaché à cette imitation. L'Evangile y est exprès en beaucoup d'endroits ; et saint Paul assure de tous les élus , qu'ils sont prédestinés à devenir conformes à l'image du Fils de Dieu. En effet , le Verbe ne s'est fait chair, et n'a habité parmi nous , que pour nous servir de modèle.

Mais en quoi principalement est-il notre modèle ? Dans son dévouement à Dieu son Père. Voilà le point capital de notre ressemblance avec lui ; c'est le premier et le grand trait, auquel se rapportent tous les autres. Or, le dévouement de Jésus-Christ a été parfait ; il a commencé au premier instant de sa vie ; il n'a jamais été révoqué ni affoibli par la moindre reprise ; et il a été consommé à son dernier soupir sur la croix. Toutes les volontés du Père céleste sur lui , lui ont été proposées ; il les a acceptées, il s'y est soumis sans exception , quelque rigoureuses qu'elles fussent, et il les a accomplies sans en omettre la moindre circonstance. Qu'est-ce que la vie de Jésus-Christ, qu'une exécution suivie et non interrompue de l'oblation qu'il avoit faite de lui-même en venant au monde.

Il en doit être ainsi à proportion de la vie du chrétien. Dès qu'il se connoît, et qu'il est instruit qu'un chrétien n'est qu'un disciple et un imitateur de Jésus-Christ, il faut qu'il s'offre comme lui à toutes les volontés de Dieu, qu'il se mette en devoir de les accomplir, sans jamais s'en écarter, et qu'il y soit fidèle jusqu'à la mort. Il doit être intiniment persuadé que tous

ses pas sont comptés, que toute sa route lui est tracée, que tout ce qu'il a à faire ou à souffrir dans le cours de sa vie est réglé par la providence, et qu'il n'a plus qu'à marcher exactement dans cette route sous la conduite de Dieu. Un chrétien qui n'est pas dévoué à Dieu, n'est pas chrétien dans le cœur, quelque chose qu'il puisse être à l'extérieur. Un chrétien qui n'est dévoué à Dieu qu'avec restriction, comme le sont presque tous, est un chrétien imparfait, un foible imitateur de Jésus-Christ. Si l'on n'a pas communément cette idée de la vie chrétienne, c'est qu'on ne la puise pas à sa source, dans la doctrine et l'exemple du Sauveur.

## IX.

*Le renoncement prescrit dans l'Evangile, est la même chose que le don de soi-même à Dieu.*

Jésus-Christ a dit : *Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* (1). Telles sont les deux conditions qu'il exige de quiconque voudra le suivre, se renoncer, et porter sa croix. Mais ces

(1) Matth. 16 24.

deux conditions présupposent et renferment le don de soi-même à Dieu, et elles n'en sont proprement que l'exécution. Se renoncer, dans le sens que Jésus-Christ l'entend, c'est se remettre entre les mains de Dieu, afin que de pécheurs et d'imparfaits, il nous rende justes et parfaits ; c'est lui livrer toutes nos facultés, afin qu'il les purifie ; c'est nous désister de notre propre conduite, afin que nous conduisant lui-même par sa grâce, il nous élève à une sainteté digne de lui. Le chrétien ne se renonce que pour se donner à Dieu ; dès qu'il s'est renoncé, il n'est plus à lui, il est à Dieu ; et la pratique du renoncement ne consiste qu'à combattre et détruire en soi tout ce qui nous empêche d'être parfaitement à Dieu. Il faut donc entrer dans la carrière à la suite du Sauveur, par un acte général de renoncement, qui répond au don de soi-même ; et en venir ensuite aux renoncemens particuliers que Dieu exige successivement, nous faisant mourir en détail à nous mêmes, pour ne vivre plus qu'en lui.

Pareillement prendre sa croix et la porter, c'est recevoir chaque jour comme de la main de Dieu toutes les peines, les contradictions, les humiliations qui nous

viennent de quelque part que ce soit , de Dieu , des hommes , ou du démon ; c'est ne pas s'en plaindre , mais les souffrir avec résignation , avec patience , avec amour. Ce qu'on ne sauroit faire , si l'on ne reconnoît que Dieu est le maître de disposer comme il lui plaît de notre personne et de tout ce qui nous appartient , et si l'on n'est dans l'état habituel de dévouement où étoit Job , lorsqu'il disoit : *Le Seigneur m'a donné, le Seigneur m'a ôté; tout est arrivé selon qu'il a plu au Seigneur; que le nom du Seigneur soit béni.* Est-il possible de parler et de penser de la sorte , de conserver un cœur soumis et paisible au milieu de tous les genres d'afflictions , si l'on ne s'est pas donné pleinement et sincèrement à Dieu , avec la volonté de ne jamais se reprendre , en quelque état qu'on se trouve ? N'est-il pas évident que , dans les croix , nos plaintes , nos murmures , nos résistances ont leur source dans l'esprit propre , dans l'amour-propre , dans une nature , en un mot , qui n'est pas sanctifiée , et qui vit encore en elle-même et pour elle-même ? Il ne faut donc pas se flatter de suivre Jésus-Christ par la voie du renoncement et de la croix , si l'on n'a commencé par se donner entièrement à Dieu.

## X.

*Le titre d'enfans de Dieu nous impose l'obligation de nous donner à lui.*

Nous sommes, en qualité de chrétiens, les enfans de Dieu ; nous recevons au baptême la grâce de l'adoption divine , adoption dont le caractère est ineffaçable , et nous y prenons l'engagement sacré de vivre en enfans de Dieu. Car ce caractère tourneroit à notre condamnation , si nous le démentions par notre conduite. Or, saint Paul déclare que *ceux-là sont les enfans de Dieu , qui sont conduits par l'esprit de Dieu* (1). Les autres en ont le titre ; mais ils n'en remplissent pas les obligations , si l'esprit de Dieu ne les gouverne pas.

L'esprit de Dieu , est un esprit de charité , un esprit de grâce , un esprit surnaturel qui nous élève au-dessus de nous-mêmes , qui nous change en d'autres hommes , et qui nous rend conformes à Dieu dans nos pensées, nos affections, nos actions. Cet esprit de Dieu, aussi doux que puissant, ne nous fait pas violence ; il ne nous conduit qu'autant que nous consentons à être conduits par lui. Afin donc que l'esprit de Dieu nous conduise en toutes

(1) Rom. 8. 14.



nos démarches , tant pour l'intérieur que pour l'extérieur , il faut que nous nous soyons donnés à Dieu , que nous lui ayons cédé tout pouvoir sur notre volonté , et que nous le laissions disposer de nous à son gré. Si nous sommes encore à nous-mêmes ; si nous prétendons être en droit de nous gouverner en quoi que ce soit ; si nous opposons à l'esprit de Dieu la plus légère résistance , il ne sera pas vrai qu'il nous conduise en tout , et nous n'agissons pas en enfans de Dieu dans les choses où son action ne dirigera pas la nôtre. C'est une conséquence manifeste de la doctrine de l'Apôtre.

Remarquons encore , et cette observation est très-importante , que comme , en qualité d'hommes et d'êtres raisonnables , nous devons suivre en tout la raison , et ne nous permettre jamais rien qu'elle n'approuve : de même , en qualité de chrétiens nous devons suivre en tout l'esprit de Dieu , et ne jamais nous en écarter. Toute disposition intérieure , toute action extérieure que l'esprit de Dieu ne reconnoît pas pour la sienne , est condamnable en un chrétien , ou du moins ne mérite aucune louange , et lui est tout-à-fait inutile pour le salut. Sur cette règle qui est incontestable , com

bien d'œuvres perdues pour le Ciel, que d'heures vides dans la vie de la plupart des chrétiens ! D'où vient cette inutilité, cette perte immense de momens si précieux ? De ce qu'ils ne se sont pas donnés à Dieu, pour être gouvernés en tout par son esprit.

## XI.

*La sanctification de nos actions les plus communes nous impose la même obligation.*

Saint Paul, en qui Jésus-Christ parloit, fait un devoir à tous les chrétiens d'agir en tout pour la gloire de Dieu, et de sanctifier ainsi leurs actions les plus ordinaires, même celles qui sont purement animales, comme le boire et le manger. C'est-à-dire, qu'il leur ordonne de se proposer en tout des vues surnaturelles, et de relever les actions les plus basses et les plus terrestres, auxquelles notre condition nous assujétit, par la sainteté de nos motifs. Mais il n'est pas possible d'agir ainsi, si Dieu n'est pas habituellement l'objet de notre intention, s'il n'est pas le maître absolu de notre esprit et de notre cœur. Autrement les choses de la terre qui agissent si fortement sur nos sens et sur notre imagination, et qui

remuent si vivement nos passions, nous attireront à elles, nous détourneront de notre fin, et nous porteront à les chercher pour le plaisir attaché à leur jouissance. Si elles ne nous entraînent pas dans des excès criminels, du moins elles nous souilleront par une infinité de fautes légères; elles nous feront souvent perdre de vue Dieu et la dignité de notre condition, pour nous laisser aller à *l'enchantement de la bagatelle*, pour nous occuper trop des besoins et des aises du corps, et de ce qui flatte la sensualité, la vanité, la curiosité.

Tant qu'on n'est pas entièrement à Dieu, on n'aperçoit pas cette foule d'imperfections qui se glissent dans notre conduite, et qui, s'attachant à notre ame comme la poussière, en ternissent la pureté et l'éclat. Elles ne deviennent sensibles, et l'on ne connoît bien le tort qu'elles nous font, qu'à la faveur de la lumière divine, qui n'est communiquée autant qu'il est besoin pour cela, qu'aux ames dont Dieu a pris une pleine possession. Dieu, régnant en nous, ne souffrira jamais que dans les plus petites choses nous agissions pour une fin qui ne soit pas digne de lui, et qui ne se rapporte pas à sa gloire; chaque fois que

nous nous en écarterons , il nous le reprochera ; et , usant de tout l'empire de sa grâce , il nous inspirera d'agir chaque jour d'une manière plus parfaite. Mais Dieu ne commencera d'établir son règne en nous , que du moment que nous nous serons donnés tout-à-fait à lui , pour n'avoir plus d'autre amour que le sien , d'autres intérêts que les siens , d'autre vue que celle de lui plaire. Jusque là on sera aveugle sur le fonds même de la perfection chrétienne , et sur les détails immenses qu'elle embrasse ; on ne s'en formera que de fausses idées , dont on ne voudra pas revenir ; on ne la goûtera pas , on ne la pratiquera pas , et sous le bas et dangereux prétexte que le salut n'y est pas essentiellement intéressé , on se moquera de ceux qui la pratiquent et la prêchent , et l'on aura une secrète aversion pour eux

## XII.

*La nécessité de se donner à Dieu est comprise dans l'Oraison dominicale.*

Jésus-Christ a enseigné de sa propre bouche la prière que chaque chrétien doit adresser à Dieu , et il y a renfermé toutes les demandes qu'il doit faire. Il en est peu

qui ne la disent au moins deux fois le jour , le matin et le soir. Mais la comprennent-ils ? La profèrent-ils du fond du cœur ? Mettent-ils en pratique ce qu'elle contient ? Ils s'en faut bien pour la plupart, parce que, pour avoir l'intelligence , le goût et la pratique de cette prière , il faut être tout-à-fait à Dieu.

Et sans entrer ici dans une longue explication , que j'ai donnée ailleurs , peut-on appeler Dieu du nom de *Père* , peut-on avoir dans le cœur les sentimens que ce nom doit y exciter , peut-on se comporter comme le doit faire un enfant à l'égard d'un tel père , si l'on ne lui est pas entièrement dévoué ? Pesons bien toutes les qualités et tous les droits de ce titre de père , par rapport à Dieu ; pesons tous les devoirs que le respect , l'amour , la reconnoissance , la dépendance nous imposent à son égard comme ses créatures et ses enfans adoptifs , et jugeons nous-mêmes si la première et la plus indispensable de nos obligations n'est pas de lui donner irrévocablement notre cœur.

Nous lui demandons , avant toutes choses , *que son nom soit sanctifié* , c'est-à-dire que toute la gloire qui appartient à ce nom ineffable lui soit rendue. Et par

qui rendues ? par toutes les créatures intelligentes , et principalement par nous-mêmes. Toute notre vie ne doit donc être qu'une sanctification continuelle du nom de Dieu , qu'un désir continuels qu'il soit sanctifié par les autres hommes. Le zèle de sa gloire doit nous brûler , nous dévorer sans cesse à la vue de tant d'outrages qui le déshonorent. Le don de notre cœur est la seule chose qui puisse nous mettre dans cette disposition ; et s'il y a si peu de chrétiens qui y soient , c'est qu'il en est très-peu qui lui aient donné sincèrement leur cœur. Quelle est d'ailleurs la gloire que Dieu attend de nous ? Celle d'en être aimé en toutes choses et par-dessus toutes choses. *Dieu* , dit saint Augustin , *n'est honoré que par l'amour* , tous ses commandemens se rapportent et se réduisent à l'amour. Et qu'est-ce que l'amour , si ce n'est pas le don du cœur et les suites de ce don ?

Nous demandons en second lieu , *que son règne arrive*. Quel règne , sinon celui de l'amour ? et où Dieu veut-il l'établir , si ce n'est dans notre cœur ? Ce règne doit se consommer dans le Ciel , mais il faut qu'il commence sur la terre. Et peut-il commencer dans chacun de nous

autrement que par le don de notre cœur ? Dieu ne règne en nous qu'à proportion qu'il est le maître de notre volonté ; il ne domine sur toutes nos affections que quand elles se réduisent à une seule, dont il est l'objet. Son règne ne s'établit que sur la destruction de l'amour-propre, son ennemi capital ; et ce n'est qu'en donnant notre cœur à Dieu sans réserve, que nous prenons la résolution efficace d'en bannir absolument l'amour-propre, tant par nos efforts secondés de la grâce, qu'en laissant Dieu porter lui-même les derniers coups à son ennemi.

Nous demandons enfin *que la volonté de Dieu s'accomplisse sur la terre, comme elle s'accomplit dans le Ciel*. N'est-ce pas lui demander en d'autres termes, que nos cœurs soient à lui aussi parfaitement que le cœur des bienheureux ? Qu'il ne trouve pas plus de résistance de notre part que de la leur, à tout ce qui est de son bon plaisir ? Que nous nous portions avec la même ardeur, la même obéissance, le même désintéressement, à l'exécution de toutes ses volontés ? Si nous n'avons pas ces sentimens dans l'ame, lorsque nous faisons une telle demande, il est clair que nous ne remplissons pas l'intention de  
Jésus-

Jésus-Christ, et que nous ne prions pas le Père céleste comme nous devons le prier; nous proférons les paroles, mais le cœur ne les dicte pas; et comment partiroient-elles du cœur, s'il n'est pas tout dévoué à Dieu? Ces demandes si saintes sont autant de mensonges dans notre bouche, tant que nous refusons à Dieu ce qu'il attend de nous pour la sanctification de son nom, pour l'établissement de son règne, pour l'accomplissement de ses volontés. Examinons-nous sérieusement là-dessus, et jusqu'à ce que nous ayons fait à Dieu une entière oblation de nous-mêmes, craignons de proférer pour notre condamnation l'Oraison dominicale.

### XIII.

*Les desseins de Dieu sur nous supposent pour leur exécution le don de nous mêmes.*

Une autre raison bien capable de nous déterminer à nous donner généreusement à Dieu, est celle-ci. Il est indubitable, dans les principes de la foi, que Dieu a destiné chacun de ses élus à un certain degré de gloire; qu'en conséquence il l'appelle à une certaine mesure de sainteté; qu'il lui a pré-

O



paré une certaine suite de grâces , qui toutes se tiennent et aboutissent à la grâce décisive de la persévérance finale ; enfin qu'il a prévu et arrangé sur ce plan toutes les circonstances et tous les événemens de sa vie. Mais il est évident que pour atteindre à ce degré de gloire , pour remplir cette mesure de sainteté , pour ne pas rompre cette chaîne de grâces , pour ne jamais sortir de cet ordre de providence , il est nécessaire que nous donnions pleinement notre cœur à Dieu , dans le moment décisif où il nous sollicite fortement de le lui donner : car il ne nous le demande que pour accomplir sur nous ses desseins de miséricorde. Si nous le lui refusons , ses desseins resteront sans exécution , et peut-être nous perdrons-nous. J'appelle ici refuser son cœur à Dieu , ne vouloir le lui donner qu'en partie , sous de certaines conditions , qu'avec de certaines réserves. Ces conditions et ces réserves sont pour Dieu un véritable refus ; car , quand il demande notre cœur , il le demande absolument et tout entier.

Combien de chrétiens de tous les états , même les plus saints , sont morts dans la disgrâce de Dieu , pour lui avoir refusé ce don de leur cœur ! Combien ont eu à se

reprocher des chutes déplorables, dont ils ont eu bien de la peine à se relever, sans pouvoir jamais se répondre avec une certaine confiance que Dieu les leur eût pardonnées ! Combien ont vécu dans l'imperfection, dans la tiédeur, dans des troubles et des anxiétés de conscience, évitant de rentrer en eux-mêmes, et n'osant jamais se flatter d'être bien avec Dieu, parce qu'ils ne lui accorderoient pas tout ce qu'il désiroit d'eux ! Quel tourment pour un chrétien, qu'une pareille incertitude sur ses plus grands et ses plus chers intérêts !

#### XIV.

*Le meilleur usage qu'on puisse faire de sa liberté, est de la remettre entre les mains de Dieu.*

Nous savons tous que notre perfection, notre salut, sont attachés au bon usage de notre liberté. Nous savons encore que nous pouvons à tout instant en abuser, qu'une petite faute peut nous conduire à une plus grande, et ainsi par degrés consommer notre réprobation. Notre foiblesse est extrême, nous ne pouvons nous le dissimuler ; nous sommes investis de tentations, et toujours enclins au péché par la

pente de notre cœur. La grâce de Dieu , il est vrai , ne nous manque pas , soit pour nous préserver de tomber , soit pour nous relever de nos chutes ; mais rien ne nous est plus ordinaire que de manquer à la grâce , et c'est là précisément ce qui nous rend coupables. La liberté nous est donnée pour nous sauver , et la plupart ne l'emploient qu'à se perdre.

D'où leur vient ce malheur , et quelle en est la première cause ? C'est qu'ils n'ont jamais remis leur libre arbitre entre les mains de celui qui seul peut le gouverner sûrement , et empêcher qu'il ne se détourne ni à droite , ni à gauche. Tant que nous voudrons en demeurer les maîtres , tant que nous prétendrons en disposer nous-mêmes , nous serons toujours dans le danger prochain d'en mal user , et si cette prétention ne nous conduit pas toujours à notre perte , du moins jamais elle ne nous conduira à la sainteté. Mais si , reconnoissant humblement notre aveuglement et notre foiblesse , nous supplions Dieu de se charger de nous ; si nous sommes décidés à ne point prendre parti de nous-mêmes sur aucun point important , si nous le consultons pour connoître sa volonté , et si nous attendons qu'elle se déclare , soit par

des avis intérieurs , soit par la voie de l'autorité ou des conseils ; alors nous n'avons à craindre aucun abus de notre liberté ; ce n'est plus nous qui répondons de nous-mêmes , c'est Dieu qui en répond ; et le soin qu'il prend de sa gloire, le tendre amour qu'il nous porte , nous garantiront de tout écueil , et nous conduiront infailiblement au port de l'heureuse éternité.

Persuadés , comme nous devons l'être , de cette vérité , comment pouvons-nous hésiter un moment à confier à Dieu la direction de notre liberté ? comment osons-nous faire un seul pas de nous-mêmes , former des projets , nous jeter dans des entreprises dont nous ne savons pas quelles seront les suites pour notre salut ? Ces projets , direz-vous , ces engagements n'ont rien de mauvais en eux , et je n'y vois rien qui intéresse le moins du monde ma conscience. Cela peut être ; mais vous ignorez ce qui en résultera par rapport à votre ame , vous ignorez si tel état de vie , telle liaison , tel voyage , tel changement de demeure ne sera pas pour vous une occasion de péché , ne sera pas la source de la perversion de vos principes et de vos mœurs. Le précipice ne se montre pas à vous dès les premiers pas que vous faites dans la

route ; mais peut-être y en a-t-il un ; Dieu le voit, et il vous en préserveroit si vous étiez résolu de ne faire aucune démarche sans le consulter.

Mais quoi ! reprendrez-vous , Dieu ne m'a-t-il doué de la liberté , qu'afin que je m'en dépouille et que je me réduise à un continuel esclavage ? Je ne pourrai donc plus disposer en rien de moi-même ? Dieu vous a donné la liberté afin que vous l'employiez à son service , et par conséquent que vous lui en fassiez hommage , et que vous la teniez toujours soumise à ses volontés. Il ne vous a pas fait libre pour vous autoriser à vous retirer de sa dépendance, mais pour que cette dépendance fût volontaire et de votre choix. Il vous fait connoître les droits qu'il a sur vous ; le besoin que vous avez de dépendre de lui , les avantages qui vous en reviennent , les risques que vous courez s'il ne vous tient pas sans cesse par la main ; après cela il vous laisse le maître de prendre votre parti. Pouvez-vous disconvenir que le meilleur usage que vous puissiez faire de votre liberté ne soit d'en user selon les vues de Dieu , et de la lui consacrer pour qu'il la gouverne par sa providence et par sa grâce ? Vous appelez cela vous réduire à l'esclavage ! Au con-

traire, c'est vous mettre dans la pleine liberté des enfans de Dieu. Vous disposerez en tout de vous-même, mais sous le bon plaisir de Dieu, dont vous aurez fait le vôtre, en vous donnant à lui. Si c'est là une servitude, c'est celle de l'amour, c'est celle des anges et des saints dans le Ciel, c'est la source de leur bonheur ; vous ne serez jamais heureux autrement, ni dans cette vie ni dans l'autre.

## XV.

*Le don de soi-même à Dieu est la clef de l'Evangile.*

Nous avons tous le plus grand intérêt à bien entendre l'Evangile, puisqu'il est la règle de nos mœurs, et aussi celle sur laquelle nous serons jugés par Jésus-Christ qui nous l'a dictée. Cette règle comprend deux choses, la doctrine de Jésus-Christ et ses exemples, qui en sont la fidèle et infailible interprétation. Mais jamais nous ne comprendrons bien ni cette doctrine, ni ces exemples ; encore moins les goûterons-nous, et nous mettrons-nous en devoir de les suivre, si nous ne commençons par nous donner sérieusement à Dieu. La raison en est claire : tout est surnaturel.

dans ce qu'a fait et enseigné Jésus-Christ ; tout est au-dessus de nos lumières naturelles ; et nous ne pouvons en avoir l'intelligence qu'autant que la grâce nous éclairera. Mais Dieu n'éclaire notre esprit qu'à mesure que nous le lui soumettons et qu'il le trouve docile à ses inspirations. Il ne sera donc éclairé qu'imparfaitement, tant qu'il ne sera pas dans une entière dépendance de l'esprit de Dieu. Et c'est pour cela que si peu de chrétiens , si peu de prêtres , si peu de religieux ont une connoissance un peu profonde de la morale chrétienne. Les saints eux-mêmes ne l'entendoient pas avant qu'ils se donnassent à Dieu. Saint Augustin en fait l'aveu dans ses confessions. A combien de docteurs , des plus habiles d'ailleurs , ne pourroit-on pas dire au sujet de la morale évangélique, ce que Jésus-Christ disoit à Nicodème : *Vous êtes maître en Israël , et vous ignorez ces choses*(1) ! Un ignorant , une simple femme qui sert Dieu de tout son cœur , pourroit vous en faire des leçons.

De plus , cette morale qui passe nos lumières , combat nos penchans naturels ; l'orgueil et l'amour-propre en ont une extrême aversion. Quiconque s'étudie tant

(1) Joan 3. 20.

soit peu lui-même , ne sauroit se le dissimuler , et c'est parce que le cœur ne la goûte pas , qu'on invente tant de fausses raisons pour s'en dispenser. Mais quel est le moyen unique et efficace de surmonter ce dégoût et cette aversion ? Nul autre que de se détacher tout-à-fait des créatures et de soi-même pour se livrer entièrement à Dieu. Jusqu'à ce qu'on ait pris ce parti , on regardera toujours la morale chrétienne comme un joug pénible auquel on s'assujétira le moins qu'on pourra , comme un fardeau pesant dont on cherchera à se soulager. Mais qu'on me trouve une seule personne sincèrement donnée à Dieu , qui ne sente et qui ne publie hautement que le joug de Jésus-Christ est plein de douceur, et que son fardeau est léger ! C'est que l'amour le lui fait trouver tel , et Dieu la remplit de cet amour en récompense de ce qu'elle lui a donné son cœur.

Enfin la pratique de la morale chrétienne est au-dessus de nos forces. Quand nous la comprendrions parfaitement , quand nous aurions pour elle le plus vif attrait , nous avons besoin d'une grâce spéciale pour en venir à l'exécution , pour ne pas nous rebuter des difficultés , pour surmonter les obstacles et pour persévérer



jusqu'à la fin dans la guerre contre nous-mêmes. A qui Dieu accorde-t-il ces secours privilégiés ? Est-ce aux ames lâches , tièdes , qui ne le servent que dans la crainte de se perdre , ou par des vues mercenaires , qui disputent en quelque sorte avec lui , et ne lui donnent que le moins qu'elles peuvent ; qui s'aiment en un mot plus elles-mêmes qu'elles n'aiment Dieu ? Non , ces secours sont réservés aux ames franches , droites , généreuses , qui se sont données à Dieu sans faire de conditions avec lui , et qui veulent être à lui sans partage. Que peut refuser Dieu à qui lui a tout donné , à qui est déterminé à tout faire , à tout souffrir pour lui plaire , à qui s'abandonne à sa conduite , et lui a transporté tout le droit qu'il a sur lui-même ? L'intelligence , le goût , la pratique de l'Evangile sont donc le fruit assuré du don de soi-même à Dieu.

Arrêtez-vous un peu ici , chrétiens , et réfléchissez sur ce que vous venez de lire. Aviez-vous fait jusqu'ici les réflexions que je vous suggère ? Vous paroissent-elles vraies , justes , importantes , décisives pour votre salut éternel , et même pour votre bonheur présent ? Si cela est , rendez-en grâces à Dieu ; mais après avoir entendu

sa voix, n'endurcissez pas votre cœur. Offrez-lui ce cœur qu'il vous demande, et que tant de raisons vous pressent de lui consacrer.

## XVI.

*Quelles doivent être les qualités du don  
De soi-même à Dieu.*

Mais quelles qualités doit avoir cette donation de soi-même à Dieu ? Je les ai exposées assez au long dans les *Caractères de la vraie dévotion*, et dans la seconde des *Maximes spirituelles*. On peut y recourir, mais cela n'est pas nécessaire. Tout le monde peut aisément concevoir que cette donation doit-être telle que Dieu la mérite, telle qu'il la désire, ou plutôt qu'il l'exige de tout chrétien par le commandement qu'il lui fait de l'aimer, telle enfin qu'il la demande de chacun en particulier. Il s'en explique par ses inspirations ; il ne s'agit que d'être disposé à écouter la grâce et déterminé à y correspondre fidèlement. Elle doit être faite de toute l'étendue et de toute la sincérité du cœur. Il faut qu'elle soit entière, absolue, irrévocable : entière, pour ne rien excepter ; absolue, pour n'admettre aucune condition ; irrévocable, pour embrasser tous

les momens de la vie jusqu'au dernier soupir. Ces trois mots comprennent tout.

Donnons - nous donc à Dieu , autant qu'il nous est possible , comme il veut lui-même se donner à nous dans l'éternité : tout entier , pour toujours , avec un amour incompréhensible. Est-ce trop que nous , qui devons tout à Dieu , qui ne nous aimons bien qu'autant que nous aimons Dieu , qui ne pouvons être heureux que par sa possession ; est ce trop , dis-je , que nous soyons à lui dans le court espace de la vie présente, comme il s'est engagé d'être à nous dans les siècles des siècles ?

Donnons-nous à Dieu , comme Jésus-Christ notre modèle s'est donné à son Père. Le dévouement du Sauveur a été aussi loin qu'il pouvoit aller , il en doit être ainsi du nôtre à proportion. Jésus-Christ avoit en soi la plénitude de la grâce, et il a eu aussi la plénitude du dévouement. Que le nôtre réponde à la mesure de grâce que nous recevrons. Dieu n'en veut pas davantage ; mais aussi il n'en veut pas moins ; il prétend que sa grâce ait tout son effet.

Donnons - nous à Jésus-Christ comme Jésus-Christ s'est donné à nous. *Il m'a aimé* , pouvons-nous dire avec saint Paul ,

*et*

*et il s'est livré pour moi* (1). A quoi s'est-il livré ? A tout ce que la justice de Dieu a exigé de lui pour me retirer de l'enfer et pour m'ouvrir la porte du Ciel. Avec quel amour il s'est livré ! qui pourroit l'exprimer ou même le concevoir ? En retour qu'attend-il de moi ? que je l'aime et que je me livre à lui. Non content de s'offrir pour nous une fois sur la croix, il continue de s'offrir tous les jours sur nos autels ; il se donne , il s'unit , il s'incorpore à nous dans le sacrement de l'Eucharistie , chaque fois que nous approchons de la table sacrée. Puis-je moins faire que de lui donner tout ce que je suis , comme il me donne tout ce qu'il est , sa chair , son sang , son ame , sa divinité ?

## XVII.

### *Des avantages du don de soi-même à Dieu.*

Voyons à présent quels sont pour nous les avantages d'une telle donation. Ce qu'on en peut dire en général , c'est qu'ils sont immenses, et qu'ils surpassent tout ce que l'esprit humain est capable de concevoir.

(1) Galat. 11. 2.

*Retr. Spir.*

Et d'abord pour ce qui concerne la vue future, il est certain qu'il n'y aura nulle proportion entre le bonheur du commun des élus et le bonheur de l'ame qui s'est donnée ici-bas à Dieu sans réserve. Car ce que Dieu récompense dans le Ciel, c'est moins les bonnes œuvres que la disposition du cœur, et l'amour qu'on aura eu pour lui. Il ne dépend pas de nous de faire de grandes choses pour Dieu, mais il dépend de nous de l'aimer beaucoup. Quelle sera donc la récompense d'une ame qui, en se donnant parfaitement à Dieu, l'a aimé autant qu'il désireroit qu'elle l'aimât, autant qu'elle a eu de grâces pour l'aimer, autant que son cœur a eu de capacité d'aimer? Après une telle donation, si elle a eu toutes les conditions requises, et que malgré les fautes inévitables à la fragilité humaine, elle ait été constamment mise en exécution; le chrétien en quelque temps et de quelque manière qu'il meure, a-t-il à craindre de passer par le purgatoire? Non, il ira droit au Ciel, qui est ouvert à la charité pure, et par sa donation il est mis dans cette voie de charité pure, où il avance toujours, tant qu'il est fidèle à ne point se reprendre. Quel trésor de mérites n'amasse-t-il pas chaque ins-

tant, et par la moindre de ses actions, à cause de la pureté et de l'excellence de ses dispositions ! Sans exclure le motif de son propre intérêt, il n'y pense point habituellement, il ne l'a point en vue, tout occupé qu'il est de Dieu et de son amour. Mais plus il s'oublie, plus Dieu pense à lui, et se propose de reconnoître ce qu'il fait uniquement pour lui. Dieu qui est l'amour même, se connoît sans doute en amour, et il prodiguera avec un plaisir ineffable toutes ses richesses en faveur d'une ame qui aura été tout amour pour lui.

A l'égard de la vie présente, il n'est point de situation plus heureuse que celle d'une ame qui s'est donnée toute à Dieu.

Penser le contraire, c'est une erreur aussi injurieuse à Dieu que pernicieuse à la piété ; c'est une chose démentie par l'expérience et par le témoignage de tous les saints, sans exception. Il n'en est pas un seul qui ait regretté un instant de s'être dévoué à Dieu, et qui n'ait désiré de lui être plus uni et de l'aimer davantage. Qui en croira-t-on, si ce n'est pas eux ? Et d'ailleurs si l'union avec Dieu fait notre bonheur dans le Ciel, pourquoi ne le feroit-elle pas sur la terre ? Dieu est-il moins notre souverain bien en cette vie qu'il ne

le sera dans l'autre ? C'est le démon , secondé de l'amour-propre , qui nous grossait les peines de la vie intérieure , pour nous détourner d'y entrer. Gardons-nous bien d'écouter tout ce qu'il suggère à notre imagination ; et souvenons-nous qu'il est l'ennemi de Dieu et le nôtre. Il veut nous perdre , et il veut encore plus nous empêcher de glorifier Dieu par notre dévouement.

### XVIII.

#### PREMIER AVANTAGE POUR LA VIE PRÉSENTE.

##### *L'assurance morale du salut.*

Pour en venir au détail , le premier avantage que cette donation nous procure ici-bas , est qu'elle assure notre salut autant qu'il est possible de l'assurer. Elle ne nous en donne pas , à la vérité , une certitude absolue , parce que nous ne pouvons jamais nous répondre de nous-mêmes ; mais elle nous tient à cet égard dans une confiance et dans un repos que rien ne peut ébranler. On se dit à soi-même : Je suis entre les mains de Dieu , pourvu que je ne m'en retire pas , puis-je périr ? Tout l'enfer peut-il m'arracher de sa main toute-puissante ? Mon salut n'est plus mon

affaire , c'est celle de Dieu ; la mienne est de l'aimer , de ne songer qu'à lui plaire et à lui obéir. Dieu m'aime , la foi me l'apprend ; je l'aime , ma conscience m'en rend un témoignage dont je ne puis douter. Il me fera persévérer dans son saint amour , tant que je lui serai fidèle. Quelque chose qu'il m'arrive , tant que je conserverai l'amour de Dieu , je serai heureux , et j'y trouverai mon Paradis.

Hors le cas de certaines épreuves intérieures , tel est , par rapport à l'assurance du salut , l'état habituel de l'ame donnée à Dieu. Mais au lieu de chanceler et de s'affaiblir par ces épreuves , il ne faut au contraire que s'affermir davantage : en sorte que les ames , qui , par les noires suggestions du tentateur , s'imaginent être réprouvées , sont plus tranquilles que les autres sur leur sort éternel dans les intervalles de repos que leur laissent ces horribles tentations , et n'ont plus la plus légère inquiétude sur ce point , lorsqu'elles en sont délivrées. L'objet de ces tentations , dans l'intention de Dieu , n'est autre que de purifier leur amour , et de les porter à un sacrifice d'elles-mêmes approchant du sacrifice de Jésus-Christ abandonné de son Père sur la croix. Mais après qu'elles l'ont



fait , elles ressuscitent à une vie nouvelle, où elles goûtent par avance , en quelque sorte, les délices du Ciel.

## XIX.

### *L'exemption de toute peine de conscience.*

Le second avantage de cette donation est qu'elle nous préserve ou nous délivre de tout scrupule , de toute anxiété , de toute peine d'esprit, de toute réflexion inquiète et chagrinante sur nous-mêmes. Quelles que soient les causes de ces tourmens de conscience , la principale est que l'ame qui les éprouve n'est pas entièrement dévouée à Dieu. Je m'en rapporte sur ce point aux personnes de bonne foi , sans entrer ici dans aucune preuve de détail. Rien n'est si dégagé , si libre , si serein , si joyeux , que la conscience d'une ame qui est toute à Dieu. Elle marche avec assurance , sans regarder avec tant de timides précautions où elle va , parce qu'elle ne marche pas d'elle-même ; mais que Dieu la conduit et la tient par la main. Si elle fait quelque faux pas , il la redresse ; si elle tombe , il la relève , s'il faut passer quelque endroit dangereux , il la porte entre ses bras. Un

simple retour vers son bien-aimé , quand elle a fait quelque faute , lui rend la paix du cœur , elle jette un tendre regard sur lui , pour voir s'il est fâché ; il ne peut soutenir ce regard , il s'apaise bien vite , il lui pardonne , lui rend ses bonnes grâces , et lui fait plus de caresses qu'auparavant , au point qu'elle est elle-même étonnée de l'excès de sa bonté , et qu'elle ne peut s'empêcher de s'écrier : *Que le Dieu d'israël est bon à l'égard de ceux qui ont le cœur droit* (1) !

## XX.

## TROISIÈME AVANTAGE.

*La familiarité avec Dieu.*

En effet , et c'est le troisième avantage , du moment qu'elle s'est donnée à Dieu , il semble que ses attributs effrayans disparaissent à ses yeux , et qu'elle ne voit plus que ceux qui l'invitent à l'aimer , et à mettre en lui toute sa confiance. Les vérités terribles de la religion , qui auparavant l'affectoient si vivement , et qu'elle osoit à peine envisager , ne font plus d'impression sur elle ; les vérités consolantes , propres à l'encourager et à la fortifier , de-

(1) Psalm. 72.

viennent son attrait , et elle a un goût infini à les méditer. Elle n'envisage plus Dieu comme un maître , comme un juge , comme un vengeur ; mais comme le meilleur des pères , le plus tendre des époux , l'ami le plus intime. Elle lui parle avec une sainte familiarité , elle l'entretient de ses affaires ; lui fait confidence de ses peines ; elle prend même quelquefois la hardiesse de lui faire de doux reproches , qui lui sont agréables , bien loin de l'offenser ; on croiroit , en un mot , que l'amour l'a rendue son égale. Il faut l'avoir éprouvé , pour savoir quelle est l'aisance , la liberté , la douceur de ce commerce de cœur à cœur avec Dieu. Le saint auteur de l'Imitation l'appelle *une familiarité tout-à-fait étonnante.*

## XXI.

### QUATRIÈME AVANTAGE.

#### *La paix intérieure.*

En quatrième lieu , elle jouit d'une paix profonde et inaltérable , non - seulement dans les commencemens où Dieu l'enivre de délices , mais encore plus dans la suite , lorsqu'il l'éprouve et la crucifie. Il est vrai qu'alors sa paix est moins sensible ; mais

elle n'en est que plus intime et plus stable. Si elle souffre, elle est bien aise de souffrir; et loin de vouloir être soulagée, elle désire de souffrir davantage. Cela est exactement vrai; le commun des chrétiens ne le croit pas; aussi n'ont-ils pas même l'idée de la force invincible de l'amour divin. Tant qu'elle ne se retire pas du sein de Dieu, *elle y dort et y repose en paix*, selon l'expression de David, *parce que Dieu l'a établie singulièrement dans une espérance qui ne sauroit être ébranlée.*

(1) Qui la troubleroit? les événemens humains? Elle s'est élevée au-dessus des choses de la terre, en fixant son cœur en Dieu. Ses péchés passés? La première chose que Dieu a faite, lorsqu'elle s'est donnée à lui, a été de les lui pardonner, et de ne lui laisser là-dessus aucun doute affligeant. Ses foiblesses quotidiennes? Elle s'en humilie, mais elle ne s'en trouble pas. Son peu de progrès dans la vertu? Elle en laisse le jugement et l'estimation à Dieu; et se contente d'avancer toujours, sans examiner curieusement si elle avance. Les suggestions du démon? elles peuvent bien agir sur son imagination; mais elles ne vont pas jusqu'au fond de l'ame où réside

(1) Psalm. 4. 9. 13.

la paix. La crainte que Dieu ne l'abandonne ? Elle sait qu'il n'abandonne jamais le premier. Celle de ne pas persévérer ? elle espère tout de la fidélité de Dieu , et n'attend rien d'elle-même. Tel est l'état d'une sainte sécurité dans lequel elle passe ses jours , et qui augmente à l'approche de sa dernière heure.

## XXII.

### CINQUIÈME AVANTAGE.

#### *La protection spéciale de Dieu.*

Il y a sans doute une protection particulière de Dieu sur les élus ; et Jésus-Christ nous assure qu'aucun d'eux ne périra. Mais il faut en reconnoître une plus spéciale encore à l'égard des âmes qui se sont données spécialement à Dieu ; et cette protection ne se borne pas à mettre leur salut en sûreté ; mais elle embrasse tout ce qui peut contribuer à leur sanctification. Il ne les quitte pas un seul instant ; il a les yeux continuellement ouverts sur elles , pour veiller sur toutes leurs démarches ; il les soutient dans leurs tentations ; il écarte d'elles tous les dangers ; il en prend soin comme

de *la prunelle de son œil* ; c'est l'expression qu'il emploie lui-même dans l'Écriture ; il fait en sorte que tout ce qui leur arrive tourne à leur avantage spirituel. Il leur choisit lui-même de sa main le guide qui doit être l'instrument principal de leur perfection , et il inspire à ce guide les mêmes soins , la même affection qu'il a pour elles. Si par des arrangemens de providence , et pour leur plus grand bien ce directeur vient à leur manquer , il en prend la place , et il les gouverne immédiatement par lui-même. Touchées de tant d'attentions et de bontés , tant de la part de Dieu que de celle de son ministre , et voyant que tout leur réussit , même les choses qui leur paroissent le plus contraires à leur avancement , elles disent sans cesse avec le prophète : *Le Seigneur me gouverne , et rien ne me manquera ; il m'a placée dans de bons pâturages* (1).

(1) Psalm. 27.

## XXIII.

## SIXIÈME AVANTAGE.

*Le don d'oraison.*

Si le don d'oraison est si rare parmi les chrétiens, je ne m'en étonne pas ; il est réservé aux âmes qui sont entièrement à Dieu. Il en est à la vérité quelques-unes que Dieu prévient de cette faveur ; mais c'est pour les engager à se donner à lui. Si elles refusent de le faire, il ne tarde pas à la leur retirer. On peut donc établir comme une règle sûre, que toute âme qui est totalement à Dieu est favorisée du don d'oraison, soit qu'elle le sache, soit que pour son bien Dieu le lui laisse ignorer ; et qu'au contraire l'âme qui n'est pas toute à Dieu, n'a pas le don d'oraison, ou qu'elle ne l'aura pas longtemps, ou que son oraison prétendue n'est qu'illusion. Ainsi le don de soi-même à Dieu avec toutes ses suites est la pierre de touche de la vraie oraison.

Cette oraison est toute d'amour, tant du côté de Dieu que du côté de l'âme ; elle est si facile, si douce, si nourrissante pour le cœur, qu'on voudroit la faire toujours, qu'on ne la quitte qu'à regret,

et que le commerce nécessaire avec les hommes en devient pénible et presque insupportable. Quelles caresses , quelles faveurs Dieu fait à l'ame ! elle ne sait où se mettre , ni comment exprimer les transports de sa reconnoissance. Si vous doutez de ceci , lisez ce qu'éprouva saint Augustin immédiatement après sa conversion. Lisez ce qui est raconté de beaucoup d'autres saints , ou ce qu'ils ont raconté eux-mêmes.

Cette oraison d'abord semblable à une rosée douce et pénétrante , devient ordinairement sèche et nue dans son progrès ; mais elle n'en est que plus paisible et plus intime , et elle unit l'ame à Dieu d'une manière plus immédiate. Ce n'est plus une oraison des puissances , mais une oraison du fond , qui se passe toute dans le silence , et qui est une image de la jouissance tranquille et ineffable que Dieu a de lui-même. En un mot , par l'oraison l'ame s'enfonce chaque jour de plus en plus en Dieu jusqu'à ce qu'elle s'y abîme et s'y perde.

---



## XXIV.

## SEPTIÈME AVANTAGE.

*L'entrée dans la voie de la sainteté.*

Enfin, comme je l'ai déjà dit plus haut, on entre par cette donation dans la voie de la véritable sainteté, de la sainteté qui est plus spécialement l'ouvrage de Dieu, et où la créature n'a autre chose à faire qu'à le laisser détruire et édifier, par une très-simple coopération de sa part, ne prévenant point, ne résistant point, travaillant seulement autant qu'elle est mue par l'action divine. Que pouvons-nous pour notre sanctification, par nos empressemens, et par tous nos efforts, quand la grâce n'en est pas le principe ? Rien. *Si le Seigneur ne bâtit la maison, ceux qui la construisent y travaillent en vain.* (1) Il en est de même de notre vigilance pour nous préserver du mal. *Si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain que veille celui qui la garde.* Tout ce qui est en notre pouvoir avec la grâce, ce que nous avons à faire de mieux, et ce que Dieu attend de nous, est de lui dire

(1) Psalm. 36. 2 5

avec confiance : *Seigneur , me voici ; je n'ai ni lumière , ni force ; toutes mes promesses et mes résolutions ne sont rien ; je ne puis , ni les faire , ni les tenir sans vous. Chargez-vous de mon ame , je vous l'abandonne ; sanctifiez-la de la manière qu'il vous plaira. Je ne veux travailler à cette œuvre que sous vos ordres et votre direction.* Ainsi ont fait les saints , du moment qu'ils ont pris le parti de le devenir ; ils ont , pour m'exprimer ainsi , désespéré d'eux-mêmes , et n'ont mis leur appui qu'en Dieu. Si quelques-uns ont d'abord un peu trop écouté leur ferveur , et ont donné dans de pieux excès , ils ont depuis changé de conduite ; ils ont appris à ne point se livrer à leur imagination , à leur caractère , à un zèle impétueux et mal entendu , mais à attendre l'impulsion de la grâce , à la suivre pas à pas , et à ne point aller plus loin qu'elle. Ils ont reconnu enfin par la lumière intérieure et par l'expérience , que leur sanctification étoit bien plus l'œuvre de Dieu que la leur , et qu'ils avançoient d'autant plus , qu'ils se bernoient à seconder son action.

## XXV.

## PRATIQUE ET RÉCAPITULATION.

**Vous me direz : Comment faut-il faire pour se donner à Dieu ? Cela ne dépend-il pas plus de sa grâce que de nous ? Ce don de soi-même n'est-il pas l'acte d'amour le plus excellent ? est-il en mon pouvoir de produire un tel acte ? Je répond que cela est en votre pouvoir, si vous le voulez sincèrement ; parce que tout est prêt de la part de Dieu, qui ne désire rien tant que la possession de votre cœur. Faites donc avec confiance de votre côté ce qui dépend de vous.**

**Je suppose qu'à la lecture de ce petit écrit, Dieu vous fait sentir un ardent désir de vous donner entièrement à lui. Nourrissez ce désir par des actes fréquens durant la journée. *Mon Dieu, vous n'avez pas mis en vain ce désir en moi ; faites que j'en vienne à l'exécution. Quand me donnerai-je à vous ? Qu'il me tarde que vous soyez le maître de mon cœur ! L'heureux moment, où je pourrai dire : Dieu est à moi, et je suis à lui !* Portez cette pensée partout ; qu'elle soit le principal objet de vos prières ; offrez vos com-**

munions à cette intention. Une étincelle d'amour, si elle est entretenue , produira bientôt un grand incendie. Surtout , pendant tout le temps que vous solliciterez cette faveur, soyez extrêmement fidèle à la grâce , ne vous permettez aucune faute , aucune négligence volontaire ; et s'il vous en échappe , témoignez-en sur-le-champ à Dieu votre repentir. Peut-être Dieu vous préparera-t-il pendant quelque temps ; peut-être la grâce emportera-t-elle votre cœur tout d'un coup ; mais si vous persévérez dans les pratiques que je viens de vous marquer , il est impossible que vous ne produisiez pas enfin l'acte tant désiré. Quand vous l'aurez produit , vous le sentirez par le changement qui se fera dans votre intérieur. Vous ne serez plus la même personne.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter les vaines difficultés qu'on pourroit m'opposer. Quiconque est capable d'en faire , n'a pas encore une envie sérieuse d'être tout-à-fait à Dieu.

FIN.

---

## PENSÉES CHRÉTIENNES.

---

### PREMIÈRE RÉFLEXION.

**D**IEU mérite bien que vous vous donniez à lui sans réserve ; il le désire ; il vous l'ordonne : « Vous aimerez le Seigneur votre » Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de tout votre esprit, de toutes vos forces. » Vous voyez qu'il ne vous reste ni cœur, ni ame, ni esprit, ni forces que pour vous attacher à Dieu, et lui obéir par le désir de lui plaire.

C'est Dieu qui a fait votre cœur. Il l'a fait pour lui. Il vous sollicite sans cesse de le lui donner, non pas tant comme un bien qui vous appartient, que comme le sien qu'il vous demande. Si vous refusez à Dieu quelques affections de votre cœur, si vous ne lui donnez qu'un cœur partagé, c'est un larcin que vous faites à un Dieu à qui vous devez tout.

Vous n'êtes pas à vous-même, mais à Dieu, et à toute créature pour Dieu ; vous

ne devez donc vous servir des sens de votre corps , et des facultés de votre ame , que selon la volonté de Dieu , et pour Dieu.

Vous ne voulez avoir que Dieu dans le Ciel ; ne désirez , ne cherchez que Dieu sur la terre ; ne vous occupez que du soin de lui plaire.

Vous n'aimez pas Dieu comme vous devez l'aimer , si vous aimez avec Dieu quelque chose que vous n'aimez pas pour Dieu. Nulle créature ne doit être dans votre cœur qu'à la suite de Dieu. Nulle ne doit y occuper que le rang qu'elle reçoit de Dieu , et elle y doit être sans le moindre préjudice de ce que vous devez à Dieu.

Sondez votre cœur , et voyez s'il ne forme pas des affections qui ne vous conduisent pas à Dieu. Voyez s'il ne tient pas à quelque personne , à quelque objet créé , à quelque genre d'occupation , d'une manière qui ne soit pas agréable à Dieu , et hâtez-vous d'en faire avec courage le sacrifice à Dieu. Protestez-lui que vous ne voulez que lui sur la terre et dans le Ciel.

## II.

Gardez-vous du découragement , c'est le plus grand tort que vous puissiez vous

faire. Celui qui se livre au découragement, ou se méfie de Dieu, ou compte sur lui-même. Rien ne déplaît plus à Dieu, rien ne fait tant de tort à l'âme.

La confiance en Dieu fait peur au démon.

La bonté, la clémence de Dieu l'emportent toujours sur les péchés qu'on a commis, fussent-ils innombrables; il s'agit de s'en repentir.

Quels que soient vos écarts, conservez une grande espérance en Dieu. Il est prêt à pardonner septante fois sept fois, c'est-à-dire, toujours; et il ne demande pour pardonner, que la conversion, c'est-à-dire, la contrition et l'amour. Ne portez jamais vos yeux sur vos misères sans les jeter en même temps sur les miséricordes divines. Accoutumez-vous à appeler Dieu votre père; personne ne mérite tant que lui ce doux nom.

Grande espérance, vive confiance, mais qu'elle soit uniquement fondée sur la tendresse de celui qui est appelé dans tout l'univers *le bon Dieu*, et sur les mérites infinis d'un Dieu Sauveur, qui a versé pour vous sur la croix tout son sang. Dieu est notre Père; Jésus-Christ est notre Sauveur; le Saint-Esprit est l'Époux de notre

ame ; Marie est notre mère ; tous les anges et les saints sont nos protecteurs.

La grandeur de vos péchés est une raison d'espérer. En vous pardonnant , Dieu fera éclater sa bonté , sa générosité , sa miséricorde. Pourquoi ne diriez-vous pas avec le Prophète ? « Seigneur , vous me pardonnerez mon péché , parce qu'il est très-grand. » Si j'avois moins péché , j'aurois peut-être moins d'espérance : je serai la gloire de la miséricorde de Dieu.

Ne vous découragez jamais , et quand vous aurez fait quelque faute , ce qui vous arrivera souvent , revenez à Dieu comme l'enfant qui s'est laissé tomber ; il crie à sa mère , afin qu'elle l'aide à se relever ; cette mère se baisse , et se hâte de relever son enfant : Dieu en use ainsi.

### III.

Quelque grandes que soient vos peines , pensez que vous les avez bien méritées , qu'elles sont même beaucoup au-dessous de vos mérites , puisque vous avez mérité si souvent l'enfer.

Le temps de la souffrance est , de tous les temps de votre vie , le plus précieux ; ne le passez pas à vous plaindre , mais à pro-



duire des actes de conformité à la volonté du Seigneur. Prosternez-vous aux pieds de votre Sauveur ; baisez avec amour ses sacrées plaies ; unissez vos peines aux siennes , et finissez par dire : « Seigneur, ne m'épargnez pas en ce monde , mais faites-moi miséricorde en l'autre. »

Recevez toujours avec action de grâces, les petits calices que Dieu vous envoie. Tous les châtimens de ce monde sont de vraies miséricordes. Vous devez alors avoir de la douceur envers vous-même , et plus encore envers les autres.

Dans les pertes de biens , rappelez-vous que ces biens appartenoint à Dieu , que vous ne les aviez qu'en emprunt , et qu'il avoit bien droit de les retirer.

Lorsque vous êtes affligé par des peines intérieures , dites à Dieu : « Seigneur , si c'est pour me punir , j'accepte le châtimement , et si c'est pour m'éprouver , j'accepte l'épreuve. »

Rien n'est plus consolant dans les malheurs , que de les méditer dans la volonté de Dieu , aux pieds de Jésus crucifié , qui a dit : « Heureux ceux qui pleurent ! »

## IV.

Ne regardez pas Dieu comme un maître qu'il est difficile de contenter, et qui exige trop de vous. Regardez-le, au contraire, comme un père plein de bonté, et de compassion pour vos foiblesses.

Il faut craindre Dieu, et il faut encore plus l'aimer. Craignez-le, mais aimez-le mille fois plus que vous ne le craignez. Servez-le avec une crainte mêlée de joie. Craignez-le d'une crainte filiale. Craignez-le de la crainte dont les bienheureux sont pénétrés dans le Ciel.

Ayez pour votre Dieu l'amour et la confiance d'une servante très-attachée au meilleur des maîtres, ou d'une fille qui chérit tendrement le plus tendre des pères.

Unissez-vous à Dieu par l'amour. Nourrissez pendant le jour ce feu sacré par un grand nombre d'actes d'amour. Accoutumez-vous à tout faire par le noble motif de l'amour. Cette pratique est excellente, par là vous changerez le plomb en or.

Rien n'est plus honorable à une créature, et rien n'est plus agréable à Dieu que de faire souvent des actes de pur amour. Dites souvent : « Dieu seul, Dieu seul. Mon

» Dieu et mon tout. Je vous aime parce  
» que vous êtes Dieu. »

Aimons Dieu maintenant. Hélas ! nous cesserons peut-être de l'aimer, et si nous ne mourons pas dans son amour, nous ne l'aimerons pas éternellement. Le meilleur moyen de l'aimer pendant l'éternité parfaitement, c'est de l'aimer ici-bas tendrement, ardemment, purement.

Pour vous porter à aimer votre Dieu vivement, ne perdez pas de vue le temps si long pendant lequel vous avez exercé sa patience.

C'est afin que vous aimiez Dieu, que le Fils de Dieu s'est rendu visible, qu'il a fait de si grandes choses, et qu'il a tout souffert pour vous. Aimez-le, voyez-le partout ; entretenez-vous familièrement avec lui ; méditez continuellement sa vie, sa doctrine, ses souffrances ; ne respirez que sa gloire, son imitation, son service. Communiez fréquemment, afin d'avoir une intime communication avec lui, embrassez-le étroitement lorsqu'il s'est donné à vous. Suppliez-le de vous remplir de son amour, de vous faire croître et mourir dans le divin amour.

## V.

**Que votre grande dévotion soit l'amour de Dieu. C'est à faire la volonté de Dieu que toutes les dévotions doivent se réduire.**

**La perfection et le Paradis de ce monde consistent à faire sans cesse en toutes choses, avec joie et par amour, la sainte volonté de Dieu.**

**Vous n'êtes point à vous ; rien de ce qui est en vous n'est à vous ; vous n'avez point droit de disposer de vous ; soumettez-vous à la volonté de Dieu ; désirez que Dieu fasse en vous, et de vous, soit par lui-même, soit par les créatures que vous devez regarder comme revêtues de son autorité, tout ce qu'il voudra. Qu'il n'y ait jamais d'intervalle entre connoître la volonté de Dieu, et la faire. Faites votre respiration de cette parole de Notre-Seigneur. *Fiat voluntas tua*. Que votre volonté soit faite préféablement à la mienne.**

**Rompez à tout moment votre volonté par la pratique de l'obéissance, et la fidélité à votre règlement de vie.**

**Regardez-vous comme une plume exposée au souffle de l'Esprit de Dieu. Il doit vous importer peu qu'il vous laisse tomber**

Q

dans la boue , ou qu'il vous élève jusqu'au Ciel , pourvu que sa sainte volonté s'accomplisse , que sa gloire s'augmente , et que vous ne cessiez jamais de lui être agréable.

## VI.

**Vous êtes appelé à une mort entière.** Cette mort se fait insensiblement par des victoires journalières. Ce ne sont pas les grandes victoires qui vous enrichiront , mais vous amasserez pour le Ciel des trésors immenses , par un grand nombre de petites.

**Mourez à toutes les choses d'ici-bas ,** parlez et agissez comme si vous en étiez aussi détaché que ceux qui sont morts.

**Mourez à l'estime des créatures.** Qu'importe à celui qui ne cherche que Dieu , qui ne veut plaire qu'à Dieu , et à qui Dieu suffit , d'être aimé ou estimé des créatures ? Souhaitez qu'on ne prenne pas garde à vous , qu'on vous croie inutile , et que les autres vous soient préférés.

**Menez une vie commune.** Aimez et gardez votre retraite. N'ayez de communication au dehors , que le moins que vous pourrez. Votre vie doit être cachée avec Jésus-Christ en Dieu.

L'humilité fait éviter bien des fautes, et épargne, de plus, bien des chagrins.

Prenez occasion des louanges qu'on vous donne pour vous humilier. Vous n'êtes réellement que ce que vous êtes aux yeux de Dieu, qui voit souvent bien des misères véritables, où les autres croient voir des vertus. Le monde vous loue pour la moitié de votre devoir que vous faites, et Dieu vous réprovera peut-être pour l'autre moitié que vous ne faites pas.

Un acte d'humilité vaut mieux que toutes les douceurs que certaines âmes ferventes goûtent dans la prière.

## VII.

Ne vous relâchez jamais ni pour vos prières, ni pour vos pratiques d'humilité, ni pour vos pénitences. Votre combat n'a nulle proportion avec la couronne, et la fin approche tous les jours. Vous avez déjà passé une grande partie de votre vie, pensez souvent que le combat va finir.

La grâce ne s'arrête pas en chemin, et malheur à qui l'empêche de faire des progrès dans son cœur.

Jusqu'à ce que vous trouviez quelque chose de plus aimable que Dieu, ou quel-

que chose de bon que vous ne trouviez pas en lui, ne cherchez rien ailleurs.

Voici un excellent moyen de persévérer : vivez au jour la journée, et ne vous proposez jamais le matin, que de passer la journée le mieux que vous pourrez, sans penser du tout au lendemain. Le soir, demandez pardon de vos fautes, et recommencez le lendemain à prendre la ferme résolution de bien veiller sur vous-même, afin de passer le jour sans commettre aucune infidélité.

Je vous conjure de ne pas servir Dieu, le Roi des rois, comme on sert les rois de la terre, dans certains temps, dans certains momens ; servez-le constamment, avec confiance, avec joie et amour, tous les jours de votre vie, jusqu'à votre dernier soupir.

Ainsi soit-il.

FIN.







